

R.-M. PEDRETTI

CONTES
TAOÏSTES

Contes Chinois revus et augmentés

道德經

ÉDITIONS PIERRE GARA

18, RUE NOTRE-DAME-DE-LORETTE — PARIS-9^e

Contes Taoïstes

α

DU MÊME AUTEUR

PHILOSOPHIE TAOISTE

Tao mystique de la Volonté.

Tao Teh King.

Homme mon Frère.

Jeunesse éternelle.

Un Dieu m'attend.

Je dois te tuer.

Contes Taoistes.

Fables d'hier et de demain.

Les Nuits infernales. Poèmes.

Moi, le Dab. Roman.

leg. D. Léger

R.-M. PEDRETTI

Daniel
1977
LP

CONTES TAOÏSTES

Contes Chinois revus et augmentés

道德經



ÉDITIONS PIERRE GARA

18, RUE NOTRE-DAME-DE-LORETTE — PARIS-9^e

Copyright 1935 by Éditions Pierre Gara.
Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.

*Ce livre a été écrit
pour mes Petits-Enfants*

20 août 1935

INTRODUCTION

On n'échappe pas à son destin. J'ai avec passion étudié le Taoïsme et je ne dois faire, je ne peux écrire que des contes chinois et Taoïstes cela va de soi.

Rapidement je vous donnerai les noms des principales divinités que la légende populaire a placées sur l'Olympe taoïste, et que vous rencontrerez. Voici : Pan-Kou tire le monde du chaos, c'est un nain vêtu de peaux d'ours et il a deux petites cornes. Son nom signifie « qui tire le solide de la coquille d'un œuf ». Il est assisté de l'Unicorne, le phœnix, la tortue et le dragon ;

Ce Pan-Kou a des allures de Pan n'est-ce pas, mais il crée le ciel et la terre, il est l'ordonnateur primordial de la volonté de Tao.

Les trois Empereurs Légendaires sont :

Fuhsi, Shen Nung et Hoang-Ti bien connu.

Nu Nua Si ou Nu Wa ou Nu Shi, sœur de Fu Hsi a créé le genre humain (au figuré); en réalité elle a transformé l'homme en Etre en lui apprendre les lettres, les arts et les Sciences primitives.

Shang Ti est l'Empereur du Ciel et seul, l'Empereur de la terre pour lui offrir des sacrifices.

Tien c'est le Ciel et Wen Chang est le dieu des lettres qui sont un don du Ciel, il protège donc les écoliers, les étudiants et les lettrés.

Le Ciel Tien se divise en trois Ciel dirigés par les Trois Purs qui sont des Hommes divinisés.

1^o Ciel. — Yuan Shih Tien Tsun ou Tien Pao habite le palais de jade, il est la cause de toutes choses et tout commence et finit en lui.

2^o Ciel. — Ling Pao Tien Tsun ou Tao Tsun garde les rites sacrés et donne des lois à l'Univers.

3^o Ciel. — Lao Tsé ou Lao Chun le grand philosophe. Enseigne les rois et réforme les générations.

Enfin à part de tous les autres, Taï-I. Le grand Unique qui habite le palais de l'Est. Tout aboutit à lui. Il écoute les cris de la douleur pour la soulager.

Tous les dieux précédents sont sous sa dépendance.

Yen-Wang, est à l'opposé, le dieu des dix enfers. Les Chinois plus forts que Dante ont dix enfers.

Il est vrai qu'ils sont maîtres en supplices, et dix enfers étaient nécessaires et suffisants vu leur cuir plus résistant que le nôtre.

Il y a les génies, les dragons, les phœnix, la tortue et des dieux mineurs pour les petits détails.

Je nommerai seulement l'un d'eux assez inattendu pour nous : le dieu de la Cuisine ou dieu du four. Son nom est Tsao Tchun, car il donna à un prêtre Taoïste, Li Shao Tchun le pouvoir de vivre sans manger. Il distribue la richesse et la pauvreté à volonté.

Enfin dans le 1^{er} Ciel, Yu Huang, l'empereur aux perles, garde les portes d'Or du palais de Jade. Il est l'emblème de la pureté, de la droiture, de l'Incorruptibilité.

Contrairement aux Dieux de l'Olympe, ils vivent en bonne harmonie.

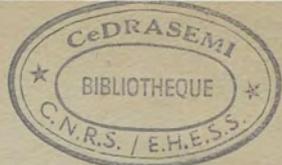
LES CHINOIS ET LES CONTES CHINOIS

D'où viennent les Chinois?

Leur nom semble provenir de la dynastie des Chin qui au IV^e et au III^e siècle avant Jésus avaient conquis la presque totalité des territoires qui composent l'Empire Chinois qui dura jusqu'au XIX^e siècle sans grands changements.

Les souvenirs historiques remontent très loin et malheureusement les documents écrits ont disparu par suite d'édits impériaux qui ordonnèrent d'immenses auto-dafés. Ces destructions avaient la prétention d'effacer jusqu'au souvenir de la dynastie qui venait de disparaître.

Il semble établi que les Chinois, vinrent de l'ouest de l'Asie. Certains, d'après la philologie les feraient venir de la Susiane. Il est trop tard pour préciser ces points historiques douteux..



Ils se fixèrent d'abord dans le Shensi, et le Honan environ 3.500 ans avant Jésus et peut-être beaucoup plus tôt.

Ce qui est certain c'est qu'au xxvii^e siècle avant Jésus, nous trouvons les Chinois à un degré de civilisation suffisamment avancée pour avoir une organisation sociale arrêtée, l'écriture, l'industrie des métaux et une philosophie : Le Taoïsme.

Il y a plus de cinq mille ans, le seul culte des Chinois était celui des ancêtres. A côté il y avait une mythologie panthéiste comprenant des Génies, des dragons ou des dieux pour figurer les forces naturelles de la nature.

Cette religion primitive et compliquée tendit vers une expression purement philosophique et dans le xxvii^e siècle avant Jésus, l'Empereur Hoang Ti est dit avoir posé les principes du Taoïsme, religion essentiellement athée.

Ces efforts sont la preuve d'une vie spirituelle intense, et d'une élite remarquable.

Le Taoïsme très vite se déforma et tendit vers la fable chère au peuple. Il y eut un panthéon Taoïste.

Aussi voyons-nous au vii^e siècle avant Jésus, Lao Tsé

qui reprend le Taoïsme et le fixe d'une manière définitive dans le Tao Teh King et ce par réaction contre des idées nouvelles.

Il est au IV^e et au III^e siècles commenté par Lieh Tse et Tchuang-Tsé.

Mais la masse ignorante ne pouvait comprendre, et le Taoïsme dégénéra de nouveau.

Il en est réduit de nos jours à des pratiques ridicules. Comme le Bouddhisme a dégénéré dans le Tantrisme et a sa dernière expression dans les lamaseries du Thibet.

Il faut donner aux peuples une nourriture qu'ils puissent digérer.

Il est triste de voir à quoi sont arrivées les deux plus belles expressions de la pensée humaine : Le Bouddhisme et le Taoïsme.

Et le Taoïsme est le plus pur.

Le Bouddhisme fut une réforme du Brahmanisme, il éclôt sur la terre du Védanta et des Upanishads. Il n'avait pas un caractère de pureté absolue. Le jaïnisme par bien des côtés coïncidait avec lui.

Tandis que le Taoïsme semble un jet pur d'une race arrivée d'emblée et sans tâtonnement à une ex-

plication et une compréhension juste et définitive de l'homme et de l'univers.

Certaines époques de l'humanité sont riches en production ou en événements merveilleux.

Le xvi^e siècle de notre ère vit la renaissance.

Le xviii^e siècle les grands philosophes.

Le v^e siècle avant Jésus fut celui de Périclès, de Platon et de Démocrite.

Le vi^e siècle vit, enseignant bien loin les uns les autres et s'ignorant : Héraclite, Lao Tsé et Gautama le Bouddha.

Ce qui pour nous n'est qu'un accident pour le Taoïste eut été une concordance logique.

Ce n'est pas le moment de discuter, le sujet est trop profond. Ici je ne veux présenter que des contes et Taoïstes.

Les contes populaires m'ont toujours passionné car j'y ai vu l'âme primitive et véritable des peuples.

J'y ai même trouvé l'âme de l'Humanité.

En faisant du folklore comparé on retrouve la voie de migration des contes, et, leurs origines quant à présent remontent à trois sources :

L'Égypte, l'Inde et la Chine.

Les mêmes histoires se retrouvent, reconnaissables

chez tous les peuples, chacun y a mis les détails de ses habitudes, coutumes, et les a terminées suivant ses aspirations du moment mais la trame reste visible.

C'est là qu'on peut dire que personne n'a rien inventé que tout le monde.

Et ces trois origines d'où découlent tous les contes connus n'en ont peut-être qu'une, mais là-dessus nous ne sommes pas fixés. De nouvelles découvertes archéologiques peuvent tout remettre en question.

Même en Amérique, dans des contes Aztèques ou Toltèques, dans des légendes du pays des Incas, j'ai reconnu le vieux filon arien.

A moins que les hommes sans le savoir n'aient pu inventer que dans un sens limité. A moins que notre tendance vers l'unité soit fautive et que la multiplicité semblable ait été à l'origine de la création et de la formation de l'Esprit.

Mais on ne peut pas suivre deux routes divergentes.

J'ai entendu des contes chinois bien difficiles à démêler pour les raisons suivantes :

Les contes, les légendes se sont formés dès l'origine de l'agglomération raciale, et ils ont pris une forme définitive.

Avec le Taoïsme, un remaniement s'est produit, et

le Panthéon primitif a vu ses Génies et ses Dieux décorés de nouveaux attributs. Ils ont influencé le folklore et souvent, si ce n'est toujours, nous voyons la marque, surchargée seulement, car le fond est conservé.

Puis vers le III^e siècle de notre ère le Bouddhisme devint la croyance la plus répandue parce que plus facile à dénaturer et à transformer en mystères. La renaissance Bouddhiste se prêta à la métempsychose et aux transformations diaboliques qui en sont un corollaire et que le Chinois affectionne particulièrement.

Les contes primitifs en reçurent l'écho. Les Taoïstes, si j'ose dire, avaient eu du tact et du goût. A peine avaient-ils touché à ces petits bijoux que sont les légendes populaires primitives.

Les Bouddhistes, n'osèrent et ne purent tout démolir, tout effacer, mais ne pouvant détruire, ils construisirent, sur ces bases qui étaient larges et solides.

Aussi nous voyons chaque fois ceci :

Le conte primitif est terminé, il a sa conclusion païenne naturelle.

Le Taoïste arrive, il y a un léger rebondissement, et Lao Tse, ou Hoang Ti, ou Fu-Shi ou un autre in-

tervient et parfait termine avec un nouveau miracle.

Le Bouddhiste arrive enfin. Il remet tout en question, il ressuscite les morts, et le conte repart. Auparavant il avait une solution humaine, cette fois il tend vers la suprême Solution du Bouddhisme, et surtout de la Secte Mahayaniste. Tout le monde sera Bouddha.

Je ne suis pas certain que la beauté y ait gagné quelque chose, ni la vérité, j'allais écrire la vérité-lité.

Aussi chaque fois que j'ai rencontré ce visiteur, tard venu et envahissant, je me suis arrêté.

J'ai admiré le Bouddhisme pur, sous sa forme primitive le Vinayana, ou petit Vehicule.

Je recule devant ceux qui ont osé toucher à l'enseignement du Bouddha, fut-ce à l'aide de « faux papiers » ou d'ésotérisme comme ce fut le cas pour le Mahayana.

Rien n'est beau que le vrai, et le vrai est simple, il ne gagne rien aux embellissements.

Et qui peut ajouter à la parole de ces hommes Uniques que furent Lao Tse et le Bouddha.

On peut les commenter, les discuter, chercher à les comprendre, mais arrière ceux qui veulent ajouter un mot à leurs paroles.

C'est ici que le respect s'impose.

Je sais qu'on m'objectera que le Bouddha n'a rien écrit. Mais sa philosophie, car c'en est une, plus qu'une religion ne prétendait pas être d'inspiration divine. Lui-même toute sa vie et au moment de la mort a revendiqué la gloire de n'être qu'un homme, rien qu'un homme.

Sa doctrine, claire, nette, conservée oralement a été fixée sans altération par le premier concile, donc nous n'avons pas à craindre la supercherie. Lao Tsé a écrit, son livre nous est parvenu. Il semble qu'il n'ait pas été remanié ni complété car des commentateurs du siècle suivant nous sont familiers et nous verrions des divergences.

Le Bouddhisme pur et primitif est encore vivant dans l'île de Ceylan.

Le Taoïsme est vivant par les écrits de Lao Tse Lieh Tsé, Tchuang Tsé.

Saluons ces deux religions naturelles et humaines, où l'homme ne demande rien à Dieu qu'il ignore, mais demande tout à l'homme et espère tout de lui Seul.

Saluons ces croyances, qui parviennent à nous avec leurs papiers d'identité bien en règle sans retouche, sans surcharge et qui ont pu subir sans faiblir, l'examen de la Science et de la critique modernes.

SAGESSE

Hoang Ti disait : « La mort était une excellente chose dans l'esprit des anciens, elle donnait le repos au juste et dominait le méchant. La mort est la limite de la Vertu. »

Les anciens parlaient des morts en disant : « Ceux qui sont retournés. »

Mais si les morts sont ceux qui sont retournés, les vivants sont ceux qui font le voyage. Ceux qui vont en voyage et qui n'ont pas l'intention de retourner à leur maison d'origine, leur patrie, sont couverts de réprobation.

Mais toute l'humanité étant sans maison d'origine, personne ne voit l'erreur.

Imaginez qu'Un homme quitte son village natal, se sépare de toute sa famille, de ses amis, et dissipe son

patrimoine aux quatre coins de l'univers sans jamais revenir; quelle sorte d'homme serait celui-là?

Le monde l'appellera insensé et vagabond.

D'autre part, imaginez qu'un homme recherche le respect et les honneurs, conserve la capacité et l'habileté en haute estime, acquiert une pure réputation et joue les Vantards patriotes au milieu de ses concitoyens sans savoir où la correction conseille de s'arrêter.

Quelle sorte d'homme est celui-ci?

Le monde le regardera comme un homme de grande sagesse et de bon conseil.

Tous les deux ont perdu le sens et pourtant le monde oppose l'un à l'autre.

Le sage seul sait avec lequel il doit s'accorder et celui qu'il faut fuir.

La vertu inclus le vice et par cela le produira indirectement. En tout cas, viser à devenir vertueux est un côté isolé du tout et un moyen ignorant le principe universel.

Plutôt, élève-toi au-dessus des appréciations artificielles du bien et du mal et prends Tao lui-même pour modèle en gardant ton esprit en parfait équilibre, calme, ne faisant aucun effort. L'Idéal alors est quel-

que chose qui n'est ni bien ni mal, ni plaisir ni douleur, ni sagesse ni folie, il consiste à imiter la nature suivant la voie de la moindre résistance, à agir sans passion, sans haine et sans considération pour le bénéfice.

INQUIÉTUDE

A son ministre qui avait peur de la mort, Hoang Ti répondit : « Ce n'est pas la mort que tu crains, mais tu es assiégé par la jalousie et la haine de ton prochain », et comme le ministre protestait de la pureté de son cœur, l'Empereur Jaune continua : « Je vais te le prouver et que cette explication serve à jamais : — Suppose que Tao prenne la décision de transformer demain la Terre en un Soleil ardent et que toute vie disparaisse pour un temps, que tous nous mourrions demain ensemble, craindras-tu encore la mort? Je ne veux pas entendre ta réponse, car ce sera celle que feront toujours les hommes qui ignorent Tao. Ce qui vous remplit d'angoisse, ce n'est pas la mort, mais de penser : « Il fera jour pour eux demain. »



.. .. .

Il y avait une fois un homme dans l'Etat de Ch'i qui était terrorisé à l'idée que la terre pût se briser en morceaux, le laissant sans abri et sans subsistance. Le Sage lui dit : « L'espace n'est rien de plus qu'une accumulation de possibilités, d'Energie, et il n'y a aucune place que l'énergie ne remplisse. Le processus de contraction, d'expansion, concentration ou dispersion sont les mouvements incessants de l'Espace. Pourquoi serais-tu effrayé d'une chute? » L'homme dit : « Je comprends pour le ciel, mais le Soleil, la lune, les étoiles, ne peuvent-ils tomber sur nous, et alors la terre voler en éclats? »

Le Sage rit et dit : « L'ar-en-ciel, les nuages, le brouillard, le vent, la pluie, les saisons sont la forme parfaite de l'Energie et de l'Espace, les montagnes, les falaises, les rivières et la mer, les métaux et les rochers, le feu et les forêts, sont des manifestations de la matière concentrée, ils constituent la terre. Sachant cela, qui peut penser que la terre ne sera jamais détruite. Les Cieux et la terre sont un point dans l'Espace, mais ils sont peut-être la plus haute expression de l'Etre; ce qui est certain, c'est que leur durée sera

très longue, et tes craintes sont pour des temps incalculables sans intérêt. »

Le maître Lieh Tse entendit la discussion et, en souriant, il dit : « Celui qui dit que les cieux et la terre sont indestructibles et celui qui dit le contraire sont également en faute. » Qu'ils soient destructibles ou non, est quelque chose que nous ne pouvons pas savoir, quoiqu'on puisse assurer ceci : les vivants ou les morts, ceux qui partent ou ceux qui sont arrivés, les uns ne connaissent rien du sort des autres, mais ce que je sais, c'est que tout ce qui a eu un commencement a logiquement une fin, que tout n'est qu'une perpétuelle évolution, et que le Soleil que tu vois se transforme en lumière, périra, alors la lumière reconstituera le Soleil.

INTELLIGENCE

Au temps du grand Empereur Hoang-Ti, il y avait un marin de profession qui aimait beaucoup les Mouettes. Tous les matins, il allait à la mer et nageait au milieu d'elles, alors elles venaient par milliers et se pressaient autour de lui.

Un jour son père lui dit : « On m'a appris que les mouettes nagent auprès de toi dans la mer. Je désire que tu en attrapes une ou deux afin que je puisse en faire l'objet de mes soins, elles seront mes favorites. »

Le lendemain, le marin alla nager comme d'habitude, mais, hélas ! les mouettes volaient très haut dans l'air au-dessus de lui, aucune ne se posa à sa portée.

Pourquoi le chien grogne-t-il à l'approche de celui-

ci et remue-t-il la queue en présence de celui-là? L'un et l'autre sont inconnus de lui.

Quand l'Empereur Jaune, Hoang Ti combattit Yen Ti dans les champs de Pan-Chuan, son avant-garde était composée d'ours, de loups, de panthères, de lynx et de tigres; son porte-enseigne était un aigle et ses porte-fanions des orfraies, des faucons, des milans. Les animaux, avec un impétueux empressement, donnaient leur aide à l'homme en possession de Tao.

L'intelligence des animaux est semblable à la nôtre. Leurs désirs, comme les nôtres, ne visent que la propagation de la vie. Ils s'accouplent mâle et femelle et ont un mutuel attachement pour élever leurs petits. Ils fuient le froid et cherchent le chaud. Ils se rassemblent en troupe. Quand ils voyagent, ils suivent un ordre fixe, les faibles au centre et les forts à l'extérieur. Ils suivent les indications des anciens. Ils s'indiquent la place pour boire, et s'avertissent du danger par la voix. Il est certain qu'ils communiquent entre eux par le son ou tout autre moyen. Les abeilles, les fourmis, les castors, les hirondelles ont des lois. Autrefois l'homme parlait avec eux et comprenait leur langage. Sous les Empereurs ils commencèrent à s'éloigner de nous et maintenant ils nous fuient pour éviter

de périr de nos mains, car ils le devinent à notre approche et à l'effluve de nos pensées.

Les sages qui parlaient avec les bêtes ont déclaré qu'en esprit et en compréhension les animaux n'étaient pas séparés de nous par une large brèche et qu'ils étaient capables de progresser par notre instruction.

Le sage considère la similitude des pensées et non pas la similitude des formes.

L'homme vulgaire considère celui qui lui ressemble par la forme et ne découvre pas que beaucoup d'hommes sont inférieurs à l'animal par l'âme. Et des bêtes ont des âmes que ces brutes n'égalent pas.

Peu d'hommes qui prétendent briller par leur intelligence sont capables d'égaliser la bonté, la fidélité, l'attachement, la reconnaissance dont le chien, le cheval, l'éléphant, le chat et combien d'autres donnent et ont donné des preuves citées à chaque instant.

Ces animaux sont plus grands aux yeux de Tao que ces hommes qui brillent par leur intelligence, mais dont le cœur est mort comme un foyer de cendres mouillées.

RÊVE OU RÉALITÉ

A l'époque du Roi Mu, il y eut un magicien qui arriva des lointaines contrées de l'Ouest. Il pouvait passer au travers de l'eau et du feu, pénétrer le métal ou la pierre, retourner les montagnes et faire remonter les rivières vers leurs sources, déplacer des cités entières, chevaucher le vent. Il n'y avait pas de fin à l'innombrable variété de transformations ou de changements qu'il pouvait exécuter, et de plus il transformait ou détruisait les sentiments dans le cœur des hommes.

Le Roi Mu le révérait comme un dieu et le faisait servir comme un prince. Il mit à sa disposition une spacieuse suite d'appartements, lui présenta les aliments les plus recherchés et choisit les plus jolies chanteuses pour sa distraction. Le magicien malgré cela déclara que ses appartements étaient minables, la cuisine

rance, et les chanteuses trop laides pour retenir le regard. Alors le Roi Mu fit bâtir un palais pour lui plaire. Il était entièrement en briques décorées et en bois rares et peint en vermillon et en blanc; aucune habileté n'ayant été négligée. Tous les trésors royaux furent vidés avant que le palais fut terminé. Il avait six mille pieds de haut, il dépassait le mont Chung-Nan et il était appelé « Le palais qui touche le Ciel ». Alors le Roi le peupla de beautés choisies dans Cheng et Weï. Elles étaient ointes des plus délicats parfums, leurs cheveux étaient retenus par des aiguilles à têtes de diamant, elles étaient drapées de satin et de soie brochés d'or et d'argent. Leurs faces étaient poudrées et leurs sourcils accusés par le crayon. Leurs ceintures étaient parsemées de pierres précieuses et des fumées de parfums flottaient dans l'air qui résonnait des sons délicats de musiques enchanteresses. Chaque jour on lui présentait des mets délicieux et recherchés aux quatre coins du monde. Le magicien ne put pas refuser de s'installer dans le palais des délices. Mais il y était depuis quelques jours à peine qu'il invita le Roi à l'accompagner dans une excursion et il fit un signe. Le Roi s'accrocha à la manche du magicien qui s'élança dans les airs. Plus haut, vite, plus haut, des minutes ils mon-

tèrent, et tout à coup, arrêt devant le palais du magicien.

Ce palais était construit de blocs d'or et d'argent, de jade, de coraux, incrustés de perles, de rubis, d'émeraudes, de diamants. Ses tours montaient au-dessus de la région des nuages et on ne devinait pas ses fondations. Il apparaissait comme une étincelante masse, hors des nuages.

A l'intérieur, les yeux passaient de merveilles en merveilles, au milieu des parfums enivrants, sous la caresse d'une musique divine issue d'instruments inconnus. Le Roi se crut transporté dans l'antichambre du Paradis, au milieu des dieux eux-mêmes. Il jeta un coup d'œil à son propre palais ici-bas et il lui parut une pile de cailloux et de bois cassé.

Le Roi rêvait déjà de demeurer en ce palais pour longtemps, toujours, mais le magicien le pria de continuer le voyage, et à nouveau, mais beaucoup plus vite et très longtemps, ils s'élancèrent dans l'espace en montant vers le soleil. Le ciel devint tout noir et tout à coup le magicien s'arrêta.

Le Roi ouvrit les yeux et fut ébloui par la qualité de la lumière et il perdit le pouvoir de la vision, ses oreilles étaient charmées et assourdies, il perdit la

faculté d'entendre. Son ossature, ses organes étaient assaillis de jouissances inconnues et refusaient de fonctionner. Son esprit était entraîné dans un tourbillon, son intelligence sombrait dans l'inconscience du ravissement; alors il pria le magicien de le ramener sur terre, car il se sentait incapable de supporter longtemps un tel excès de bonheur.

Le magicien lui donna une poussée et le Roi eut la sensation d'une chute vertigineuse à travers l'espace.

Quand il reprit conscience, il se trouva sur son trône, juste comme au moment où le magicien l'entraînait. Il vit le gobelet devant lui, il était à moitié plein de vin, il vit le plat d'argent avec la viande qu'il avait commencée. Il demanda ce que cela signifiait, pourquoi on l'avait si longtemps attendu, et pourquoi ces mets étaient encore frais.

Ses ministres lui dirent qu'il mangeait, qu'il avait fermé les yeux quelques secondes comme pour penser, et qu'il venait de les rouvrir.

Alors il se tourna vers son ministre et lui demanda l'explication de cela.

« Votre Majesté, répondit le Sage, était errante à travers l'Esprit et Son corps n'a pas bougé. Quelle différence essentielle y a-t-il entre le palais des nuages et

le palais que voici, juste celle qu'il y a entre l'Espace que vous avez parcouru et celui que vous occupez réellement. Au point de vue absolu, tous deux sont sans réalité. Vous avez été, durant ce voyage, en un perpétuel état de doute sur la réalité de l'expérience, comment l'idéal peut-il être atteint dans un univers en éternel changement et progrès, où vite et doucement sont des conceptions purement relatives, et vous avez vécu en quelques secondes plusieurs mois dans toute leur plénitude. »

HOANG TI

L'Empereur Jaune régnait depuis quinze ans et se réjouissait de ce que tout l'empire le considérait comme sa tête. Il était soigneux de sa santé, cherchait le plaisir pour ses yeux et ses oreilles et gratifiait ses sens de ce qui pouvait leur être agréable. Néanmoins il devint mélancolique, son attitude devint triste et ses idées confuses. Alors pour une autre période de quinze ans il souffrit de penser que tout l'empire était en désordre, il épuisa son intelligence, et ses ressources de sagesse. Mais malgré cela, sa face resta hagarde et pâle et ses sensations tristes et confuses.

Alors l'Empereur pensa profondément et dit : « Ma faute est manque de modération. Le mal dont je souffre vient du trop d'attention envers moi-même et les

troubles de l'empire du trop de zèle à prévoir et régler toutes choses. »

Dès ce moment, il abandonna tous ses plans, il quitta le palais de ses ancêtres, il donna congé à ses ministres, abolit toutes les lois écrites ou proclamées au son des cloches, supprima toutes les délicatesses de sa cuisine et se retira pour vivre à son aise dans ses appartements privés attachés à la Cour. Là il fit jeûner son cœur et soumit son corps à son strict contrôle.

Pour trois mois il s'abstint de toute intervention dans le gouvernement. Alors il s'endormit au milieu du jour et rêva qu'il faisait un voyage au royaume de Hua Su situé je ne sais où, à des myriades de milles de son palais. C'était au delà de tout mortel accès de tout vaisseau ou de tout véhicule.

Ce royaume était sans chef et sans directeur. Il allait simplement de lui-même. Son peuple était sans désirs et sans besoins factices. Il suivait simplement ses instincts naturels. Il n'exagérait pas le plaisir de vivre, il ne l'obscurcissait pas par la terreur de la mort. Les hommes n'avaient pas d'attachement immodéré pour leur propre personnalité, ni de mépris pour celle du voisin; ils n'arrivaient pas à la mort prématurément. Ils étaient exempts d'amour égoïste et de haine sour-

noise, et perte et profit étaient des mots inconnus. Tous étaient également détachés des émotions de l'amour et de la sympathie, de la jalousie et de la crainte. L'eau n'avait pas la propriété de noyer, ni le feu de brûler. Les coupures et les coups ne leur causaient ni blessure, ni douleur, ils parcouraient l'espace comme nous foulons la terre, et s'y reposaient comme dans un berceau, ainsi que nous dans un lit. Les nuages et les brouillards n'obscurcissaient pas leur vision, le fracas du tonnerre ne les assourdissait pas, la beauté physique était générale et ne soulevait aucun émoi. Ils vivaient comme des dieux.

Quand Hoang-Ti s'éveilla de ce rêve, il convoqua ses ministres et leur raconta ce qu'il avait vu. « Depuis trois mois, dit-il, j'ai vécu une vie de retraite, jeûnant dans mon cœur, contrôlant mon corps, et libérant mon esprit pour trouver la méthode de nourrir sainement ma propre vie et d'ordonner la vie de mon peuple; mais je croyais avoir peu de chance de découvrir ce grand secret.

« Epuisé, je m'endormis en plein milieu du jour et je rêvais ce rêve. Maintenant je sais que la Voie parfaite ne peut pas être trouvée par les sens. Cette voie,

je la connais, et je la tiens dans mon cœur, quoique je ne puisse vous la faire comprendre. »

Et pendant vingt-huit ans après ce jour il y eut un ordre parfait dans l'empire, presque égal à celui du royaume de Hua-Su, et quand l'Empereur rejoignit Tao, le peuple le pleura et le vénéra deux cents ans sans interruption.

DESTIN

L'Empereur Hoang Ti, désespérant de trouver la solution au grave problème du gouvernement et pour rompre la monotonie de ses austères méditations, se dirigea vers la forêt épaisse, voisine de son palais.

Il errait perdu dans les pensées qui l'assiégeaient et bientôt il fut au plus épais des fourrés, au milieu des arbres gigantesques qui arrêtaient la lumière du soleil, et des lianes étouffantes qui oppressaient son cœur.

Soudain il l'aperçoit. Deux points de feu dans l'ombre de la jungle. C'est le Tigre.

Il s'arrête et, calme, attend le Seigneur qui d'un coup va le libérer du fardeau de la vie.

Le tigre bondit. Hoang Ti n'a pas bougé. Et le fauve,

traversé au vol par une sagaie infaillible, vient tomber à ses pieds.

Un paysan paraît et, reconnaissant l'Empereur, se prosterne devant lui.

Hoang Ti regarde avec des yeux neufs le tigre mort et le paysan courbé qui attend.

— Relève-toi et demande ce que tu penseras juste, et je te l'accorderai.

— Seigneur, je n'ai besoin de rien.

— Si, un jour, tu avais besoin de quelque chose et que je sois encore en vie, présente-toi à mon palais qui, à toute heure, sera ouvert pour toi et tu auras ce que justement tu demanderas.

Hoang Ti rentra à son palais, et au milieu du jour, il s'endormit. La vie pour lui était belle et fraîche. Il avait rencontré la mort un instant, une éternité, il avait reposé, calme, entre les bras de la mort, et la mort s'était éloignée, lui laissant la valeur de la vie.

Les années passèrent.

Un soir, le chasseur se présenta au palais et Hoang Ti le reçut sans délai.

— Que désires-tu?

— Seigneur, je sens depuis plusieurs jours la mort qui rôde autour de moi, je ne sais où me cacher pour

lui échapper, elle me découvrira sans peine en ces lieux où je suis isolé. Donne-moi ton cheval le plus rapide, je serai demain à Pé-kiao, il y a des ruelles étroites et sans nombre, encombrées d'hommes en foule, je me perdrai au milieu d'eux et la mort ne me découvrira pas.

— Qu'il soit fait suivant ton désir.

Et Hoang Ti pensif, du haut de son palais, voyait le chasseur se perdre à l'horizon, quand la mort lui apparut.

— Qui cherches-tu, ô mort!

— Je ne cherche jamais personne.

— Pourtant tu as l'air inquiète.

— Oui, je me demande comment pourra bien faire le chasseur que tu connais pour être demain à Pé-kiao où je l'attends.

POUVOIR DE LA FOI

Les seigneurs Ho et Po, attachés à la cour de l'Empereur Hoang Ti, étaient à la chasse accompagnés de leurs équipages. C'étaient surtout de gais jeunes gens enclins à la plaisanterie et toujours disposés à quelques mystifications.

Un soir, après une longue course, les chasseurs exténués se trouvèrent auprès d'une misérable maison, et force leur fut de s'y abriter. Le maître du lieu, le pauvre vieux Shang, tint à leur céder la place et il s'étendit dehors pendant que les deux seigneurs s'accommodaient assez mal à l'intérieur.

La conversation des chasseurs roula sur les mérites de l'Empereur et chacun sincèrement ajoutait à sa grandeur, à sa justice, et à ses pouvoirs communicatifs.

Le vieux Shang s'était accroupi sous la fenêtre et il écoutait la conversation.

Etonné, soulevé d'admiration et d'enthousiasme, il réunit quelques provisions, fait un paquet de ses hardes et le lendemain il suit l'équipage, bien décidé à joindre ce dispensateur de tous les pouvoirs et de toutes les richesses.

Les chasseurs richement vêtus, voyant le pauvre vieux Shang misérable et exténué, lui témoignèrent quelque mépris et quelque impatience afin de le décourager et lui faire abandonner son projet.

Bientôt il devint un but constant pour les quolibets et les moqueries, il était même quelque peu bousculé, frappé aimablement sur le dos comme un chien, carresse ou ridicule familiarité.

Shang ne montrait aucune lassitude et à la fin les jeunes gens ayant épuisé leur esprit furent fatigués du jeu.

L'un d'eux, devant tant de candeur, voulut le soumettre à une épreuve concluante et, arrivés en haut d'une falaise, il dit à Shang que l'Empereur avait l'habitude de donner cent onces d'argent à celui qui sautait du haut de cette falaise dans la vallée au-dessous.

Shang, sans une hésitation, saute et Lo! il descend comme un oiseau sur le vent; pas un os, pas un muscle froissé, il touche le sol et demande sa récompense.

Il fallut bien tenir parole.

Mais cela n'était vraiment qu'une heureuse chance. Il fallait remédier à cela.

Plus loin, passant près d'une rivière rapide et tumultueuse, ils lui dirent :

— Il y a une perle merveilleuse à cet endroit précis, et si tu sais plonger, tu dois la trouver.

Shang immédiatement plonge et remonte avec une perle sans pareille.

Cette fois, c'en était trop. Shang était un sujet d'étonnement. Les seigneurs Ho et Po eux-mêmes intervinrent et voulurent en avoir le cœur net.

Ils firent un tas de riches ornements et le séparèrent de Shang par un grand feu.

— Si tu peux traverser ce feu, tout ce que tu pourras porter sera ta propriété.

Sans bouger un muscle de sa face, Shang traversa le mur de feu.

Alors tous réalisèrent qu'il était en possession de Tao et lui adressèrent leurs excuses, disant qu'ils avaient seulement voulu être témoins de ses dons mer-

veilleux. Ils le priaient de ne pas considérer leurs actes comme des insultes. Maintenant qu'ils étaient éblouis par tant de preuves, humblement ils sollicitaient de lui des éclaircissements sur le Grand Secret.

— Secret! je n'en ai aucun, dit Shang et même dans mon esprit je ne vois aucun indice des causes réelles. Quand je vous ai entendu dire les extraordinaires pouvoirs de l'Empereur et comment il pouvait faire d'un misérable un homme puissant et d'un puissant un misérable, comment celui qui approchait de lui recevait sa part de son immensité, et comment celui qui croyait en lui devenait à l'abri de tout danger, je vous ai suivis car la distance n'était pas au-dessus de mes forces. Etant arrivé, j'ai accepté comme vrai tout ce qui m'a été dit et mon seul effroi était de n'être pas appelé à en fournir la preuve.

« Je ne calculais pas l'espace, ni le danger, mon esprit était un et les objets matériels n'offraient aucune résistance, c'est tout.

« Maintenant, ayant découvert que vos discours me trompaient, mon Esprit est jeté dans le trouble et la perplexité, et mes sens s'ajustent exactement aux dangers que j'ai courus... Quand je pense que j'aurais dû être écrasé, noyé, brûlé, mon cœur se serre avec hor-

reur et mes jambes tremblent sous mon corps. Je n'aurai plus jamais le courage de m'approcher de l'eau ni du feu.

Quand l'Empereur Hoang Ti connut ceci, il réunit sa suite et les auteurs de cette affaire.

L'Homme qui possède la foi parfaite peut étendre son influence jusqu'aux choses inanimées, il peut mouvoir le ciel et la terre et voler aux quatre points du monde.

Il établit décemment le vieux Shang. Lorsque les jeunes étourdis rencontraient un vieux mendiant sur la route, au lieu de se moquer de lui, ils descendaient de cheval et le saluaient après lui avoir donné l'aumône. Et l'Empereur dit :

— Si Shang ne trouvait aucun obstacle, combien plus grand eût été le miracle, si les deux parties avaient eu la même foi.

JUSTICE

Un bûcheron ramassait du bois pour se chauffer, quand il se trouva devant un daim qu'il venait de déloger de son gîte. Il le poursuivit et réussit à le tuer. Il était enchanté de cet heureux résultat, mais par crainte d'être découvert, il cache rapidement le daim dans un fossé, le couvre de branchages en se promettant de venir le chercher la nuit. Mais il oublia l'endroit précis, ne retrouva rien, et comme il était sujet à de fréquentes rêveries, il convint qu'il avait eu un rêve de plus. Il raconta cette étrange illusion et n'y pensa plus. Mais un de ceux qui l'avaient écouté, suivant ses indications, alla dans la forêt, trouva le daim et le ramena chez lui. Il dit alors à sa femme :

— Il y avait une fois un bûcheron qui rêva avoir tué un daim, mais ne put jamais retrouver la place où

il l'avait caché. Vois, j'ai retrouvé le daim, ce qui prouve que le bûcheron n'avait pas rêvé.

— Au contraire, dit sa femme, c'est vous qui avez rêvé avoir rencontré un bûcheron qui prétendait avoir tué un daim. Vous avez le daim, mais où est le bûcheron? C'est évidemment votre rêve qui est devenu vrai, puisque vous seul avez le daim.

— J'ai certainement le daim, dit le mari, aussi quelle importance y a-t-il à ce que lui ou moi ait rêvé.

Cependant, le bûcheron était rentré chez lui, n'attachant plus guère d'intérêt à cela. Mais, la nuit, il vit en rêve la place exacte où il avait réellement caché le daim.

Le matin, avec certitude, il alla pour le retrouver. Il sut ce qui était arrivé et une querelle en résulta, au point que le cas fut porté devant le magistrat qui se prononça ainsi :

— Vous, bûcheron, vous commencez par tuer réellement un daim, puis à tort vous pensez l'avoir seulement rêvé.

« Vous rêvez ensuite que vous avez trouvé le daim, vous reconnaissez enfin que vous avez pris le rêve pour une réalité puisque vous ne trouvez plus le daim.

« Vous, paysan, vous trouvez le daim qui fait main-

tenant l'objet de la dispute. Votre femme déclare que vous avez vu le bûcheron et le daim dans un rêve, puisque le bûcheron vous a déclaré avoir fait un rêve et non avoir réellement tué le daim.

« Et pourtant le daim est là, je vous conseille donc de le partager au lieu d'en réclamer chacun l'entière propriété.

Ce que refusèrent les deux hommes.

Le cas était si spécieux qu'il fut reporté devant le Prince comme exemple.

Celui ci, indécis, le transmit au premier Ministre.

Celui-ci, inquiet, le soumit à l'Empereur Hoang Ti lui-même.

L'Empereur fit venir le magistrat, lui confia une charge importante et dit :

— Je maintiens la décision,

« Parce que

« Le bûcheron, en racontant ce qu'il croyait être un rêve, abandonnait à tous des indications qu'il croyait être sans profit. Le paysan, en cherchant le daim d'après ces indications, s'exposait à ne rien trouver.

« L'un comme l'autre croyaient de même, l'un n'avoir rien à perdre, l'autre n'avoir rien à gagner.

« Dans cette affaire qui se solde quand même par un bénéfice, il est juste que chacun trouve sa part, l'un de son acte, l'autre de sa confiance.

IMPRÉCISION

La grande sagesse de l'Empereur Hoang Ti s'était étendue si longtemps sur l'empire que sa réputation avait atteint des royaumes très éloignés.

Un roi du plateau du Thibet entreprit un long voyage avec le dessein de voir le grand Empereur et de recevoir de lui un enseignement qu'il jugeait ne trouver nulle part ailleurs.

Quand, après le cérémonial, il resta seul en face de Hoang Ti, il sentit une grande gêne. Il sortit d'embarras, en faisant l'éloge des aïeux du grand Empereur : son père qui brilla par la sagesse et le courage, son grand-père qui s'illustra par sa bonté et sa justice, son aïeul qui fut un grand guerrier, accomplit de légendaires prouesses, et son bisaïeul dont l'humilité, l'ab-

négation et la rude simplicité semblaient des dons de Tao ; puis, s'adressant à l'Empereur :

— Et vous, le fils de tant de Perfections, vous êtes un sage, n'est-ce pas ?

— Comment pourrais-je m'aventurer à penser cela, je suis seulement un homme qui a beaucoup médité et qui a fait beaucoup d'efforts pour maîtriser ses passions ; mais de là à être un Sage, il y a des immensités.

— Mais votre père n'était-il pas lui-même un Sage ?

— Mon père était grand par sa connaissance et son courage, mais je ne sais pas si cela suffisait pour être un Sage.

— Votre grand-père alors, n'était-il pas un Sage ?

— Mon grand-père était aussi juste qu'il est permis à celui qui doit départager des adversaires qui appuient leurs demandes de preuves justifiant de leurs droits, et il était bon, autant que la bonté puisse s'accorder avec la justice, mais je n'oserais dire qu'il fut un Sage.

— Mais votre aïeul lui-même, sûrement c'était un Sage.

— Mon aïeul excellait dans les vertus en honneur de son temps, ce qui ne veut pas dire que je désire avoir à les manifester à mon tour. Il fut un intrépide guerrier. Mais je n'oserais dire qu'il fut un Sage.

— Alors, c'est votre bisaïeul qui fut un Sage pour que vous soyez son ombre aujourd'hui.

— Mon bisaïeul fit de son mieux, et s'accommoda du monde dans lequel il vécut, mais ses vertus ne me paraissent pas assez actives pour que je le considère comme un Sage.

— Alors, où est le Sage que je suis venu trouver de si loin, s'écria le roi au comble de l'étonnement et avec quelque tendance à l'irritation.

L'Empereur Hoang Ti devint subitement grave et après un temps, il répondit :

— Au milieu des peuples du Nord, un vrai Sage demeure. Il ne gouverne pas et pourtant il n'y a pas de désordre. Il ne parle jamais et pourtant il inspire confiance. Il ne juge pas utile de faire des réformes et la conduite de ses sujets est spontanément juste et correcte. Il est si grand et si incompréhensible que son peuple ne trouve plus de nom pour le nommer.

« Je le suspecte d'être un Sage, mais en vérité, est-il ou n'est-il pas un Sage, je n'oserais me prononcer.

Le roi médita un instant en silence. Puis il se retira en disant : « Je crois que le grand Empereur s'est moqué de moi. »

ENFER

A la fin d'une chaude journée d'été, l'Empereur Hoang Ti conversait avec ses ministres.

Et dans le calme du soir, les pensées s'élançaient sur les ailes du vent et montaient jusqu'à la montagne de Jade, où est la source de toute vérité, comme le soleil est la source de toute lumière.

Et l'un d'eux dit :

— Combien pouvait être consolé celui qui croyait que le juste, après la mort, était reçu par Tao Chun, à la porte d'or, et convié à partager la félicité des Trois Purs qui gouvernent l'Univers. Combien consolé était celui qui avait vu triompher l'iniquité et voyant dans les Dix Enfers les méchants expier dans les tortures les forfaits qui les avaient rendus triomphants sur Terre.

Et un grand silence régna.

Alors la voix du grand Empereur s'éleva, douce comme le miel, légère comme le son de la flûte :

— Koo, le juste parmi les justes, venait de mourir, et son âme légère attendait devant la porte d'Or du Palais enchanté, au sommet de la Montagne de Jade.

« Sa renommée était si grande que Yu Huang lui-même vint ouvrir la porte d'or et s'inclina devant lui.

« O! Koo, pur et parfait, avant d'entrer parmi nous, répons à une seule question, c'est l'usage, et ta grandeur ne saurait t'en dispenser, qu'as-tu fait sur la Terre?

« Et l'âme de Koo répondit :

« Soleil, j'ai aimé, j'ai aimé les autres et je me suis oublié jusqu'à me haïr moi-même. J'ai aimé sans distinction le juste et l'injuste. J'avoue que j'ai peut-être aimé davantage les méchants, car je voyais que leurs douleurs étaient plus grandes.

« Pour ceux qui m'ont fait souffrir, je n'ai eu que de la Pitié, immense comme leur ignorance.

« J'ai cru en vous, les Purs, je vous reconnaissais dans le Soleil qui dispense généreusement ses bienfaits et sans lequel nous ne serions pas. Je vous ai aimés comme un Idéal dont je recevais le témoignage, mais que je ne pouvais ni défuir, ni saisir, car le compren-

dre c'était le réduire à mon humble et misérable condition, et pourtant je m'efforçais de l'atteindre. J'ai été un objet ridicule, on m'a bafoué, on m'a maltraité, insulté.

« J'ai pardonné à ces pauvres, plus pauvres que la pauvreté, car il n'y avait rien dans leurs cœurs.

« J'ai failli être las de ma misère, mais j'étais exténué de la misère des méchants alors, je suis mort et me voici devant toi.

Et la voix de Yu Huang :

« Koo, lumière de mes yeux, chaleur de mon cœur, fidèle comme l'ombre, bienveillant comme la pluie, juste comme la mort regarde la félicité qui t'attend et la punition que je réserve aux criminels. J'écarte les battants de la Porte d'Or, je m'efface devant toi, entre dans mon Palais. Tu es le Juste.

« Un instant l'âme de Koo entrevit les cours enchantées, les pagodes éblouissantes du Palais sublime du Bonheur sans nuages, pendant que montaient jusqu'à Elle les pleurs et les hurlements de l'abîme sans fonds des Dix Enfers.

« Alors l'âme de Koo, saisie de vertige, recula et se prosternant devant Yu Huang :

— O, Soleil magnanime et parfait, laisse-moi tomber en Enfer, près de ceux qui souffrent, ma place est auprès d'eux.

ESPÉRANCE

Le grand Empereur méditait — le royaume était en paix. Le bonheur régnait. Le peuple en était arrivé à ne plus craindre les ministres qu'il ignorait et à ne plus louer le suprême Hoang Ti.

Son repos fut troublé par le ministre de la Justice qui, tremblant, lui dit :

— Seigneur, un cas extraordinaire, incroyable, imprévisible se présente, personne n'y comprend rien, et personne n'ose se prononcer. Vous plairait-il de connaître vous-même cette affaire peu commune et de prendre une décision ?

Sans même se faire éclaircir la situation, le grand Empereur dit :

— Que les parties se présentent et parlent.

Et devant le trône s'avancèrent les plaignants : le père, la mère, le fils, la bru et les petits-enfants.

Le père eut d'abord la parole :

— Seigneur, je viens devant toi parce que ma faiblesse a permis à ma famille de prendre une autorité que seul j'aurais dû conserver. J'ai aimé mon épouse. J'ai travaillé, j'ai apporté à la maison tout le fruit de mon labeur, et j'ai cru avoir accompli envers ma femme tout mon devoir. Je me suis penché sur mon fils, plusieurs fois je l'ai sorti des bras de la mort. J'ai modelé son âme, comme j'ai fortifié son corps. J'ai patiemment cherché et découvert le ressort de son cœur, il s'est alors éveillé à sa voie naturelle qu'il n'aurait sans doute jamais trouvée ou qu'il aurait trouvée trop tard. Sans moi, sa vie, dans le premier cas, aurait été triste et vide; dans le second, triste et peuplée de regrets. Je leur ai donné tout ce que j'ai gagné. J'ai eu la faiblesse d'espérer un peu de reconnaissance. Mais de cela seul je me reconnais coupable.

La mère dit alors :

— Mon mari a bien fait ce qu'il dit, mais il ne l'a fait que pendant trente ans. Pendant trente ans, il a reconnu que j'avais toutes les vertus, il m'a toujours donné raison, il m'a aimée sans partage.

« Et puis, j'ai été forcée de reconnaître qu'il avait toujours tort, j'étais obligée de le contredire sans cesse,

automatiquement, car il avait toujours tort. Il allait jusqu'à dire qu'il m'avait parée de toutes ses vertus, mais que réellement il s'apercevait que j'en avais très peu.

« Il prétendait n'avoir jamais été heureux.

« Il était riche de par son travail, et il avait reconnu qu'il me devait tout, puisque c'était par amour pour moi qu'il avait tant travaillé, et cette richesse qu'il me devait, il l'a gaspillée plus qu'à moitié. Seigneur, n'est-il pas devenu fou? Ne suis-je pas fondée à demander qu'il soit empêché de continuer.

Et le fils parla :

« Seigneur, aucun fils n'aime son père plus que moi, mais pourtant je me joins à ma mère. Mon père a fait de moi un Etre supérieur, dit-il, et il en revendique tout le mérite. Qui peut empêcher le bourgeon de fleurir? Il fut dur pour tous et mes souvenirs souffrent de rappeler qu'il m'a frappé. Puisqu'il prétend avoir fait de moi un grand artiste, il devait terminer son œuvre et me donner la fortune, afin que je me consacre entièrement à mon art. Il m'a encouragé à avoir une famille, il savait qu'un artiste a de maigres ressources, il a donc été coupable de gaspiller ma fortune. Dans des élans de fierté, il m'a donné de fortes sommes, mais

ce n'était que vanité et c'est autant de sauvé. Il serait prudent de l'arrêter pour assurer ce qui reste et qui nous est nécessaire.

Et la bru parla :

— Quand j'ai épousé le fils de cet homme, j'avais pris mes précautions. L'ayant rencontré alors qu'il ne me connaissait pas, je lui avais demandé : « Vous aimez sans doute beaucoup votre fils ? » Il m'avait répondu : « Plus que tout au monde. » J'avais donc le droit de compter sur cet engagement formel. J'avais déjà manqué un mariage bien amorcé avec un riche jeune homme que son père n'aimait pas, puisqu'il lui avait interdit de m'épouser. Ce père, notre père, a feint d'aimer son fils, il a bien permis à celui-ci de m'épouser, mais son amour n'a pas été conforme à sa promesse. Il n'aime pas son fils plus que tout au monde. Quand j'ai vu ma déception, j'ai cherché à le séparer de son fils, car la souffrance l'aurait ramené à de meilleurs sentiments. Ma mère m'a aidée. Habilement nous avons cherché à le ridiculiser, à le déshonorer. Je lui ai même un jour craché à la figure. Il m'a répondu : « Je vous pardonne, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour. » Et tout d'un coup, il s'est éloigné de nous, il a gaspillé la fortune qui est notre soutien.

Je pense aussi qu'il est devenu fou, et qu'il faut arrêter ses erreurs.

Et l'aînée des petits-enfants fut admise à parler. Elle dit :

— Grand-père est comme le tonnerre. La mère de maman n'en dit rien, mais le méprise, maman n'en dit rien mais le hait, grand-mère n'en dit rien mais elle le contrarie sans cesse donc il a tort. Papa n'en dit rien mais il le craint, donc il est méchant. Moi je n'en dis mais je l'aime, car, lorsqu'il me prend dans ses bras et qu'il me serre si fort et que je vois ses yeux mouillés de larmes je sens une chaleur que je ne trouve pas dans les bras de mes autres parents.

La deuxième enfant le regarda avec des yeux méchants et lui tira la langue.

La troisième se recula avec la peur dans les yeux.

Longuement, très longuement, Hoang Ti médita. Puis il dit :

— Père, qu'as-tu à répondre?

— Rien que ceci. Il y a trente deux ans j'ai dit à mon épouse : aussi longtemps que je serai entouré de votre amour et de votre confiance, je serai capable de tout faire.

« Pendant trente ans, j'ai dit à mes enfants : Je ne

vous donnerai pas la richesse qui peut se perdre ou qu'on peut vous voler. Je vous donnerai des trésors que la mort elle-même ne pourra vous enlever, car ils seront enfermés dans votre cœur, votre cerveau.

« J'ai essayé de soulever un fardeau trop lourd et ma foi, ma confiance, mon enthousiasme, mon verbe de feu se sont usés en vain. J'ai montré le soleil à des aveugles et ils n'en ont même pas senti la chaleur.

« J'ai alors tant souffert que j'ai voulu mourir, mon fils m'a dit : « Tu peux être certain que tu ne laisseras qu'un bien vilain souvenir. »

« L'excès du mal vous sauve, l'excès du poison ne vous tue plus.

J'ai repris mon courage, et je veux vivre encore pour ce petit enfant qui m'aime avec son cœur, qui ne veut pas écouter son intelligence, mais qui vibre aux battements de mon cœur.

— Pourquoi as-tu ruiné le fruit de trente années de travail. Pourquoi as-tu changé si brusquement tes attitudes et ta manière d'être?

— Parce que je m'étais trompé et que je voulais à nouveau Espérer.

Longuement, longuement, l'Empereur médita.

Puis il se tourna vers ses ministres :

— Seul craint le désastre qui peut être atteint par le désastre.

« Seul craint la misère qui peut souffrir de la misère.

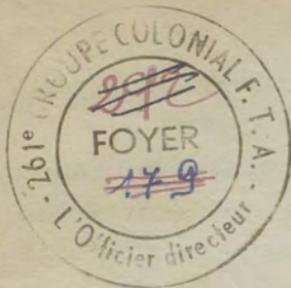
« Seul craint la Haine dont le cœur est plein de haine.

« Le sage ignore ces choses, il n'en a pas la connaissance, il ne les redoute pas.

« Le désastre et la fortune ne sont que ce qu'est celui qui les reçoit.

« Le bonheur réside dans l'Espérance, aucune réalisation ne vaut l'espoir.

« Aussi la vie s'arrête avec l'Espérance. Je te comprends, père, de n'avoir pas voulu mourir. Retourne en paix, je n'ai pas à m'inquiéter de ta famille. Puisque tu as pu retrouver la force de l'Espérance je sais qu'ils recevront au delà de leur mérite, dans l'avenir comme par le passé.



LE MENDIANT

Il y avait près du palais de l'Empereur un misérable, âgé, trop faible pour travailler et qui mendiait.

C'était un mendiant d'une espèce rare en ce sens qu'il parlait. Discrètement, il demandait l'aumône quand il entrait dans les maisons puis il parlait. Il disait que l'homme est le jouet du sort, que le destin est aveugle et que la fortune se fixe sur qui lui plaît. Il disait que ses jours étaient pénibles, mais que ses nuits étaient radieuses. Alors il rêvait qu'il était un riche marchand entouré de serviteurs, il comptait ses richesses et dirigeait la cité. Il rêvait qu'il était un grand seigneur, il parcourait les plaines et les monts pour établir la justice et faire trembler le méchant.

Il rêvait qu'il était un riche paysan dont les champs



étaient pleins de fleurs et d'épis dorés qui onduleient comme des vagues sous la caresse des vents.

Et à chacun de ses pas s'attachait la poésie, le rêve, l'espérance, et chacun lui donnait un peu pour recevoir beaucoup.

Il arrêta les jeunes gens et les jeunes filles, il leur parlait d'amour, il leur disait la force et la grandeur de la Confiance qui ne naît que de la Sincérité et de la beauté. Il parlait aux hommes mûrs et les comparait aux chênes de la forêt qui protègent le village des froids cruels du vent.

Il parlait aux vieillards et vantait leur modération et leur indulgence. Ils étaient le réservoir où la vertu s'est accumulée avec la connaissance. Les jeunes viennent sans l'épuiser y chercher un peu de réconfort quand la souffrance les abat.

A chacun il montrait le chemin, à chacun il ouvrait l'espérance d'un heureux lendemain, et souriant, il tendait la main puis il suivait son chemin.

Il prétendait même que son chemin le menait au bonheur et à la réalisation de ses rêves.

Chacun lui était secourable mais tous s'accordaient pour le juger pauvre d'esprit, et aucun ne croyait à la possibilité de voir se matérialiser son rêve.

Craignons les gens qui veulent faire le bien.

Un jeune seigneur de la Cour avait souvent entendu parler de ce mendiant peu banal.

Une après-midi d'été, il revenait au Palais de l'Empereur.

Un grand calme noyait la nature. L'air était imprégné des senteurs de la terre et semblait s'élever par napes vers le ciel.

Et le seigneur était calme. Son âme était portée vers la miséricorde, il sentait le désir de répandre des bienfaits comme le soleil inondait la terre et les hommes de son étreinte chaude et créatrice.

Tout à coup, il vit le vieux mendiant. Il le reconnut et sa renommée monta vers son cœur.

Il le vit, pauvre loque, à la chair brunie, desséchée par le soleil et le froid.

Il eut une immense pitié pour ce corps misérable et ces yeux remplis d'amour.

— Lo! qu'on apporte de beaux habits de soie d'or et d'argent; qu'on lave et pare ce malheureux. Qu'on le mène dans mon beau château et qu'il soit servi des mets les plus délicats, qu'il soit comblé au delà de ses désirs. Et je viendrai souvent écouter son verbe d'or quand la confiance me fuiera ou la lassitude me pèsera.

Le mendiant un instant parut frappé de stupeur. Il regarda le seigneur et s'affaissa, les yeux mouillés de larmes.

— Qu'as-tu, mendiant, ne vas-tu pas mourir de joie?

— Seigneur, je meurs en effet. Je n'ai plus rien à espérer.

SCIENCE

La renommée du Grand Empereur Hoang Ti était telle que la Science épuisée de recherches était venue lui rendre visite afin de trouver près de lui la réponse aux questions qu'elle ne pouvait résoudre.

La principale question que posa la Science était de savoir par quel chemin l'homme peut atteindre Tao.

L'Empereur déclara qu'il ne répondrait à cette question que lorsque la Science serait sur le point de partir.

La Science lui dit encore : J'ai tout analysé, j'ai tout mesuré, j'ai tout prévu, aucun phénomène n'est ignoré de moi, les éclipses, la rotation des astres, sont pour moi simples et réglées des siècles à l'avance. Mais je ne comprends rien à l'Homme. Je suis sans cesse surprise par les idées qui naissent dans les cer-

veaux. Il y a là une complexité qui dépasse celle du ciel et qui n'a pas la facilité d'être prévue. O! Toi, Grand Empereur, peux-tu me parler de ces choses que sont les idées qui mènent le monde, où naissent-elles, comment et pourquoi disparaissent-elles. Le sais-tu?

O Science, il y a dans les pensées une succession qui paraît illogique et imprévisible et pourtant!

— Ta question me fait me souvenir qu'il y a très longtemps, je m'étais promis de rendre visite à Taï Sui, l'esprit céleste qui dirige le monde. J'avais toujours retardé ce voyage car j'appréhendais de l'entreprendre. Taï Sui est difficile et irritable. Celui qui l'offense est certain de ressentir son courroux. La destruction est certaine, il frappe au moment où on l'attend le moins.

« Si tu veux, o! Science, nous partirons demain.

Le lendemain, la Science et Hoang Ti partirent. Leur équipage les mena jusqu'au pied des hautes montagnes qui, au centre de l'Asie, dominant le monde.

L'oiseau Rukh envoyé par Lei Tsu, le père du Tonnerre, vint les prendre et les emporta dans les airs. Après un vol effarant au-dessus des abîmes, des tor-

rents et des précipices, il les déposa sur le Toit du Monde, au bord du désert blanc de la Désolation.

Alors dans le désert de neige, l'Empereur et la Science cherchèrent la voie. Le ciel était noir et la lumière venait du sol blanc. A l'horizon, une ligne de cuivre séparait le ciel de la terre. Tout était tristesse et solitude.

L'inquiétude plana sur les voyageurs, le froid les engourdit et peu à peu ils cédèrent au sommeil.

Ils furent réveillés par des voix étranges aux vibrations métalliques qui n'avaient rien de commun avec les bruits que produisent les êtres qui peuplent la terre.

« Vous êtes las, suivez-nous, nous vous mèneront au Palais du Grand Repos. »

Ils se virent entourés par des créatures étranges.

Leur tête était comme celle du chameau avec des oreilles de bœuf et de grandes cornes droites comme celles du daim. Le corps couvert d'écailles comme la carpe, était long et se terminait par une queue de lézard. Le dos était orné de deux ailes de chauve-souris et quatre pattes de tigre terminées par des serres d'aigle le supportaient.

C'étaient les dragons de l'eau, secourables et bienveillants.

Hoang Ti se souvint que Lei Tsu leur avait donné la mission de conserver et de cacher jalousement les trésors que la terre renferme dans son sein. Ils deviennent invisibles et rendent invisibles ce qu'ils ont le devoir de protéger.

L'Empereur et la Science montèrent sur les dragons. Ils s'envolèrent dans le vent glacial. Et l'Empereur ne voyait que la nappe blanche de la Désolation, il ne se voyait pas lui-même, ni le dragon qui le portait. Il entendait le battement rapide des ailes, il ne voyait ni la Science, ni le dragon qui la portait.

C'était une course infernale dans le grand vide.

Et tout s'arrêta. L'empereur et la science étaient dans un éblouissement de reflets verts, blancs et bleus. Les murs et le plafond et le sol étaient de glace polie comme des miroirs à l'épaisseur infinie, et la lumière venue on ne sait d'où éclatait en une symphonie aveuglante, où toutes les couleurs jouaient leur rôle. Il semblait même que des couleurs inconnues sur la terre, éclataient dans les profondeurs de la glace. Mais ils ne purent jamais rien en dire, car nous sommes pauvres de mots pour parler de couleurs.

Devant eux se dressait un grand vieillard, à la barbe blanche, aux traits juvéniles. On devinait que son grand corps élancé avait la souplesse et la force de la jeunesse.

— Vous êtes, ô mes hôtes, dans l'antichambre de mon palais. Entrez, mon palais est le plus beau et le plus riche des cieux.

« Regardez.

Et la porte franchie, ils se trouvèrent dans une nef vertigineuse de hauteur. Les murs tout de glace étaient incrustés des métaux les plus précieux. Les perles, le diamant, le rubis, l'améthyste, les topazes et les saphirs décoraient les moindres colonnes et les arcs les plus élancés; une lumière jaillie du sol, arrachait des joyaux et des glaces des émerveillements lumineux impossibles à décrire.

— Que de richesses! Il y a de quoi orner la terre et les cieux!

— Tu ne peux mieux dire, répondit Taï Sui. Voici toute la richesse du monde. Chaque pierre, chaque perle, chaque diamant, c'est une pensée.

« Quand une pensée a cessé d'éclairer la terre elle revient ici prendre sa place. Elle reprend son sommeil dans la froidure et l'inaction pour retrouver

l'éclat et la beauté que son séjour sur la terre lui a fait perdre.

« Elle repose jusqu'au moment où un homme à nouveau va la désirer, et la ravir.

« Malheur à celui-là, malheur à celui qui ravit aux dieux une pensée qu'il croit nouvelle.

« Elle le consume, elle le dirige, il devient l'esclave du joyau qu'il a cru me ravir. C'est elle qui le possède et non pas lui qui la dirige.

Et la science s'écria :

— Mais qui es-tu, ô! Divin Maître?

Tout chancela, tout s'assombrit. Tout disparut. Seule une voix lointaine répondit :

— Je suis le Temps.

TAO

Et la Science, après avoir épuisé ses recherches, après s'être heurtée à la limite de la compréhension, après avoir énoncé toutes les lois qui régissent l'univers, depuis le petit atome jusqu'au grand soleil dont la lumière ne nous parviendra que dans des milliers d'années, mais qu'elle a prévu.

La Science, épuisée de compréhension, se dirigea vers le Nord.

Elle franchit l'océan mugissant sur le bateau volant, elle franchit les monts neigeux sur le dos de l'oiseau Rukh qui la déposa dans les déserts de glace et de mort où demeure éternelle l'Inaction silencieuse.

Celle-ci apparut recouverte d'un immense voile noir qui traînait sur l'immensité de la glace.

— Je désire, dit la Science, te demander si Tao peut être connu par l'intelligence ou la méditation. Pouvons-nous l'atteindre, quels sont les chemins qui mènent à lui?

L'Inaction silencieuse, spectre de désolation, ne bougea pas, ne répondit pas.

Alors la science répéta deux fois sa question. Après la troisième fois, l'Inaction silencieuse se retourna sans répondre et lentement s'éloigna, puis disparut à l'horizon du désert blanc de la désolation.

Alors la science refit son chemin vers le retour et se dirigea vers le Sud.

Elle traversa la mer Blanche et gravit la montagne de la Recherche où se tenait l'Abstraction.

La Science s'adressa à l'Abstraction qui la reçut avec effusion.

— Comment, chère Science, répondit l'Abstraction, mais je vous attendais pour vous confier ce secret.

Elle se lança dans des extractions de quintessence interminables et oublia tout ce qu'elle devait dire pour discourir sur tout ce qui n'était pas demandé.

La Science, sérieuse, s'éloigna sans rien dire, laissant l'Abstraction, les yeux au ciel continuer ses discours sans même s'apercevoir de son départ.

Elle revint au palais et, lasse, se rendit auprès de l'empereur Hoang Ti.

Alors la Science s'adressa à l'empereur et lui posa la question suprême :

— O! Science, il t'a fallu tout connaître pour sentir le désir de rencontrer Tao. Il t'a fallu avoir la connaissance parfaite du bien et du mal, la valeur et l'origine de la pensée pour aspirer enfin à la loi de Tao.

« Et maintenant que tu es au bout de ton chemin de lumière, tu n'as plus devant toi que des sentiers obscurs et dangereux et personne pour te guider. Tu hésites et tu me demandes : « Est-ce là le chemin qui mène à Tao? »

« Au Sud, tu as vu l'Abstraction loquace et nombreuse et tu l'as fuie car tu as senti qu'elle ne pouvait que t'égarer.

« Et pourtant, elle était proche de la Vérité. Elle tourne sans cesse autour de Tao. Elle sait qu'il est là, pas loin, elle l'entrevoit mais elle ne l'a jamais vu. Elle le devine, elle le suppose, elle ne le connaît pas.

« Ici, tu me vois, je te parle et malgré toutes mes paroles tu ne sauras rien, nous sommes beaucoup plus

loin de Tao que ne l'était l'Abstraction. Celui qui parle ne sait rien.

« Au Nord tu as vu l'Inaction silencieuse, auguste et immobile.

« Ne pense plus, ne réfléchis pas. Après avoir nécessairement tout appris, tu voudras tout oublier pour qu'il ne reste en toi que l'atmosphère de la science. Après avoir touché la vertu oublie le bien et le mal pour flotter dans l'atmosphère de la seule vertu où il n'y a plus de bien ni de mal. Alors, tu pourras approcher de Tao.

« Ne cherche aucun endroit de prédilection. Sois chez toi partout. Ne suis aucune loi, ne respecte aucun principe, c'est alors que tu comprendras Tao.

« Agis, car agir c'est faire la volonté de Tao, agis sans calculer, baigné par l'atmosphère de la science et de la vertu qui t'imprègnent et que tu as oubliées et tu redeviendras la spontanéité.

« Tu jouiras de la connaissance de Tao, tu sauras qu'on le touche quand on l'ignore, qu'on le possède quand on ne le désire pas, quand après de longues années de luttes on est resté ce que l'on était ou qu'on l'est redevenu.

EQUILIBRE

L'empereur, quelquefois, aimait à se promener jusqu'au bord de la rivière et il s'intéressait aux mouvements des mariniers. Il lui arrivait de s'enquérir de la destination des sampangs et de l'utilité de la marchandise qu'ils transportaient.

Une fois, il s'arrêta, surpris : de nombreux sampangs étaient accostés. Ils étaient surchargés de sable et de petit gravier. Des multitudes de matelots transportaient ce gravier à dos dans des paniers qu'ils vidaient dans des chariots. Et ces chariots étaient tellement surchargés que les bœufs puissants suaient presque le sang pour les tirer, et l'on voyait la file de cet étrange cortège de la rivière à la ville.

L'empereur perplexe dit :

— Quelle hâte, quelle fureur, qu'ont donc à faire

les hommes de ce pays pour exténuer ces hommes et ces bœufs à une pareille besogne? Qui peut m'expliquer ce sortilège?

— Seigneur, lui dit un pauvre pêcheur, le Gouverneur doit venir visiter la ville. Il viendra à cheval, et comme il y a de la boue, il verra que son cheval se salit les sabots. Alors les anciens font répandre ce sable et ces cailloux sur la route qu'il doit suivre.

— Tais-toi, pêcheur, tais-toi! Ne crains-tu pas la colère des bœufs s'ils apprenaient qu'on les fait crever pour éviter à un cheval de salir ses sabots.

« Tais-toi, pêcheur, tais-toi, car si les bœufs t'entendaient, ils montreraient aux hommes combien ils sont stupides.

« Tais-toi, pêcheur, si le cheval le savait, il plaindrait les bœufs, il aurait honte pour les hommes.

PERPLEXITÉ

L'empereur se désolait quelquefois en pensant combien il est difficile de libérer les hommes de l'idolâtrie. Hoang Ti qui avait clairement énoncé les principes de Tao et de Teh, la volonté créatrice et la vertu protectrice, ne comprenait pas que les vieilles superstitions puissent vivre dans le cœur des foules. Tao et Teh, simplicité lumineuse, explication parfaite, satisfaisant à tous les désirs, alors que les cultes grossiers demandaient une foi acceptant des miracles impossibles, une imagination voisine de la folie, et une ignorance satisfaite des plus stupides explications.

En approchant de l'Étang noir, il vit une foule s'éloigner et se cacher dans la forêt.

Seuls restèrent assis sur un rocher, un vieillard et

un jeune enfant, son petit-fils sans doute. L'empereur s'adressa à cet homme :

— Quels sont ces gens qui ont cru devoir éviter ma présence ?

— Seigneur, ce sont les prêtres et les fidèles du Dragon de l'Étang noir.

— Les prêtres, dis-tu, les fidèles ? Explique-moi plus clairement cette extraordinaire croyance et la raison de cet autel que j'aperçois maintenant.

Et le vieillard parla :

— Profondes, combien profondes sont les eaux de l'Étang noir. Un dragon descendu des cieux vit dans ces profondeurs et que l'homme n'a jamais vu, mais qui se manifeste aux prêtres qui le servent.

« Près de l'Étang, les prêtres ont construit l'autel et les autorités ont reconnu que le rite était sacré.

« Les désastres peuvent être évités, la prospérité peut venir de Lui. Il chasse la tempête, la peste. Il donne les bonnes récoltes ou il amène la disette. Il amène l'inondation ou la sécheresse. De cela, les prêtres savent la raison, elle est en rapport avec le zèle à l'adorer ou la négligence à lui présenter des sacrifices.

« Aussi, nous croyons qu'il est bon que l'autel soit

garni régulièrement d'offrandes de viandes, de cochons de lait, de jarres de vin, voire de monnaie. Les prêtres savent mieux que nous ce qui convient pour rendre le dragon favorable ou pour apaiser son courroux.

« Hélas! les jeunes gens sont maintenant bien dégénérés et leur peu de foi nous a attiré combien de tristesse!

Et le jeune homme souriait.

Alors l'Empereur lui dit :

— Et toi, jeune homme, quelle est ta pensée?

— Seigneur, je n'oserais différer de celle de mon aïeul, mais : un dragon, pour moi, c'est un dragon, les hommes peuvent en faire un dieu.

« Des présents déposés sur l'autel je n'ai jamais vu les restes.

« Donc, comme jamais personne n'a vu le dragon, j'en déduis que ce n'est pas lui qui les mange.

« J'ai la conviction que ce sont les souris et les rats de la terre et les renards de la forêt qui mangent les cochons de lait, qui boivent le vin et grignotent la monnaie.

« Alors pourquoi tuer les cochons pour nourrir les

souris, les rats et les renards qui volent ainsi scandaleusement le dragon?

« Lui qui, dans ces insondables profondeurs, certainement, est ignorant de tout cela!

— Bien répondu, dit l'Empereur, mais comment as-tu pensé à cela?

— Seigneur, parce que j'ai entendu l'histoire de l'homme qui croyait aux génies.

— Tu viendras au palais me la raconter et si tu le fais bien, tu auras ta récompense.

Et, souriant, il s'éloigna.

LES GÉNIES

Le jour suivant, le jeune homme se présenta au palais. Il fut d'abord conduit aux thermes, bien massé, frictionné. Puis les assistants lui présentèrent un repas simple, arrosé modérément de vin.

Alors il se sentit dispos et l'esprit calme, largement ouvert sur le monde. Patiemment il attendit le moment de l'audience. Comme il avait du goût, il admira les sculptures, spécialement celles qui représentaient les animaux domestiques et les animaux sauvages. Il pouvait apprécier comment l'artiste avait traduit le caractère particulier de l'animal en le fixant dans sa position familière la plus simple.

Les moments avaient passé et l'empereur, après son dîner, entouré de ses ministres, demanda le jeune paysan.

Il parut. Sans être gêné, il s'inclina respectueusement et présenta d'une voix assurée ses salutations.

L'empereur le fit asseoir à sa gauche, le côté du cœur et parla.

— Toi qui m'a réjoui hier par la subtilité de ta réponse, tu es venu pour me dire le conte qui a formé ton jugement. Je t'écoute avec l'espoir d'être charmé par la simplicité et la finesse de ton esprit.

Alors le jeune paysan s'inclina, les mains croisées sur la poitrine et commença :

— Seigneur, il y eut une fois un homme qui crut fermement avoir été porté au ciel par des génies.

Un prêtre du dragon, soupçonné quelque peu d'être sorcier, venait souvent chez cet homme et s'efforçait de le persuader que le dragon et ses frères les génies pouvaient le porter au ciel.

Cet homme, quel que fût son désir, hésitait car il était avare. Or les hommes et particulièrement les prêtres sont quelquefois capables de désintéressement, mais les dragons rarement et les génies jamais.

Le prêtre lui demandait tant de cochons de lait, tant de jambons de daims, tant de jarres de vin qu'il hésitait. Or, un jour, le miracle se produisit.

Notre homme pensait. Il pensait profondément. Il méditait, peut-être même dormit-il.

Il vit descendre du ciel un vol de grues blanches et l'une d'elles se posa près de lui. Sans bien réfléchir, il monta sur son dos, et l'essaim s'envola. Son corps planait dans l'espace; de chaque côté, une grue volait tenant dans son bec une bannière cramoisie, et dans un bruissement d'ailes frappant le vent, il distinguait le bruit des cloches de Jade.

A moitié chemin, il jeta un œil au-dessous de lui. là tout en bas sur le sombre tumulte, sur le grand trouble de la terre. Peu à peu, il voyait les toits de son village diminuer, et le tout se perdre dans une atmosphère bleue qui s'épaississait. Puis les montagnes et les rivières seules furent distinctes. Puis il ne vit plus que la terre et le grand océan, une simple frange blanche et les monts de la Chine, petites taches vertes.

Il sentit dans l'azur un frôlement et il se trouva entouré des génies qui se mirent à la tête de l'essaim des grues et leur montrèrent le chemin qui conduisait au palais de la cité de Jade.

En longue procession ils entrèrent dans le palais au son des harpes d'or, des flûtes d'ivoire et des cloches d'argent et de jade.

Ils l'amènèrent en présence du très haut et très puissant Empereur des génies de la cité de Jade.

Et combien il fut étonné de voir les génies tout puissants se prosterner comme les courtisans de la terre!

Il s'inclina et proféra son loyal hommage. Alors l'empereur dit :

— Tu nous as été présenté par le dragon du Bois de Yang et notre bienveillance est dévolue à ta perfection. Sois toujours le cœur léger et ne te néglige pas. Nous t'enverrons chercher par notre équipage dans quinze ans et nous te donnerons une place près de nous dans le palais de Jade de l'Immortalité.

Se prosternant deux fois, il remercia de ce gracieux présent et se frotta les yeux, émerveillé de ce prestigieux avenir.

Alors il cacha son secret. Le prêtre fut désespéré, plongé dans la perplexité car à toutes ses avances il opposait un dédaigneux sourire et, suprême injure, ne donnait plus rien.

Il fut classé parmi les mécréants et les hommes de peu. Le prêtre le présenta comme un homme dangereux, tout le monde lui devint hostile, il dut quitter le village et aller vivre dans une caverne de la forêt.

Les années passèrent, le terme prédit fut dépassé. Il attendait toujours le chariot ailé qui devait venir le chercher.

Ses tempes se ridèrent, ses cheveux blanchirent, ses dents tombèrent. Il attendait toujours, privé de tous les biens de la vie, desquels il avait oublié de jouir.

Un matin il subit le sort commun et sa poussière est mélangée à la poussière du sol de la caverne isolée.

Triste, hélas! combien triste est le sort de l'homme qui rêve de génies.

Triste, combien, cet espoir inutile de l'inutile Immortalité qui priverait l'homme de cet ultime repos, la mort.

Car un seul de ces rêves peut empoisonner toute sa vie. »

CIRCONSPÉCTION

En entendant la fin de cette histoire l'Empereur était ravi, un bon sourire éclairait son visage.

— Jeune homme, tu es plein de bon sens et de modestie; tu as parlé devant nous comme si tu étais devant les gens de ton village, sans trouble et sans gêne. N'es-tu pas fier d'avoir été l'objet de notre attention?

Cette fois, le jeune homme devint rouge, puis blémit et péniblement balbutia des mots inintelligibles.

— O! combien est surprenant ton émoi; maintenant que tu touches le succès, peux-tu expliquer, sais-tu toi-même la cause de ce malaise qui eût été compréhensible au début et qui ne l'est plus maintenant?

— Seigneur, que votre puissante bienveillance me

pardonne, mais je tremble, car je viens de me souvenir de l'histoire du marchand de charbons.

— O! merveille, encore une histoire. Tu n'es plein d'assurance que lorsque tu contes gentiment une histoire. Raconte, enfant, raconte ton histoire du marchand de charbons.

— Voici, Seigneur :

« Il était une fois un vieux marchand de charbons.

Il coupait le bois dans la forêt et brûlait le bois pour en faire des charbons, dans les montagnes du Sud.

Sa pauvre face couverte de poussière et de cendre, donnait à ses traits l'aspect du génie de la fumée. Ses dix doigts étaient noirs et ses cheveux étaient gris. Il gagnait peu à vendre ses charbons. Juste assez pour vêtir ses pauvres membres et donner satisfaction bien juste à son estomac.

Il attendait la venue de l'hiver, et l'hiver, cette année, semblait ne pas vouloir venir.

Enfin, cette nuit, la terre s'est couverte d'un épais manteau de neige.

Joie. Le prix des charbons va monter.

Allons, bœufs, du courage, allons, bonhomme qui est affamé, le soleil est levé!

Vite le chariot plein de charbons, vite au marché de la ville, malgré la boue du chemin.

Soudain, un bruit de chevaux au galop. Qui peut bien passer?

Des seigneurs, de grands seigneurs.

— Lo! paysan, des charbons! comme tu as de la chance de nous avoir rencontrés. Conduis cela au palais, et vite, il fait froid.

Et le chariot partit vers le nord, alors que le marché de la ville est au sud!

Et les officiels du palais ont vidé le chariot. Et le chariot est reparti vers la forêt.

Il est reparti avec le prix des charbons.

Les seigneurs savent-ils le prix des charbons, puisqu'ils ne le demandent pas?

Au marché, il en aurait obtenu plus de mille cats, et la prospérité revenait vers lui.

L'officiel à la robe jaune, et le servant à la veste blanche l'ont poussé dehors, le chariot vide.

Avec un morceau de soie rouge, et un pied de damas pour toute sa peine et toute son espérance.

.....

L'Empereur, ému et grave, considérait le jeune homme avec une grande bienveillante admiration.

— Je ne pensais pas, quand je t'ai aperçu la première fois, que je rencontrais un homme d'une rare intelligence, éclairant un cœur profond dans lequel étincelle un courage magnanime. Je pense que ce hasard est voulu par le destin. J'espère que tu voudras bien ne plus me quitter et je te demande ton nom.

— Je suis Chi-Chiang, votre serviteur, seigneur.

— Tu seras à partir de ce jour Chi-Chiang-Tse-Yu pour ta grande sagesse, et tu seras appointé directeur des constructions et du mobilier.

Chi-Chiang-Tse-Yu s'inclina trois fois les mains croisées sur la poitrine, et, sans marquer ni joie, ni tristesse, se retira.

Il fut conduit à l'appartement qui lui était destiné.

Et dans la nuit, le premier ministre passant sous sa fenêtre, entendit Tse-Yu qui chantait en s'accompagnant sur la harpe :

*J'étais un pauvre paysan qui vendait des herbes
ramassés dans les champs de ma colline verte.
Sur la route j'ai vu un cavalier brillant*

*Dont la face était pâle et chargée de soucis.
Des amis se pressaient pour la bienvenue
Mais il avait à peine le temps de se reposer.
J'ai demandé la cause de cette détresse,
Et ce qui pouvait ainsi l'avoir frappé.
On m'a dit qu'il était conseiller du Roi
Chargé de graves devoirs et pilier de l'Empire.
Il recevait des centaines de mille cats
Trois fois par jour l'Empereur le consultait.
Il était un soleil au milieu des héros.*

*Vertes, vertes sont les herbes de ma colline,
Et au milieu des herbes une route tranquille
Même au sommet d'où je vois poindre l'aurore
Et tomber dans la mer le soleil brûlant.
J'ai vu passer un pauvre homme qui partait
Car il était banni, chassé, comme un traître.
C'était le conseiller, le pilier de l'Empire.
Il avait rencontré le coup qui ne manque pas,
L'ingratitude qui fait trembler mon cœur.*

FIDÉLITÉ

A partir de ce jour Chi-Chiang-Tse-Yu vécut aux côtés de l'Empereur et les tables de l'Histoire disent qu'il n'y eut jamais de désaccord entre eux.

Hoang Ti vieillissait, mais sa sagesse, s'il est possible, grandissait avec les années. Il devint si sage qu'il planait au-dessus des affaires humaines. Son esprit ne descendait plus sur la terre, tout au plus touchait-il le Hsu-mi-Shan, le sommet du mont Sumeru où sont assemblés les quatre rois du ciel et qui est, comme chacun sait, le centre de l'univers.

Un jour pourtant un prêtre de Taï I le Grand Unique, se présenta au palais et dit que Taï I lui avait, en songe, ordonné de venir trouver l'Empereure afin de lui donner un breuvage qui le rendrait immortel.

Chi-Chiang-Tse-Yu, lui, ne planait pas au-dessus du

Hsu-mi-Shan. Il avait malgré la grandeur de son destin conservé la perspicacité de sa jeunesse, et son premier mouvement fut d'écarter le prêtre de Taï I, le soupçonnant d'être un imposteur cherchant une forte récompense, pour un don qui ne se prouverait sans valeur que longtemps après son départ.

Or à cette époque, les prêtres avaient la réputation, qu'ils ont conservée je crois, d'être détachés des biens temporels. Ils vivaient simplement, pauvrement, et leurs prières ne demandaient la richesse et le bonheur que pour les autres.

Eux-mêmes n'y pensaient pas. Ils croyaient avec raison que le pauvre seul console le pauvre, que l'affligé seul trouve les mots vrais pour consoler l'affligé, et que, amasser des richesses est le fait d'un voleur, d'un coquin ou d'un conquérant, soit trois mots pour une même sorte d'hommes.

Donc, en vertu de ces idées courantes, hier comme aujourd'hui et amplement vérifiées par les faits, le prêtre de Taï I inspira confiance et fut admis près de l'Empereur.

Il fit montre d'une piété édifiante et d'une science de l'au-delà extraordinaire. Il décrivit le séjour de Yuan-Shih-Tien-Tsun le plus grand dans les cieux,

avec tant de précision, que chacun ne put douter qu'il y fût allé. Cela est comparable avec les descriptions concordantes d'ailleurs que nous donnent aujourd'hui un curé, un pasteur et un mufti, quand ils parlent du Paradis.

Naturellement, il s'enferma dans un laboratoire, demanda les ingrédients les plus hétéroclites et travailla nuit et jour.

Chi-Chiang prétendait qu'il ronflait, mais le digne homme expliqua que c'était le bouillonnement de son philtre.

Enfin, un jour, le prêtre présenta sa potion.

Alors, avant que l'Empereur ait avancé la main, Chi-Chiang saisit la coupe et, d'un trait, avala le breuvage.

Hoang Ti, malgré sa suprême sagesse, devint vert, puis bleu, puis rouge vif, et dit :

— Si je n'étais pas Hoang-Ti et si tu n'étais pas Chi-Chiang-Tse-Yu, je te ferais couper en mille morceaux.

Et après ce coup de tonnerre, il redevint de sa couleur naturelle.

Chi-Chiang répondit :

— Seigneur, si la potion est bonne, votre ordre n'y

pourrait rien : je suis immortel, vous ne pouvez pas me tuer. Si au contraire vous pouvez me faire mourir c'est que ce prêtre est un imposteur et je sais quelle sera la récompense que vous lui accorderez après ma mort.

« Je demande donc à ce prêtre s'il veut que l'expérience soit tentée. Seigneur, appelez le bourreau, qu'il me tranche la tête et si je meurs, donnez à ce digne adorateur de Taï I la récompense qu'il mérite.

Chi-Chiang-Tse-Yu regardait l'Empereur et à sa surprise, il le vit sourire, puis rire, puis éclater dans des convulsions d'hilarité lui donnant mal aux côtés du ventre, qu'il contenait avec ses deux mains. Et près du seigneur Hoang-Ti, les courtisans se roulaient par terre, tordus par un rire inextinguible.

Chi-Chiang-Tse-Yu se retourna, car il se demandait que pouvait bien faire le prêtre pour déchaîner un tel ouragan de gaieté.

Il ne vit plus qu'un petit homme, très loin, et qui fuyait à toutes jambes vers l'horizon.

On ne le poursuivit pas.

COMME FINISSENT TOUTES CHOSES

Chi-Chiang-Tse-Yu, après cet incident, grandit encore en estime et en réputation.

Comme c'était un homme probe, il voulut savoir ces choses qui touchent au ciel. Il étudia.

Il apprit à connaître les secrets de Taï-Yang-Ti-Chun, le roi du soleil, et de Taï-Yin-Huang-Chun, la reine de la lune. Il découvrit qu'au sommet de la montagne du Sun-Chuan était l'herbe qui donnait l'immortalité.

Enfin il discerna que la montagne sacrée qui se trouvait dans le Suu-Chuan était le pic de O-mei-Shan. Au comble de la joie, il informa l'Empereur Hoang-Ti et celui-ci, malgré son âge avancé, décida d'entreprendre le voyage.

L'Empereur avait confiance dans le grand, sincère, dévoué, véridique Chi-Chiang-Tse-Yu.

Il voulut que ce voyage fut fait en grande pompe. Quoique depuis longtemps il n'y avait plus de guerre, il voulut déployer la force militaire de l'Empire afin que le bruit se répandit au loin et que personne ne nourrisse l'intention de s'attaquer à l'Empire après sa mort.

Tous les nobles, généraux, furent convoqués. Tous les soldats furent rassemblés et, le matin du départ, quand l'Empereur et le fidèle Chi-Chiang sortirent du palais, un spectacle qui n'a jamais été égalé s'offrit à leurs yeux.

La plaine était rouge, jusqu'à l'horizon, des oriflammes et des bannières que les chefs de chariots agitaient au-dessus de leurs soldats.

Des éclairs jaillissaient des cuirasses de cuivre, d'argent et d'or frappées par les rayons du soleil.

Un roulement de tonnerre ébranla les cieux quand tous les bœufs mugirent ensemble et le vent emporta des baisers quand tous les soldats crièrent d'une seule voix leur amour pour leur divin Empereur.

Alors, l'armée s'ébranla.

En tête marchaient les porteurs d'oriflammes, puis

les musiciens. Ensuite un chariot doré traîné par quatre chevaux blancs portait les tablettes des esprits des ancêtres et des dieux de la plaine et du blé. Puis venait l'Empereur, à cheval, avec Chi-Chiang-Tse-Yu à son côté. Puis les six armées, commandées par les six nobles de l'Empire.

Chaque armée comprenait mille chariots tirés par des bœufs, portant les armes et le ravitaillement. Mille chariots tirés par les chevaux portaient les soldats. Ceux-ci étaient de plusieurs armes. Il y avait les hommes d'épée armés de longues épées droites ou recourbées, casqués de cuivre et le torse protégé par des cottes de maille ou de peaux de buffle lamées de cuivre. Ils portaient des brodequins. Il y avait les hommes de lance armés de longues lances et suivis de leurs aides armés de javelines pour le jet.

Puis venaient les archers aux arcs de bois souple et les hallebardiers armés de haches pour protéger les archers.

Puis venaient les tours de guet, montées sur de pesants chariots; à leurs sommets étaient les guetteurs.

Puis venaient la cavalerie, dont les hommes armés de lances, d'épées et de faux verticales, se protégeaient avec des boucliers ronds.

Puis venaient les éléphants et les chameaux.

Puis un corps de trompettes de cuivre.

Puis encore de la cavalerie montée par des archers deux sur chaque cheval, un regardant en avant, l'autre tourné vers l'arrière.

Et l'armée ayant marché plusieurs jours, arriva au pied du mont O-Mei-Shan. Alors l'Empereur s'arrêta devant la muraille verticale de rochers rouges et noirs.

Tous regardaient avec terreur la fine aiguille de la cime du O-Mei-Shan et se demandaient qui pourrait y parvenir.

Chi-Chiang s'élança et pendant des heures les yeux le virent glisser le long des parois inaccessibles. Puis il disparut.

Il montait, il montait.

Tout à coup il se trouva devant des précipices affreux, des abîmes insondables.

Alors parut le roi des singes, Sun-Hou-Tse, qui le prit par la main et lui dit de fermer les yeux. Après des efforts inouïs, il le mena jusqu'au sommet.

Là, Chi-Chiang cueillit de l'herbe, en remplit son sac comme il faisait au temps de sa jeunesse et se disposa à descendre, mais les parois de la montagne

étaient verticaux et il se demanda par où il avait pu monter.

Sun-Hou-Tse avait disparu.

Pénétré d'une foi sans défaillance, il se recueillit un instant, puis il se jeta dans l'espace, et les vents accoururent et le soutinrent. Ils le déposèrent aux pieds de Hoang-Ti comme un baiser.

A ce moment, la lune parut dans le ciel et chacun sait qu'on aperçoit un lièvre dans la lune.

Aussitôt un lièvre sortit de terre devant l'Empereur et prenant l'herbe du sac de Chi-Chiang, il la pressa dans un mortier, l'écrasa, la pila, la comprima jusqu'à ce qu'il n'y eut plus dans le mortier que deux pilules.

Il tendit une pilule à Hoang-Ti et l'autre à Chi-Chiang-Tse-Yu.

Ils se regardèrent avec attendrissement, s'inclinèrent l'un devant l'autre trois fois et avalèrent chacun une pilule.

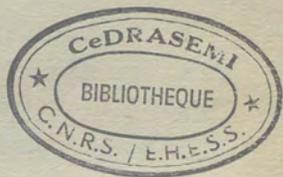
Et l'armée toute entière poussa des vivats de victoire et de gloire, tous les bœufs mugirent, tous les chevaux hennirent, tous les éléphants barirent, les trompettes éclatèrent, les cymbales retentirent.

Hoang-Ti et Chi-Chiang-Tse-Yu avaient disparu.

Alors le soleil et la lune brillèrent en même temps d'un même éclat, l'un d'or et l'autre d'argent, toutes les étoiles piquèrent le firmament de rouges, de vertes ou de jaunes étincelles. La nature entière fut un éblouissement.

L'Empereur et son fidèle serviteur entraient dans le palais de Jade, séjour de l'immortel Taï I.

Ceci se passait il y a exactement quatre mille six cent trente-deux ans.



L'ARCHER DIVIN

Il y a quatre mille deux cent quatre-vingt-un ans. Yao, arrière-petit-fils de Hoang-Ti, régnait sur la Chine.

L'époque était troublée et l'empereur Yao priait l'esprit de son grand ancêtre de lui venir en aide.

Un jour qu'il passait dans une rue de sa capitale, il s'arrêta surpris en voyant venir vers lui un homme magnifique de sept pieds de haut tenant un arc et des flèches. L'empereur l'arrêta et lui demanda sa qualité et son nom.

L'homme répondit :

— Je suis Chi-Chiang-Tse-Yu, un habile archer et, de plus, je vole dans les airs sur les ailes du vent.

L'empereur, sur le moment, ne fit pas de remarque sur ce nom étrange. Il lui demanda de prouver son

adresse en tirant sur la cime d'un sapin très éloigné. Chi-Chiang tira. La flèche vint frapper la cime, alors il s'envola, arracha la flèche et vint la poser aux pieds de Yao avec quelques aiguilles du pin.

L'empereur émerveillé lui dit :

— A partir de ce jour, tu seras Shen-I, l'archer divin et tu seras le chef de mes archers.

Shen-I s'inclina.

Il était étrange et ne se nourrissait que de fleurs.

En ce temps-là les pires désastres commencèrent à frapper l'Empire. Le soleil parut beaucoup plus gros dans le ciel et sa chaleur devint terrible. Toutes les herbes, toutes les feuilles étaient brûlées, les bestiaux mouraient faute de nourriture, de terribles ouragans arrachaient les arbres et renversaient les maisons, la mer s'élançait à l'assaut de la terre, les inondations submergeaient les vallées.

Près de Tung-Ting, un serpent de cent pieds de long sortit du lac sacré et commença à dévorer les habitants qui s'enfuyaient de toutes parts. Dans la montagne de O-mei-Shan, un ours gigantesque sortit des cavernes et se mit à dévorer les hommes et les animaux. C'était la terreur et la dévastation en marche.

Yao ordonna à Shen-I d'aller exterminer ces fléaux, et de conjurer les éléments qui semblaient déchaînés contre son empire.

Shen-I, forme mortelle de Chi-Chiang-Tse-Yu se rendit au pied du O-mei-Shan et invoqua l'esprit de son maître, l'immortel Hoang-Ti.

Celui-ci lui révéla que les éléments étaient déchaînés par Fei-Lien, le génie du vent, qui gonflait son sac puis se laissait tomber dessus, lançant des rafales formidables qui emportaient tout sur leur passage, soulevaient la mer et démolissaient les maisons et arrachaient les arbres.

Shen-I avait une vieille rancune contre le dragon Fei-Lien, car il y avait quatre cents ans, il avait soutenu Chi-Yu alors en lutte contre Hoang-Ti.

Shen-I ordonna aux paysans de fixer devant leurs maisons de longs draps alourdis par des pierres. Le vent devait alors changer sa direction. Shen-I vola sur le vent au sommet du O-mei-Shan et de là il vit un monstre à la base. C'était le dragon Fei-Lien qui gonflait un énorme sac.

Alors Shen-I tira deux flèches, la première perça le sac et la seconde atteignit Fei-Lien au genou.

Blessé, Fei-Lien tira son épée, car son sac étant

crevé, le vent était arrêté. Shen-I, glissant sur la dernière brise, descendit du O-mei-Shan et déchargeait encore une flèche sur Fei-Lien qui eut le bras droit traversé.

Désarmé, il demanda grâce.

Shen-I la lui accorda, mais ne lui permit plus de souffler qu'avec sa bouche. Il emporta le sac des tempêtes.

Avec le sac, il alla à la rencontre du serpent.

Il le rencontra dans une vallée fertile qu'il venait de dévaster.

Or le sac des tempêtes ayant un trou, aspirait l'air au lieu de souffler le vent.

Quand Shen-I vit le serpent, il plaça le sac à terre et ouvrit ses bords. Le sac se gonfla, aspirant tout ce qui se trouvait devant lui, y compris le serpent. Shen-I ferma aussitôt le sac et emporta le serpent prisonnier.

Il alla ensuite à la rencontre de l'ours monstrueux. On lui dit qu'il se trouvait dans une caverne profonde.

Pendant la nuit, Shen-I se rendit dans la montagne et se posta avec son sac sur des rochers qui dominaient

l'entrée de la caverne. Quand enfin parut l'aurore, il ordonna à ses hommes de sonner de la trompe.

L'ours entendant ce bruit, pensa que des hommes courageux venaient pour l'attaquer. Il se précipita vers la sortie de son antre. A ce moment, Shen-I et ses hommes lui laissent tomber le sac sur la tête.

L'ours croyant recevoir un projectile, le laboure de ses griffes, l'éventre et le serpent s'élançe et l'en-serre dans ses anneaux.

Jamais lutte plus terrifiante n'eut lieu, les os craquaient. Les copeaux de chair volaient, des ruisseaux de sang coulaient.

Enfin, l'ours étouffé, succombe.

Le serpent desserrant son étreinte, aperçoit Shen-I et, se repliant sur lui-même, s'apprête à jaillir comme une flèche.

Mais déjà la flèche de Shen-I volait, puis une seconde, puis une autre, puis une autre. Et le serpent avait les deux yeux crevés, la gorge traversée et le corps cloué sur celui de l'ours qu'il venait de vaincre.

Comme récompense, Yao canonisa Shen-I avec le titre de Pacificateur de la contrée.

Et Shen-I s'envola sur le vent vers son maître Hoang-Ti.

Depuis, il n'est plus revenu sur la terre qu'une seule fois pour servir encore l'empereur Yao.

Et c'est dommage, car le travail qu'il a accompli serait encore très nécessaire aujourd'hui.

GUERRE ATROCE

Il y a deux mille et cinquante-sept ans environ.

La Chine était divisée entre deux prétendants qui se disputaient le trône : Wou et Chou qui devait l'emporter.

Kung-Hsuan, général de Wou, défendait avec ténacité le défilé de Chin-Chi-Ling et Chiang-Tse-Ya essayait depuis plusieurs jours de forcer le passage. Il avait déjà donné plusieurs assauts sans succès.

Alors Chun-Ti, le valeureux guerrier qui reposait dans le paradis de l'Ouest, s'éveilla des bras de Tao. Il jeta les yeux sur la terre et son cœur s'enflamma comme une torche. Le désir entra dans son esprit et cela fut la preuve qu'il n'avait pas encore atteint la suprême et divine indifférence.

Les dieux permirent qu'il reprenne la voie de la

terre; c'était un moyen de briser la résistance du puissant ennemi et en même temps de permettre à Chun-Ti de parvenir à la perfection, enfin!

Chun-Ti s'approcha de Kung-Hsuan et voulut l'emmener avec lui vers le séjour des immortels. Sa vaillance, sa sagesse et ses progrès ayant été jugés dignes de cette récompense lui dit-il.

Mais Kung-Hsuan ne l'entendait pas de cette oreille et il engagea un combat acharné contre Chun-Ti complètement abasourdi. A un moment, Kung-Hsuan qui avait dans son sac plus d'un tour de sorcellerie, se transforma en arc-en-ciel et il emporta Chun-Ti dans les airs.

Chun-Ti recouvrant ses esprits, malgré qu'il fût enveloppé dans un nuage de feu, se transforma en dragon à vingt têtes et quarante bras et il embrassa Kung-Hsuan dans une étreinte irrésistible, lui passa une corde de soie autour du cou et le maîtrisa.

Alors il le frappa de sa lance enchantée et le transforma en faisan borgne. Il monta sur le dos du faisan et le dirigea droit sur le paradis de l'Ouest. Il y est toujours, paraît-il.

Une fois Kung-Hsuan disparu, Chiang-Tse-Ya força

aisément le passage et la ville qu'il convoitait fut atteinte.

Cette ville était défendue par des génies et des immortels parmi lesquels Tung-Tien-Chao-Chu qui devait préserver le fort de toute attaque.

Alors Lao-Tse lui-même daigna descendre du ciel avec Yuan-Shi-Tien-tsun et Chi-Yin-Tao Yen pour prendre part à l'attaque.

Mais la ville avait quatre portes et ils n'étaient que trois. Ils se virent obligé d'appeler Chun-Ti, puis chacun d'eux fut chargé de s'emparer d'une des portes.

Chun-Ti commença l'attaque, mais Tung-Tien-Chao-Chu l'attendait de pied ferme.

Il fit ouvrir la porte qu'attaquait Chun-Ti. Les soldats s'élancèrent mais ils n'avaient pas dépassé la porte qu'ils tombaient percés par une épée flamboyante se mouvant avec la rapidité de l'éclair.

Alors Chun-Ti s'élança lui-même, préservé par une miraculeuse branche de cyprès. L'épée merveilleuse s'abattit sur lui et s'arrêta sur le bois du cyprès. Il passa et les autres le suivirent.

Tung-Tien-Chao-Chu sauta sur son taureau favori et, entouré de ses guerriers, se précipita sur ses quatre adversaires.

« Lao-Tse, prompt comme la pensée », le frappa de son lourd bâton de pèlerin et le jeta à bas de son taureau furieux.

Le coup avait été si dur que le feu jaillit de son nez, de ses yeux, de ses oreilles, de sa bouche.

Aussitôt, Chun-Ti lui assène un coup de sa lance enchantée et s'esquive dans une nuée de poussière.

Alors les défenseurs se rendirent et Tung disparut dans un rayon de soleil.

Tung-Tien-Chao-Chu digérait mal sa défaite. Il jura d'avoir sa revanche.

Il appela à son aide les génies des constellations et avec eux revint pour attaquer ses vainqueurs.

Le premier, le génie Wu attaqua Chun-Ti. Malgré son épée enchantée, il dut reculer car Chun-Ti lui vomissait des flammes à la face. Il essaye de tous les moyens; il ne réussit qu'à se faire brûler les sourcils et la barbe.

Alors Chun-Ti lui dit :

— Avant d'être transformé en charbon, abandonne ta mauvaise cause et reviens avec moi au paradis de l'Ouest. Je suis venu pour te sauver, ne m'oblige pas à te précipiter du ciel et à te rendre ta forme mortelle.

Un flot d'injures lui répondit et traîtreusement l'épée enchantée chercha à lui couper les jambes, mais « Lao-Tse prompt comme la pensée » avait avancé son bâton de pèlerin et l'épée de Wu se brisa comme du verre.

Fou de rage, Wu saisit sa massue et en déchaîna un coup terrible.

Lao Tse lança une corde à laquelle était attaché un hameçon, et tout à coup Wu disparut. Il ne restait qu'une tortue attachée à l'hameçon.

C'était le malheureux Wu qui depuis est resté la tortue du palais de Jade.

Tung-Tien-Chia-Chu, décontenancé par la défaite de son ami Wu, combattit comme un lion, entouré de ses adversaires.

Enfin, pour en finir, Lao-Tse s'avança seul avec son terrible bâton et fit voler son épée loin de lui.

Désarmé, vaincu, il disparut dans un tourbillon de poussière noire.

Chun-Ti ne se donna pas la peine de le poursuivre, il était enfin dégoûté et indifférent.

Et Lao-Tse, caressant son bâton, se demanda enfin ce qu'il était venu faire en ce mauvais lieu.

Ce qui l'ennuyait certainement c'était de penser

qu'un jour, je te raconterais cette histoire et quoi qu'il ait combattu comme un tigre, cela n'était ni dans ses habitudes, ni dans son tempérament.

Alors il prit son bâton — son terrible bâton — il s'en donna un coup sur les talons, et sous le choc il fut projeté dans le palais de Jade. Il y est toujours.

Je lui ai beaucoup parlé ces derniers temps. Il m'a bien assuré que c'était la dernière fois qu'il s'occupait des histoires de ce genre. Il m'a avoué que, quoique courageux, il n'aimait pas les coups.

Il m'a promis de ne plus recommencer et il m'a donné le conseil de faire comme lui.

J'oubliais Chun-Ti.

Celui-là, je n'ai jamais pu le trouver.

Tung-Tien-Chia-Chu non plus.

YANG-CHOU

A la cour de Liang, environ 300 ans avant Jésus, les philosophes étaient traités comme des invités de choix. Liang encourageant les arts et les efforts vers la vérité avec un éclectisme parfait, car il estimait que la beauté sous toutes ses formes est le seul but que doit se proposer l'Être en marche vers Tao.

Yang-Chou, philosophe taoïste réputé, s'établit à la cour de Liang, et il tint ses audiences suivies par de nombreux Elèves.

Comme son maître avait été l'adversaire hautain de Confucius, il s'opposa à Mencius, le saint Paul du confucianisme.

Mencius cite souvent avec un dédain mêlé de quelque colère, ces adversaires redoutables que furent

pour lui Yang-Chou, Tchuang-Tsé, Li-Kuei, Sun-Tsé, Went-Tsé et Mo-Ti, l'apôtre de l'amour indifférent, tous les disciples de Lao-Tsé.

Yang-Chou parla et son enseignement nous est parvenu par son élève favori, Meng-Sun-Yang, sous la forme de dialogues entre le maître et l'élève.

Il faut prendre garde que Yang-Chou est un Taoïste souvent plus pratique que théorique. Les grandes paroles de Lao-Tsé s'inclinent devant les nécessités de l'existence plus citadine de ses auditeurs.

Néanmoins, il est imprégné des grandes vérités et il s'attaque courageusement aux morales et aux usages du Cérémonial de Confoncius et de Mencius. Comme son maître Lao-Tsé, il les considère comme la caricature de la vertu et le masque de l'hypocrisie.

Rien n'est changé.

La mascarade continue.

LA VIE REELLE

Meng-Sun-Yang s'adressant à Yang-Chou lui posa la question qui était sur les lèvres de tous les auditeurs anxieux :

— Maître, il y a des hommes qui sont fiévreusement attachés à la vie et qui sont soigneux de leur corps, avec l'espoir de devenir immortels. Que pensez-vous de cela?

Yang-Chou souriant, répondit :

— Tao n'a pas deux lois. Il n'en a qu'une qui règle l'univers et soi-même.

Seule notre ignorance fait que nous ne voyons que les corollaires et que la loi unique, merveilleuse et pure, flotte encore dans un nuage que percent à peine nos regards anxieux.

En accord avec cette loi de nature, nous ne découvriront nulle part trace de cette possibilité d'Eternité immuable.

Tout présente à nos yeux un incessant mouvement, une éternelle transformation, une oscillation, un mouvement ondulatoire, une vibration partant de rien pour atteindre un maximum et revenir à rien.

— Alors, dit Meng-Sun-Yang, que serait une longue vie si l'éternité est impossible?

Yang-Chou continua :

— Les choses ont toujours été ce que nous les voyons; les passions bonnes ou mauvaises étaient autrefois ce que nous les constatons aujourd'hui. Les joies et les douleurs n'ont pas changé quant à leurs proportions. Plus la science nous donne de raisons de jouir, plus également elle nous apporte d'occasions de souffrir. L'augmentation de notre intelligence ne fait qu'augmenter notre faculté de souffrir par les désirs nouveaux qui lèvent en notre cœur et qui ne sont pas tous satisfaits. Notre corps ne varie guère, les plaisirs des sens sont depuis longtemps arrivés à leur perfection et nous n'inventons plus rien. Tout a été dit, tout a été fait; que reste-t-il, sinon des variantes sans intérêt? L'excès du bonheur tue le bonheur.

Ayant constaté tout cela, le sage qui a su vivre, qui a sagement épuisé toutes les sensations, qui a goûté toutes les beautés, qui s'est enivré de toutes les espé-

rances, doit être las quand il approche de cent ans, et son désir doit être de trouver enfin le repos dans la mort, quand il sent son corps incapable de lui donner aucune de ces sensations qui font naître les émotions et produisent les pensées qui font la beauté de la vie et sont la seule raison de sa grandeur.

Meng dit: Alors, maître, ne serait-il pas meilleur de disparaître en pleine apothéose et de ne pas attendre ces heures tristes de la déchéance?

Yang-Chou : Etant né, ayant reçu ce sublime et inégalable présent qu'est la vie, conservez-la comme vous l'avez reçue et voyez-la passer, goûtez ses désirs et ses beautés en attendant la mort. Ce qu'une vie perd en longueur elle le gagne parfois en intensité, et quelle qu'elle soit elle est la vie et vous ne pouvez pas penser que vous auriez pu ne pas être, ce qui prouve que vous êtes inévitablement créés pour un noble et saint usage que souvent vous ignorez.

Vous remplissez inconsciemment un rôle et cela seul compte. Vous concourez à la grandeur et à la gloire de Tao, aussi grand ou aussi méprisable que vous soyez dans la société des hommes.

Ces appréciations sont des valeurs humaines et Tao les ignore. Par l'enchaînement merveilleux des causes

et des effets qui deviennent causes aussitôt, c'est le misérable d'hier qui cause le miracle de demain, c'est le criminel d'aujourd'hui qui est la raison du splendide savant, du divin philosophe de l'avenir prochain.

On peut être le plus grand sans le savoir, on peut être le préparateur de miracles en étant le plus vil. On peut être l'être le plus important de l'univers et le plus méprisable aux yeux des hommes.

Parmi les êtres n'en rejetez aucun, n'en repoussez aucun, car Tao ignore nos classifications, il ignore la vertu et le vice, il a tout fait pour un saint usage et rien n'est inutile à ses yeux.

Quand la mort paraît, soyez indifférents et accueillez-la paisibles. Comprenez le calme qui vous attend et les misères qu'elle vous évite, car elle vient inexorable et juste. Rien de bien, rien de bon n'était plus possible pour vous, quoi que vous en puissiez croire, égarés par votre soif de vivre. La mort comme la naissance vient à son heure, la meilleure, la plus juste, parce qu'inévitable. Alors, ayant compris ceci, partez un sourire sur les lèvres, un geste d'adieu paisible à vos frères qui continuent cette vie qui ne pouvait plus vous réserver que des larmes.

Que vous plaignez-vous de partir trop tôt?

LE PLAISIR EST VARIABLE

Un vieux fermier qui n'avait jamais connu autre chose que la rude vie des champs, portant les mêmes vêtements hiver comme été, se réjouissait des plaisirs sains qu'il trouvait en face de la nature.

Il souriait au printemps et il éprouvait le plaisir le plus grand à chauffer son dos aux rayons du soleil. Il sentait les courbatures s'envoler, la souplesse de ses muscles revenir et la force de sa jeunesse le pénétrer à nouveau. Il ne savait pas ce qu'était un château avec ses appartements d'hiver et d'été, il ignorait les vêtements de soie et de brocart, les fourrures et la laine des matelas ouatés.

Il entendit dire que le prince était triste et ne savait comment chasser son ennui.

Rentrant chez lui, il prit conseil de sa femme et lui dit :

Le monde ne sait pas quel plaisir il y a à se chauffer le dos au soleil renaissant, cela chasse les douleurs du corps et du cerveau, cela rend la force et la gaieté, ramène la force et l'espérance. Je vais aller communiquer cela au prince et je pense être bien récompensé.

Sa femme, prudente, le dit au doyen du village. Celui-ci appela notre homme et lui conta ceci :

Une fois il y avait un paysan comme nous qui était gourmand et il raffolait de pois chiches bien chauds, de tiges de chanvre au cresson et d'herbes à canard en salade avec du gingembre et de l'oignon.

Il entendit dire que le prince était dégouté de la cuisine ridicule de son palais et rêvait de choses délicieuses.

Plein de confiance, il se présenta et prétendit faire goûter au prince une cuisine digne des dieux.

Le prince, plein de confiance, mangea. Il se brûla la bouche avec les pois, mit le feu à son palais avec le chanvre et la salade.

Le paysan fut chassé, poursuivi pendant un li par les valets qui le frappaient à coups de bâton.

Ne ressembles-tu pas à cet homme ?

Alors, dit Yang-Chou :

Aide ton frère quand il t'en prie, autrement ne te mêle pas de l'enseigner.

Aussi longtemps que ce que ton voisin fait ou pense ne te gêne pas, tais-toi.

S'il te gêne, dis-le lui avec indulgence et bienveillance.

S'il court un danger par son action inconsidérée, avertis-le avec prudence. S'il persévère dans son erreur et méprise ton avis, reste indifférent, car cet homme est dangereux et ne te pardonnerait jamais de le sauver malgré lui. Il est de ceux, trop nombreux, hélas! qui veulent avoir raison envers et contre tous. Leur manque de franchise et de bonne foi met à chaque minute la paix du monde en péril et je ne vois aucune nécessité de les préserver du trépas qu'ils méritent.

Jusqu'à maintenant les honnêtes gens ont subi cette escroquerie du péril fraternel mérité. Qu'y ont-ils gagné? De perdre leur temps et leur fortune pour sauver des ingrats.

Laissez crever le serpent gelé, ne le réchauffez pas à votre foyer, il pourrait vous en cuire.

Faites le bien, d'accord, mais faites-le avec clairvoyance, car autrement cela devient un sacrifice idiot

et vous immolez le juste pour permettre au criminel de vivre.

Tao n'a jamais voulu cela. Pensez-y bien. Pensez-y encore.

De même, n'approuvez jamais un acte que vous blâmez, ne louez jamais un imbécile par condescendance.

Il se parera de votre approbation, il étaiera son erreur de votre louange et cherchera à faire le mal en s'appuyant sur votre crédit et votre réputation.

Dites la vérité, toute la vérité, avec amour et bienveillance, mais ne vous laissez jamais entraîner par paresse à une indulgence frisant le mensonge.

Vous devenez le complice du malfaiteur, vous vous identifiez avec l'imbécile en lui ajoutant votre créance.

Hoang-Ti et Lao-Tsé ont dit :

Subir l'injustice c'est être soi-même injuste.

Subir l'esclavage c'est l'imposer aux autres.

Nous avons le devoir de garder pure la face de Tao.

La face humaine!

IRONIE

Un paysan madré et sournois s'était glissé un jour parmi les auditeurs de Yang-Chou. Il écouta patiemment ses discours, tout en marquant une certaine irritation.

Le philosophe le remarqua et à la fin lui demanda la raison de cette impatience.

Le paysan, fort à son aise, lui dit :

J'ai dans mon jardin un arbre immense et je n'ai que le regret de l'avoir laissé croître ainsi exagérément, car je ne sais plus quel parti prendre. Le charpentier n'en veut pas car il est tout tordu et il n'en tirerait pas une seule planche droite et plane, le laqueur n'en veut pas car il n'est que loupes et nœuds, le fabricant de cercueils de même et le charbonnier

n'en veut pas car il a déjà ébréché trois haches en s'attaquant à son tronc pour l'abattre. Il me semble, ô grand discoureur, infatigable bavard, que vos paroles sont comme mon arbre sans aucune utilité, sans aucune sagesse pratique, et que personne n'en gardera le souvenir.

J'admire votre critique, répondit Yang-Chou. N'avez-vous jamais vu un chat sauvage immobile, patient, condensant son énergie sous sa peau agitée de légers tremblements? Il guette sa proie.

Rah! tel l'éclair il a bondi et saisi l'imprudent oiseau trompé par sa tranquillité et son apparente pesante inactivité.

Voyez ce buffle immense et puissant, il est bien incapable d'attraper une souris ou de saisir un oiseau au vol.

Rah! le tigre vient de bondir, il tombe sur le dos du buffle, il lui enfonce ses griffes dans le cuir et lui laboure le cou de ses crocs acérés.

Le buffle, méprisant, se laisse rouler sur le côté, joyeux, il tourne ses sabots vers les cieux, il finit sa culbute et se relève.

De son poids il a écrasé le tigre qui gît maintenant les os broyés.

Et le buffle nonchalant broute en ne pensant à rien.

Maintenant, cher ami, si vous avez un arbre duquel vous êtes en peine et qui ne convienne à personne ni à la hache qui refuse de l'abattre, pourquoi ne le transportez-vous pas dans le domaine du Non-existant?

Là vous vous plongeriez vous-même dans la Non-action à son côté et vous jouiriez du repos de l'Inaction sous son ombrage.

Là il serait à l'abri de toute injure, même celle de la hache.

Car c'est vraiment être bienheureux que de n'être utile à rien et d'être ainsi préservé de toute convoitise, de n'être jamais exploité, ni asservi, ni dominé. Qui lutterait pour acquérir une chose sans aucune utilité possible?

C'est seulement dans l'abstraction mentale que le bonheur peut être trouvé.

C'est seulement dans la foi à la beauté de notre idéal que nous conservons l'espérance.

C'est donc seulement à cet arbre que tu devras le repos sous un frais ombrage quand ta cupidité aura abattu pour les vendre tous les arbres dont le bois peut être utile.

Quand tout ce qui était utile est épuisé, alors apparaît l'utilité de ce qui avait été méprisé.

Le Non-Etre est fait pour servir et l'Être, l'existence est faite pour être employée, car l'Être sort du Non-Etre qui est inépuisable.

CHANG-TAO-LING

Chang-Tao-Ling fut une des grandes figures du taoïsme. Il dévoua sa vie à l'étude et à la méditation, il refusa les honneurs et la fortune comme son maître Lao-Tsé, comme le divin conteur Tchuang-Tsé. Il se réfugia dans les montagnes de l'Ouest où il étudia l'alchimie, à la recherche de l'élixir de longue vie par la pratique de la pureté et l'abstraction mentale.

On prétend que Lao-Tsé descendit du ciel de Tao pour lui donner les tablettes de l'empereur Hoang-Ti qui depuis trois siècles avaient disparu de la terre après la mort de Lieh-Tsé.

Toujours est-il que depuis on ne les a jamais retrouvées.

Chang-Tao-Ling est représenté encore aujourd'hui

comme un homme barbu, tenant un sabre et à cheval sur un tigre.

Après avoir étudié les tablettes de Hoang-Ti, il acquit le pouvoir de voler sur le vent, de percevoir les sons les plus éloignés, de devenir invisible ou d'avoir le don d'ubiquité.

Armé de ces pouvoirs, d'une épée à double tranchant, il s'attaqua aux génies malfaisants et aux démons.

Il serait fastidieux de narrer les massacres qu'il fit de ces êtres néfastes.

Tous fuyaient pour éviter l'anéantissement. Il réduisit le pouvoir du vent et du tonnerre, de la grêle et des miasmes putrides.

En neuf ans, il avait gagné le mérite de monter aux cieux.

Il tenait sous ses pieds les monstres qu'il avait terrassés : le serpent, le lézard, l'araignée, le scolopendre et le crapaud, personnifications de la haine, de la bassesse, du poison, du venin, de l'envie. Il personnifiait la pureté qui préserve des calamités et de la maladie.

Alors ayant mérité les cieux, il décida de demeurer quelques temps sur la terre.

Comme il avait le don d'ubiquité, un Chang-Tao-Ling demeurait en méditation, pendant que le même Chang-Tao-Ling recevait ses amis et leur donnait des instructions et des conseils.

Il était une bénédiction et une providence pour la contrée.

Enfin quand par ses études il eut parfait sa connaissance, il accéda à l'Immortalité et disparut de la Terre sans qu'on puisse retrouver sa dépouille mortelle.

Il n'a laissé aucun écrit comme Socrate, aussi tout ce qui le concerne est légendaire.

TCHUANG-TSE

Tchuang Tsé vécut sur le III^e et le IV^e siècle avant notre ère.

Il naquit à Meng et son nom était Chou. Il occupa un petit poste officiel à Chi Yuan, et fut un contemporain des princes Hui de l'état de Liang et du prince Hsuan de l'état de Chi.

Son érudition était encyclopédique, et il est resté un des plus parfaits littérateurs de la Chine. Sa doctrine s'appuyait entièrement sur les dires de son maître Lao-Tsé, l'auteur du Tao Teh King.

Son style est enchanteur et son habileté déconcertante, allant du criticisme le plus parfait jusqu'au Sophisme le plus étourdissant.

Un jour le prince Wei, de l'Etat de Chu, le pria de

devenir son ministre et lui fit présenter des cadeaux de grande valeur par des ambassadeurs.

Tchuang Tsé les reçut sur le seuil de sa demeure modeste et souriant répondit :

« Vous m'offrez de grandes richesses et la fierté d'un poste envié, mais avez-vous jamais vu un bœuf destiné au sacrifice de l'autel? Après avoir été engraisé plusieurs années, il est drapé de soie et conduit au trépas.

« A ce moment ne changerait-il pas sa place avec le porc qui se roule dans la fange.

« Allez-vous-en, ne me tentez pas. Je préfère folâtrer à la poursuite de mes pensées que devenir l'esclave du maître de l'Etat. Je refuse le pouvoir et les honneurs, ainsi je reste maître de suivre mes inclinations naturelles. »

La légende dit que Tchuang Tsé avait l'habitude de dormir le jour et la nuit se transformant en un papillon il volait légèrement de fleur en fleur dans les jardins. Et le matin, reprenant sa forme naturelle, il sentait encore la sensation de légèreté que donnent des ailes aux épaules.

Comme il demandait à Lao Tsé la raison de cela, le vieux Sage lui répondit : « Autrefois vous étiez un

papillon qui la nuit rêvait qu'il était un homme, aujourd'hui ce papillon est réincarné et c'est vous homme qui rêvez la nuit que vous êtes un papillon, je ne vois guère de différence. »

Un jour, passant dans la vallée, il vit une jeune femme qui éventait la terre d'une tombe.

Etonné, il lui demanda ce qu'elle faisait là. La femme lui répondit qu'elle avait promis à son mari de ne pas se marier avant que la terre de son tombeau soit sèche. Alors avec son éventail elle hâtait le travail du temps.

Tchuang Tsé, rentré chez lui, raconta cela à sa femme qui se répandit en paroles outrageantes contre la jeune veuve.

Quelques jours plus tard Tchuang Tsé mourut, et sa femme éplorée l'enterra.

En rentrant elle trouva un jeune homme qui dit être un disciple de Tchuang Tsé et qui la pria de lui permettre d'étudier son œuvre.

Comme il était jeune, timide, et bien fait elle le lui accorda et bientôt son ardeur au travail fit qu'il ne quittait plus la maison.

Toutefois il ne faisait aucune attention aux amabilités de son hôtesse.

Devant tant de timidité celle-ci rompit son impatience en lui faisant proposer le mariage par une voisine.

Alors le jeune homme s'avança vers elle et se découvrant, se transforma en Tchuang Tsé.

La veuve, effrayée, se sauva et se pendit dans la grange voisine.

Alors Tchuang Tsé éclata de rire. Il l'enterra déceimment et s'en alla du pays après avoir brûlé sa maison.

Dans son voyage vers Hupei, il se distrayait en pêchant.

Un jour il rencontra Hsuan Nu, la Mère des Cieux, qui pêchait dans un lac en compagnie de Feng-Po le dieu du Vent.

En leur compagnie il visita les palais qui sont dans les Etoiles et fut reçu par les Immortels.

Un soir qu'il était à un banquet avec Shang Ti le Suprême, celui-ci charmé par ses discours lui donna comme royaume la planète de Jupiter.

Il n'en est pas encore revenu.

.....

Il a laissé une production très importante de plus

de cent mille signes et qui compte encore comme un modèle classique de la littérature chinoise.

Ce fut autant un poète qu'un philosophe, et le coloris, l'élévation des idées, l'audace de l'expression, la variété et la fécondité de l'imagination en font un exemple inégalable, en même temps qu'une illustration élégante et vivante du Tao-Teh-King.

LIEH-TSE

Lieh-Tsé vécut sur le iv^e et le v^e siècle avant notre ère, soit un siècle avant Tchuang Tsé.

Il est le premier à avoir mentionné les Iles des Immortels au milieu de l'Océan, les royaumes des nains et des géants, les fruits qui donnent l'immortalité, la construction de l'arc-en-ciel par Nu Kua Shi avec des pierres précieuses de cinq couleurs.

Il a écrit l'histoire de la reine de l'Ouest, Si Wang Mu et les événements fantastiques de son royaume féérique.

Il fut un mystique et un métaphysicien adepte de Lao Tsé dont il illustra les sentences par des exemples dont quelques-uns font le sujet des contes de ce recueil.

Il vécut si simplement que la légende ne s'est pas emparée de ses faits et gestes.

Il mourut pauvre.

Un jour le prince ayant eu connaissance de son grand savoir et de sa vertu lui envoya des présents et des vivres.

Il les renvoya en disant :

« Le prince me récompense d'après ce qu'il a entendu dire de moi — mais non pas d'après ce qu'il connaît de moi — alors il aurait pu être trompé en sens opposé et m'envoyer chercher pour le supplice, donc je refuse de devenir son appointé. »

Sa femme se mit en colère et dit qu'il était donc vrai que la femme du philosophe ne connaîtrait que la pauvreté.

Il lui dit qu'il savait ce qu'il faisait. En effet, quelques temps plus tard, le prince fut renversé, tué, et tous ses appointés jugés coupables de l'avoir conseillé subirent le même sort.

Son œuvre est moins importante que celle de Tchuang Tsé mais c'est un écrivain précis, sûr dans le choix de ses images, concis dans sa dissertation, infaillible dans ses conclusions. Il est plus pesant mais plus convaincant et plus fort.

Il fut humble, savant, pur et sincère et mourut pau-
vre, ignoré.

C'est tout.

C'est beaucoup.

LAO-TSÉ

Lao-Tsé est la figure monumentale qui domine l'histoire philosophique de la Chine. Il vécut à la fin du VII^e et au cours du VI^e avant notre ère, et le remplit tout entier puisqu'il disparut à l'âge de cent six ans, en l'an quatre cent quatre-vingt-dix-huit avant notre ère.

Il était né en l'an 604 avant Jésus, dans la province de Tchou, et fut par conséquent contemporain du Bouddha qui vécut aux Indes.

De sa jeunesse et des études qu'il poursuivit, nous ne savons rien.

Dans un âge avancé, nous le trouvons comme curateur à la bibliothèque royale de Kao.

La légende raconte sa rencontre avec le célèbre Confucius (Kong-Fu-Tsé) qui tourna à la confusion ce dernier. Confucius, après avoir entendu parler Lao-

Tsé, resta trois jours enfermé sans prendre de nourriture.

Quand, enfin questionné par ses disciples, il dut raconter l'entretien, il dit à peu près : « Un daim, on sait comment le prendre, par la lance ou le lacet; un oiseau, par la flèche; un poisson par l'hameçon; mais Lao-Tsé est comme le dragon de l'air, terrible, irrésistible, insaisissable, échappant à la compréhension humaine. »

A l'âge de cent ans environ, il résolut de se retirer du monde, il se dirigea vers les monts du Ling Po.

Mais la renommée du philosophe était dans tout l'Empire.

Il fut assailli par une foule lui demandant de l'instruire.

Alors il s'échappa, se dirigea vers la Passe de Hsien-Kou avec l'intention de quitter l'empire.

Quand il arriva à cette barrière de l'empire, le garde In-Hi le reconnut et le supplia de faire pour son salut ce qu'il n'avait pas encore fait : écrire un traité qui dirait ce que les dieux seuls savent.

Lao-Tsé, touché, y consentit. Chez le garde, In-Hi, il écrit le Tao-Teh, Tao et Vertu, devenu le Tao-Ten-King ou livre sacré de Tao et de la Vertu.

Puis il partit et se perdit dans le monde barbare à l'âge de cent six ans.

Personne ne sait où et quand il mourut. J'ai cité le conte de la Guerre atroce pour montrer comment le folklore populaire le faisait intervenir dans les affaires humaines et avec quels contresens.

Son nom, Lao-Tsé, signifie le vieux Sage ou l'enfant-vieillard.

La légende dit qu'il naquit avec des cheveux blancs et déjà vieux, sage et instruit, et cela en faisant le jeu de mots auquel son nom se prête.

Dans un conte, celui du Singe Sun, il agit avec autant de contradiction que dans la Guerre atroce.

C'est qu'après l'invasion du Bouddhisme, le Taoïsme fut défiguré, fondu même avec la nouvelle religion.

Du Taoïsme je ne dirai rien ici et je renverrai aux trois ouvrages où je l'ai traité sous la forme littéraire — Tao-Teh-King, mystique dans « ainsi parla Hoang Ti » et philosophique dans « Homme mon Frère ».

Puissé-je vous le faire aimer et vous donner le bonheur si vous voulez le recevoir.

Afin de le faire comprendre, je citerai un entretien

que je considère comme la base de toute la philosophie : La pierre angulaire de sa pensée profonde.

Lao-Tsé avait énoncé les principes de Tao, exposé les efforts du grand Hoang Ti, et ses phases dans la manière de gouverner l'empire comme il est écrit ci-avant.

Un certain Tsui Chu demanda des éclaircissements :
« Si l'empereur ne gouvernait plus l'Empire, comment le cœur des hommes suivait-il le droit chemin ».

« Soyez prudent, répondit Lao-Tsé; et n'intervenez pas dans les manifestations naturelles du cœur des hommes. Le cœur de l'homme peut être calmé, diminué, asservi, il peut aussi être excité, enthousiasmé, rendu agressif, dans les deux cas l'issue est mauvaise et le résultat fatal. Si vous prenez comme Absolu un modèle d'unité, de sérénité, d'impartialité qui repose sur la relativité, vos résultats ne seront pas simples, constants, et par suite justes. Si vous adoptez comme Absolu un critérium du droit basé sur la relativité seule, vos résultats ne seront également pas justes.

« Ceux qui se confient à leurs sens ne sauraient échapper à l'esclavage de l'objectivité. Ceux qui

« suivent l'Instinct et obéissent à leurs intuitions
« trouvent le vrai emblème.

« L'intuition est spontanée. C'est l'intelligence de
« Tao qui guide l'espèce et pousse l'individu vers sa
« fin naturelle. »

Son plus grand titre de gloire, c'est d'avoir dit, sept
siècles avant Jésus :

« Aimez-vous les uns les autres, rendez le bien
« pour le mal, soyez justes envers l'injuste et bons
« envers le méchant. »

Il n'a pas dit cela avec des trémolos dans la voix :
sans attitude théâtrale, sans emphase judaïque, sans
prétendre être inspiré de Dieu, il a dit que la nature
ignorait la Haine et qu'il fallait agir sans objectivité,
sans relativité, avec amour pour soi-même : l'homme.

Autant en emporte le vent.

YU-TSE

Yu-Tsé est un des philosophes Taoïstes qui ont laissé un souvenir. Yang-Chu le mentionne une fois et Chuang-Tsé en parle. Il vécut 1.250 ans avant Jésus. Il ne reste rien de Yu-Tsé, et s'il écrivit, ses écrits furent égarés.

La légende le représente, Taoïste orthodoxe, quelque peu amer, sinon pessimiste, ce qui est impossible pour un Taoïste.

L'essence du Taoïsme est d'accepter la vie et de la glorifier telle qu'elle est. C'est un présent unique qui ne se renouvelle pas; à nous d'en faire une œuvre belle et utile, afin de léguer à ceux qui nous suivront des conditions plus favorables et une Terre plus belle et plus fertile.

Comme a dit Lao-Tsé : Le non-être est fait pour servir et la vie pour être employée, vécue intégralement.

Yu-Tsé donc parla de cela, nous sommes certains. Il n'agit peut-être pas beaucoup, mais en cela il fut parfait Taoïste, car l'empereur Hoang-Ti avait dit : La vie est un enchaînement logique de causes et d'effets qui deviennent causes à leur tour. Laissez faire la nature. Opposez-lui le moins possible de vous-même. Le méchant porte en soi la raison de sa ruine, en l'attaquant vous le renforcez.

Lao-Tsé a dit : Qui veut détruire renforce, qui veut ajouter diminue, laissez Tao accomplir harmonieusement son œuvre et vivez tranquilles et sereins.

Yu-Tsé, un jour, fut appelé par le duc Chi qui, accablé par l'ennui, le pria de lui indiquer le moyen d'occuper ces heures et ces jours qui lui semblaient interminables.

Yu-Tsé s'inclina trois fois et les mains croisées sur sa poitrine, il dit :

Cent ans, voilà la limite d'une longue vie, à peine un homme entre mille atteint cet âge, et il y arrive dans un état d'affaiblissement physique et spirituel qui enlève à la vie sa valeur.

Donc si nous enlevons l'enfance et la vieillesse, nous réduisons la vie à la moitié de cette durée maximum.

Sur cette moitié, un tiers environ est occupé par le sommeil, il reste donc de vie consciente 33 ans.

Le coryza seul vous trouble au moins deux fois par an, soit deux semaines, quatre pour cent de l'année, et ce n'est qu'un malaise. Les maladies sérieuses, les accidents, les blessures de la vanité, l'envie, la jalousie, la haine occupent votre corps et votre esprit. Elles vous enlèvent la faculté de penser sainement et utilement, elles vous remplissent d'angoisse, de crainte ou de fureur. Elles font de vous un malade, nerveux, excité, violent ou tremblant, et vous laissent déprimés, affaiblis, diminués.

Envahi par la passion, la crainte, la colère, l'homme ne vit plus. Il accomplit des actions qui ne sont pas siennes en réalité, car il ne les approuvera pas s'il revient au calme de l'esprit. Il dira :

Où avais-je la tête quand j'ai décidé ou fait cela?

Quel démon m'a poussé ou m'a aveuglé pour me faire commettre ce crime?

Que de regrets préparent les passions, qui aveuglent et cachent la beauté de la vie.

Ces différentes raisons peuvent ainsi vous priver de

vos facultés réelles et utiles pendant un temps qui peut aller de très peu jusqu'à la totalité de ce qui vous restait de vie consciente et vraie. Alors, il n'y a pas une heure qui soit libérée de l'anxiété ou de l'ennui.

Quel est le but de la vie humaine? Qu'est-ce qui la rend agréable? Le confort et l'élégance? Les arts et la beauté? Cependant on ne peut constamment jouir de ces plaisirs qui n'ont de valeur qu'en raison de leur rareté. Toujours du plaisir n'est plus du plaisir, on se lasse vite de la joie et le désir croissant dépasse le bonheur pur pour chercher dans les vices des sensations qui font pour un instant croire à un bonheur raffiné. Hélas! ces excès amènent non plus la lassitude, mais le dégoût, et ils ne permettent plus de goûter jamais au bonheur pur et sain qu'on a cru dépasser.

En luttant pour quelques vaines heures de gloire, pour l'espoir de rendre leur mémoire immortelle, les hommes s'écartent de leurs frères, ils deviennent des tyrans, des guerriers féroces, des doctrinaires sans compréhension réelle de la vie. Ainsi aveuglés par une seule idée, un seul désir, ils perdent les heures les plus belles et les plus douces de la vie et oublient de

donner libre cours à leurs sentiments réels, naturels et sincères.

Ne voyez-vous pas qu'ils ressemblent à des criminels enchaînés.

Ils sont enchaînés sur le plus dur pilori, avec le carcan le plus étroit, et ils sont l'objet du mépris, de la crainte ou du ressentiment de tous les hommes qui méritent ce nom.

Les Anciens savaient que toutes les créatures entrent pour peu de temps dans la vie et soudainement meurent. Alors, ils donnaient libre cours à leur naturel et n'arrêtaient pas leurs désirs et leurs impulsions instinctives.

Ils avaient remarqué que Tao ignore l'envie, la haine, et ils vivaient purs de ces calamités. Ils ne refusaient aucun des plaisirs du corps, tout en gardant la modération qui en assure la beauté.

Ils ne pensaient ni à la fortune, ni aux honneurs, ni à la gloire. Ils suivaient seulement leur nature, augmentant la beauté de leur corps et la grandeur de leur pensée. Ainsi ils n'accomplissaient aucun acte criminel, car aucun acte n'est mauvais s'il est pur de ces trois fléaux : l'envie, la jalousie, la haine.

Ils trouvaient le temps trop court, car ils pensaient

toujours à quelque acte utile à leur corps ou à leur âme, et qu'ils n'avaient pas eu le temps d'accomplir. Ils nous ont ainsi légué l'exemple de leurs vertus, le témoignage de leur art et de leur science, et une terre riche et fertile qu'ils avaient trouvée stérile. Ils aimaient la vie, car la vie est belle quoique trop brève, et ils niaient le sacrifice.

La vie n'a d'importance réelle que pour celui qui vit. Le sacrifice ne rapporte rien ni à soi, ni aux autres, sauf un peu de renommée, et ceci au détriment de la personnalité.

Le sacrifice est le prix maximum que paie la vanité pour atteindre brutalement un Idéal discutable toujours et inutile souvent.

La vie est un présent sacré, et la sacrifier est une erreur contre l'individu.

Si le monde demande le sacrifice à un individu, c'est le monde qui a tort, et il donne la preuve de sa mauvaise organisation sociale.

Dans une société où ni la gloire ni le désir de dominer ou d'exploiter ne seraient possibles, le sacrifice de l'individu ne serait ni demandé ni accepté.

Il serait sans utilité.

Voyez donc, Prince, combien la vie est courte et

combien grande est la valeur de la vie qui vaut d'être vécue intensément, bellement, intégralement, naturellement libérée du désir de la fortune et de l'amour de la gloire, sans jalousie, et sans haine.

UN ARBITRE

Un jour le duc Chi vit arriver en son palais son ami Li-Yang, qui était parti trois ans auparavant pour un long voyage.

Pendant plusieurs jours et de longues nuits, Li-Yang charma le Duc par le récit des merveilles qu'il avait découvertes.

Il avait visité au milieu de l'océan les îles prodigieuses où vivent des nains, à la peau bronzée, et une autre où vivent des géants, à la peau noire comme l'ébène. Il avait visité une île s'élançant comme un pic au milieu de l'océan, et sur le sommet de laquelle les hommes avaient élevé des statues en pierre hautes de dix fois la hauteur humaine.

Les hommes de cette île perdue au milieu de l'océan avaient gardé le souvenir de leurs ancêtres qui, disaient-ils, avaient dominé tous les pays au sud de la Chine et fondé des cités merveilleuses.

Il avait enfin atteint un pays féérique dans lequel il n'y avait pas d'enfants. Les hommes se nourrissaient d'un fruit qui empêchait de mourir. Ils vivaient sans souci, uniquement occupés par les choses de l'esprit et la poursuite de la beauté sous toutes ses formes.

C'est donc une race de Dieux, dit le duc Chi, car je ne crois pas que les hommes que nous sommes soient capables de devenir immortels. Vous n'y avez pas vu d'enfants, c'est la preuve qu'ils ne sont jamais nés, car le fait de naître implique la nécessité de la mort, l'ascension implique la descente, ou le repos qui est aussi la mort.

Li-Yang n'avait jamais pensé si loin, mais étant le narrateur, il voulut avoir raison et contredit son ami le Duc. La querelle amiablement mena à une impasse.

Alors, le duc Chi dit : Je vais appeler un Sage afin de lui soumettre notre différend. Il fit chercher Yu-Tsé en hâte. Celui-ci écouta posément, puis il dit :

Lumière de mes yeux, je vous vois opposés et vous me demandez mon avis.

Si je partage votre point de vue vous disparaîsez, je suis à votre place, et je contredis votre ami. Ou si vous voulez nous sommes deux, trois, mille à être d'un avis opposé à celui de Li-Yang. La quantité n'a aucune importance, il ne reste que deux manières de penser opposées. Si je pense comme vous, cela ne prouve nullement que mon adhésion à votre pensée lui donne plus de valeur, et jamais, aussi nombreux soyons-nous, notre nombre ne grandira la vérité que nous croyons énoncer.

Jamais un homme ne peut dire à un autre : vous avez tort, s'il ne peut prouver sa pensée par un fait irréfutable.

Si je dis 2 et 2 font 4, j'ai indubitablement raison, car je peux toujours le prouver indiscutablement.

Mais si nous nous élançons hors du sensible, alors nul ne peut plus être le juge ni l'arbitre entre ses voisins.

Chaque homme est différent de l'autre. Tao ne crée pas deux êtres semblables, il n'y a pas deux feuilles identiques. C'est que chacun est le résultat d'un enchaînement de causes uniques et qu'il est fait pour un saint et particulier usage.

Ce qui est possible pour vous ne l'est pas pour moi,

et ce qui l'est pour moi ne l'est pas pour lui. Nos erreurs sont ses vérités en raison de ses possibilités, et nos possibilités sont des erreurs pour lui, puisqu'il ne peut les réaliser. Les mouvements de la puce sont des folies pour la tortue, et les gambades du singe sont des inconséquences pour l'éléphant. Ces proportions sont encore plus grandes quand il s'agit des jugements du goût, de la vue, du toucher et de l'ouïe. Le corbeau aime le croassement de son frère, et la grenouille le cri de son amie. Alors, abandonnons tout espoir de juger le voisin.

Alors, rien n'est vrai, rien n'est faux en soi, tout est fonction de l'individu qui pense. Ce qui est vrai aujourd'hui était faux hier. Ce qui est faux aujourd'hui sera vrai demain, car les possibilités nouvelles de demain infirmeront nos vérités et redresseront nos erreurs.

Tao, l'éternel agissant, l'effarant devenir, ne connaît ni l'erreur ni la vérité, car l'espoir, le désir, le rêve créent la vérité de demain ou la détruisent.

Bien plus, vous ne pouvez juger d'une chose que vous n'avez pas vue.

Quelque invraisemblable que paraisse le récit de Li-Yang, lui seul est fondé à porter un jugement défi-

nitif si vous lui accordez de l'intelligence et l'écoutez.

Logiquement, il a tort, mais je me garderais fort de le contredire, car il n'est pas impossible que ce qu'il dit ne soit vrai ou le devienne.

Écoutons, taisons-nous, et pensons ce que nous croyons bon de penser, mais n'arrêtons pas le plaisir de conter pour celui qui a vu, ou ce qui est mieux, de celui qui croit avoir vu.

Qui le croit avec tant de sincérité que cette foi équivaut à la vérité.

Le duc Chi éclata de rire, et ce qui est plus extraordinaire, Li-Yang en fit autant.

Chacun croyait que Yu-Tsé l'avait approuvé avec élégance et délicatesse.

L'un d'eux se trompait-il?

Qu'en penses-tu, cher lecteur?

LA VIE IDEALE

Le duc, après cet arbitrage, prit Yu-Tsé en grande amitié et il se plut à s'entretenir avec lui. Il vanta sa grande sagesse, et un jour le pria d'assister à une réunion qu'il avait organisée pour ses amis, tous plus ou moins philosophes avec prétentions à la Sagesse.

Après quelques appréciations d'ordre général, l'un des invités crut embarrasser Yu-Tsé en lui demandant ce qui, à son avis, était la vie idéale pour l'homme de Tao.

Yu-Tsé sourit et dit :

— Yuan vivait simplement en Lu, tandis que Kui amassait des trésors, et que Chou devenait roi de Kiao.

Yuan ne désirait rien que le plaisir de penser, et il ne s'apercevait pas de sa pauvreté à laquelle d'ailleurs il ne cherchait aucun remède.

Quant à Kui, sa richesse lui paraissait toujours insuffisante, et il ne voyait jamais le terme de son effort.

Quand Yuan désirait quelque chose, après des mois d'économie, il se l'offrait et en goûtait pleinement la satisfaction.

Kui, assoiffé de désirs, en remettait toujours à demain la satisfaction et finissait par étouffer en lui tout élan vers la beauté.

Chou, en s'emparant du pouvoir, devint écrasé de soucis et de besognes, pour assurer la direction de l'Empire.

Kui était terrorisé par l'idée d'être volé, de même Chou, par l'idée de la vengeance stupide ou de la haine qui s'attachent souvent aux maîtres de nos destinées, car ils sont incompris quand ils sont justes et bon. Quand ils sont durs et méchants les hommes les comprennent et leur pardonnent.

Yuan vivait sans souci du lendemain, rassuré par la robustesse de ses bras et la santé de son corps.

Alors, je dis : Jouissez de la vie simple et naturelle, et donnez satisfaction à vos élans, car ainsi, vous ignorerez la pauvreté, et vous ne sentirez pas la nécessité de la gloire. J'appelle cela chérir la vie.

Laissez vos oreilles entendre, vos yeux voir, votre nez sentir, vos mains toucher, et votre bouche dire ce que vous pensez. Tout sera musique pour vos oreilles, tout sera beauté pour vos yeux, toute la nature est parfum pour vos narines et votre bouche ne prononcera que des mots parfaits résultants d'émotions véritables et de sensations profondes et pures si vous n'avez aucun égard pour les biens périssables, si vous ne nourrissez aucune envie, si vous n'êtes jamais jaloux de votre voisin, si la gloire ne vous aveugle pas, si vous ne croyez jamais avoir été privé de quelque chose, si vous ne désirez pas enlever au voisin ce qui semblait vous être dû par le destin.

Si les sens et l'esprit n'ont pas cette quiétude, alors naissent les causes de trouble et de douleur, et la vie fut-elle longue de mille ans n'est pas digne d'être enviée.

Mais si vous restez pur et simple, et qu'avec calme et indifférence vous sachiez recevoir la mort, votre vie est digne et enviable.

Alors l'invité dit :

— Mais l'inquiétude de votre sort après la mort ne vous assaille pas ?

Yu-Tsé dit :

— Que puis-je faire après la mort.

Ils peuvent me brûler, ou me jeter dans l'abîme de la mer, ou m'enterrer, ou me jeter dans un fossé fangeux, ou me couvrir de vêtements d'apparat et m'enfermer dans un sarcophage doré. Cela dépend de la chance et de leur appréciation à mon égard.

Cela est sans aucun intérêt pour moi pour le moment et ne saurait influencer aucun de mes actes, ni troubler aucune de mes pensées. Quand le cœur a cessé de battre, mon corps n'est plus que matière en voie rapide de décomposition. Ce qui était mon âme a disparu avec le souffle de Tao qui animait mon corps, lequel produisait cette pensée qui en était la sauvegarde.

Comment pourrais-je m'inquiéter du sort d'une chose devenue inexistante? Comment puis-je même ne pas m'étonner de tant de soins, de tant d'honneurs ou d'injures adressés à ce qui n'est même plus une ombre, car l'ombre est la projection d'un être vivant. Le corps mort répugne aussitôt et fait fuir les vivants, il retourne à la poussière d'où il est sorti, et la lèvre de l'ami se glace en baisant pour la dernière fois le front de l'ami le plus aimé quand le froid de la mort l'a envahi.

Je le répète, jouissez de la vie et donnez satisfaction à vos sens en suivant vos impulsions naturelles, et vous serez heureux et purs si vous ignorez l'envie, la jalousie et la haine, le désir d'exploiter ou de dominer vos semblables : Ne criez pas à l'égoïsme surtout.

L'égoïsme n'est pas de vivre suivant son plaisir et ses inclinations personnelles, mais plutôt de demander ou d'imposer aux autres de vivre comme nous désirons vivre.

Au contraire, laissez les autres faire ce qui leur plaît et n'intervenez pas pour leur imposer vos désirs.

Le véritable égoïsme est essentiellement désintéressé. Il doit suffire au parfait égoïste de vivre sa vie, alors il pourra et devra aider les autres quand ils le demanderont, et ce à seule fin de remplir pleinement le but qu'il s'est proposé en leur permettant de remplir le leur sans gêner sa marche. Ainsi pour nous-mêmes nous devons être contents de vivre notre propre vie, suivant le dessein voulu par Tao et concourant à l'harmonie de l'univers.

Que cette expression finale de l'individu soit qualifiée de morale, ou d'immorale personnellement, je n'en ai aucun souci.

J'ai la certitude d'éviter ainsi toute hypocrisie, et

je vois que ceux qui prétendent suivre la voie opposée tendent inévitablement vers le même but. Ils le masquent aux autres et à eux-mêmes, mais personne n'est dupe de leur duplicité et de leur hypocrite vertu. Il n'y a de réellement important qu'un très petit nombre de choses nécessaires et indispensables, dites essentielles à la vie.

C'est la privation seule de ces choses qui peut rendre la vie sans valeur. Si les hommes pouvaient vivre sans nourriture et sans vêtements ni demeure, il n'y aurait ni rois, ni ducs.

C'est le combat, si souvent futile, pour une maigre existence, qui limite le développement des personnalités.

On peut me condamner ou me mépriser, au moins j'ai fait effort pour exprimer ma personnalité, j'ai tenté d'atteindre un idéal qui me paraît pur et sain.

Mais l'homme du troupeau dont la personnalité est inexistante est comme un mort avant l'échéance, il ne peut trouver aucun moyen d'expression, il a perdu tout ce qui fait la valeur de la vie, il est sans utilité et sans espoir de s'élever.

Déjà, il est mort, et qu'il soit riche ou pauvre, misérable ou puissant, il est inutile à lui-même et aux

autres. Il est un obstacle au progrès et à l'espérance. Il est un de ces Etres dont la vie est réglée par la considération et l'observation des choses extérieures qui craignent l'opinion des autres, qui s'inquiètent des préjugés, des morales et des lois, quand Tao parle dans leur cœur.

Poussés par l'envie, retenus par la loi, ils sont constamment anxieux, ils perdent les plus beaux jours de leur vie et ne donnent jamais libre cours à leurs sentiments purs et sincères.

Cela n'est pas vivre.

En toute sincérité, je vous le dis.

LE ROYAUME DES FOURMIS

Il y avait une fois un brave et joyeux soldat nommé Chun Yu Fen. Il avait peu d'égards pour la bienséance et la politesse et son plus grand bonheur était, en compagnie de joyeux drilles de son espèce, de boire sec, manger salé et raconter de bons mots. Il était, à un moment, soldat dans l'armée de Shen I, mais sa conduite peu recommandable, après le départ de Shen I fit qu'il fut ramené à la simple condition de paysan. Alors plus que jamais et mieux que toujours, il se livra à ses excès en fréquentant la meilleure compagnie pour lui, la plus intolérable pour tout autre.

Un jour qu'il avait bu plus que de coutume, ce qui dût être plus que quiconque peut boire, il tomba inconscient sur le sol.

Les ivrognes sont charitables entre eux, c'est pour-

quoi, dans tous les pays du monde, on dit qu'il y a un dieu spécialement affecté au rayon des ivrognes. C'est logique, car la charité est une vertu cardinale.

Donc ses ivrognes d'amis, aussi bien et aussi vite qu'ils le purent, le portèrent sur son lit, ivre-mort, et s'en allèrent en prétendant qu'ils allaient se laver les pieds.

Je ne sais si vous appréciez la saveur de ce détail, moi, il me ravit. Il faut être un fieffé ivrogne pour avoir envie de se laver les pieds quand on a le nez sale. Nous sommes en Chine. *O Tempora, O Mores!*

Chun, qui dormait, continua; mais de se sentir à son aise sur son lit cela suffit pour l'emporter dans un rêve. Il avait certainement des picotements dans les pieds, puisque, lui, n'était pas parti les laver, et c'est sans doute cette raison qui expliquera la suite.

Dans son rêve, deux hommes richement vêtus apparurent, et s'inclinant respectueusement devant lui, l'informèrent que le puissant roi de Kuan sollicitait sa présence.

Inconsciemment, il se leva, et comme il avait été militaire, il pensa qu'ayant besoin d'un général, ce puissant roi l'envoyait quérir.

Arrivé à la porte, il n'en douta plus en voyant un

chariot doré attelé de quatre chevaux blancs; de chaque côté était une haie de cavaliers richement habillés et superbement armés. Des valets l'aidèrent à monter dans le chariot et, fouette cocher, le splendide équipage s'envola dans la poussière du chemin pendant qu'à demi réveillé il faisait des signes protecteurs à ses copains qui revenaient avec des pieds propres.

Ils durent méditer sur l'avantage qu'il y a à conserver ses pieds sales, pour attirer sur soi l'attention des Rois.

Mais bientôt, en arrivant au coin de la route, l'équipage fait demi tour et fonçant droit dans le jardin de Chun, s'engouffra dans un grand trou au pied d'un acacia!

D'un acacia à l'ombre duquel Chun avait souvent dormi pour cuver son vin.

Horriblement effrayé, il allait crier, quand l'ombre s'évanouit et il voit à toute vitesse défilier les villages, les plaines, les rivières, les montagnes.

Il en avait la respiration coupée, car toutes ces choses familières, il ne les reconnaissait pas. C'étaient de drôles de villages, de bizarres rivières et d'étranges montagnes.

Enfin une grande cité apparut, toute rose, dans le lointain; mais déjà le mouvement sur la route en disait toute l'importance.

Ce n'étaient que chariots, porteurs, palanquins, paysans, mariniers, hommes affairés se bousculant et allant dans tous les sens, s'arrêtant, se consultant, déjà un vrai tumulte.

La muraille de la cité les arrêta.

Au-dessus de la porte, des caractères d'or disaient :
« Capitale de Kuan ».

Alors le chef-gardien de la porte s'inclina, le salua et le fit accompagner par des héraults qui criaient :

« L'époux de la fille du Roi arrive! »

Chun, qui croyait que le roi avait envie d'un général fameux, avait accepté cet heureux coup du destin.

Mais que le roi fut allé chercher un ivrogne pour avoir un gendre, cela le choqua d'abord.

Puis on se fait à tout, à l'heureux sort aussi bien qu'au mauvais; d'aucuns prétendent qu'on s'y fait même mieux, car on croit toujours le mériter, tandis que l'autre paraît injuste. Chun, dis-je donc, trouva cela très naturel après tout. Il était assez bien tourné, et alors?

Arrivé au Palais, il avait pris toute son assurance.

On l'introduisit dans un grand hall où on le pria d'attendre. On lui indiqua des tables garnies des plus doux et des plus rares rafraîchissements.

Il n'avait pas eu le temps de se laver les pieds, mais il avait la gorge sèche et il aurait bien voulu l'humecter un peu. Il n'en eut ni le courage ni le temps. On annonça :

« Son Excellence le Premier Ministre ! »

Chun, très à son aise, s'avança pour le saluer et les deux hommes se congratulèrent avec élégance et distinction, compétence et érudition, finesse et précision, délicatesse et componction.

Alors le Premier Ministre dit :

— Le Roi, mon maître, vous a fait venir dans cette région désolée pour vous donner sa fille en mariage.

Chun s'inclina :

— Comment, moi, misérable ver de terre, inutile créature, pourrai-je oser aspirer à tant d'honneur ?

Ils continuèrent à s'envoyer des coups d'encensoir dans la figure, tout en se dirigeant vers la chambre d'audiences royales, entre deux haies de formidables guerriers bardés de fer et de cuivre.

Au milieu de ces farouches gardiens, Chun reconnut un chenapan de ses anciens amis du temps qu'il

était soldat, mais s'il lui fit un léger clignement d'œil, il se garda bien de lui parler. L'autre d'ailleurs en resta la bouche ouverte de surprise. Il fallut que son voisin la lui fermât.

Ils entrèrent et se trouvèrent en présence du Roi.

C'était un vieillard imposant, à la longue barbe blanche, habillé de soie bleue et une couronne d'or sur la tête.

Chun, cette fois, fut frappé de respect et de terreur. Il oublia de saluer, heureusement que le Premier Ministre lui bourra un peu les côtes, et il se prosterna, sans voix.

Le Roi alors s'avança vers lui et dit :

— Quoique mon royaume soit bien peu de choses, votre père n'a pas dédaigné son serviteur et il m'a promis que vous condescendriez à épouser ma fille.

Chun aurait reçu une outre pleine de vin sur la tête qu'il n'aurait pas été plus abasourdi.

Il se prosterna si bas, qu'il s'identifia avec le pavage de marbre.

Alors, devant tant d'humilité, des suivants le relevèrent, le menèrent à ses appartements où il eut le loisir de réviser son arbre généalogique pour retrouver l'ancêtre illustre et ignoré qui avait pu prendre

pour lui des décisions d'une telle gravité, car son père, farouche guerrier, avait été autrefois fait prisonnier dans la guerre contre les Tartares, et on le croyait mort depuis longtemps. Peut-être était-ce lui qui avait si légèrement disposé du cœur d'un fils bien digne de lui. Après tout! s'il n'était pas mort, il avait pu connaître beaucoup de monde. La richesse est la consécration de l'intelligence et du génie. Un génie pauvre se verra souvent traité d'imbécile, mais c'est une disgrâce qui n'arrive pas aux riches imbéciles. Au contraire, on leur trouve du génie. *Sic transit Gloria mundi.*

Somme toute, la fin seule compte et sans vouer aucune reconnaissance à un père prévoyant, il s'habitua à son nouvel état.

On prend aisément les attitudes des aristocrates, surtout quand on les a approchés et enviés. Chacun se souvint qu'il avait les pieds sales et il demanda qu'on lui prépare le nécessaire. Il fut lavé, frictionné, parfumé, massé, et ensuite restauré.

Puis les préparatifs du mariage suivirent. Il passa au milieu des demoiselles suivantes, et fut l'objet de l'attention générale. L'une d'elles lui dit : « Vous souvenez-vous, beau prince, combien vous vous êtes inté-

ressé à ma toilette il y a quelques jours, n'était-ce pas une tentative de flirt? »

Chun était sens dessus-dessous et ne savait que répondre, quand une autre lui dit: « Vous ne faites guère attention à moi, prince, je croyais pourtant à vos sentiments les plus tendres, quand, il y a quelques jours, vous êtes resté longtemps penché sur mon épaule pour lire le conte que je tenais entre mes mains. »

Alors, comme il avait de l'esprit, il répondit: « Ces doux souvenirs sont des trésors que j'enferme au plus profond de mon cœur », et cela lui gagna l'estime et l'admiration de tous.

Mais quelque chose lui parut étrange dans ces questions, il voulut en avoir le cœur net. Il se souvint qu'il avait connu deux hommes assez recommandables pour qu'il puisse les mentionner en ce lieu.

Comme le Premier Ministre apparaissait, il se dirigea vers lui et demanda :

— Je suis étonné de ne pas voir ici ces deux lumières que sont les honorables Tse-Hu et Chu-Pi?

— Ils y sont, seigneur, mais les hautes fonctions qu'ils tiennent ne leur ont pas encore permis de pren-

dre la liberté de venir vous saluer. Cela ne saurait tarder.

Un homme ébloui par la foudre, voilà l'état dans lequel se trouvait Chun. Il avait cru trouver l'explication d'un jeu spirituel et il entra dans un mystère profond.

Il en fut tiré par le Ministre qui vint le chercher pour le mariage. Il passa dans la grande salle royale et présenté devant un grand rideau.

Le rideau tiré, la fille du Roi apparut dans toute la splendeur de sa beauté, de sa jeunesse, de ses bijoux et de ses parures. Elle s'avança et justifia par sa grâce le nom de « fleur à la tige d'or ».

Le mariage fut célébré avec magnificence et les jeunes époux s'aimèrent chaque jour davantage.

Chun n'était pas méchant et sa position lui donnait ce qui manque aux pauvres hères : « le temps et la possibilité de devenir sages ».

Il suivait le Roi à la chasse et dans ses expéditions. Il était brave, il était soldat et plus d'une fois il en donna la preuve.

Le Roi, satisfait de Chun, pensa lui confier l'administration d'une province voisine de la capitale. Il répondit qu'il avait toujours été la pierre qui roule,

qu'il reconnaissait avoir des qualités de soldat, mais qu'il craignait manquer de l'expérience nécessaire à la réussite d'une si grande tâche.

Mais sa femme le pressant d'accepter cette haute tâche, il réfléchit longtemps.

Tel qui fut un extrémiste révolutionnaire quand il ne possédait rien, devient un enragé conservateur quand la fortune lui a souri.

Rendons à Chun cette justice qu'il n'était pas aussi vil que les gens desquels nous parlons.

Il était devenu réellement noble de cœur sans doute parce qu'il l'avait toujours été. Il sentait qu'il était capable de se faire tuer à la tête de ses troupes, mais qu'il manquait du savoir que nécessitait le poste qu'on lui offrait.

Il pensa aux deux seuls hommes de bien qu'il avait connus autrefois et qu'il avait eu l'étonnement de retrouver ici.

Il alla trouver le Roi et lui dit :

— Seigneur, j'accepte le grand honneur que vous me faites à une condition : laissez-moi emmener Tse-Hu et Chu-Pi; avec eux, je me sens capable de diriger la province, avec mon glaive je me sens digne de la défendre.

Et Chun partit avec sa femme et ses deux ministres.

Il convient de dire qu'il justifia pleinement la confiance que le roi avait placée en lui.

Pendant de longues années, tout alla bien et il fut heureux, aimé de sa femme, de ses enfants, de ses sujets.

Malheureusement Chu-Pi, envoyé pour punir des rebelles à la frontière, fut battu et mourut de désespoir.

Quelques jours plus tard, l'épouse de Chun mourut en quelques heures.

Dans la capitale, des envieux faisaient courir le bruit que Chun convoitait la couronne et complotait pour renverser le Roi et même le faire disparaître. Chun eut connaissance de ces médisances qui l'affectèrent beaucoup.

Alors, il fit mettre le corps de son épouse dans un cercueil d'argent et prit le chemin du palais royal.

Il arriva devant le Roi, lui dit sa tristesse du deuil cruel qui les frappait tous deux, sa peine pour la défaite et la mort de Chu-Pi et son affliction pour les bruits qui circulaient partout.

— Je suis venu à votre cour, pauvre et misérable. Par vos mains j'ai reçu la beauté, la richesse et les hon-

neurs. Je ne puis vous rendre qu'un corps que la vie a quitté. Il ne me reste plus rien. Mes enfants sont à vous, je vous les confie. Je vous demande de retourner à la maison misérable où vous m'avez fait chercher.

— Mon ami, dit le roi, vous êtes un être humain et vous n'appartenez pas à ce royaume. Vous vous êtes noblement comporté et c'est avec une double tristesse que je perds ma fille et un fils.

A ces mots, Chun tomba dans un ouragan de confusion, à toute vitesse les événements du début se déroulèrent en sens inverse, il refit le voyage, il passa dans le trou noir au pied de l'acacia et...

Chun se réveilla sur son lit, juste pour sentir une piqûre à son orteil.

C'était une fourmi qui s'acharnait à le piquer, et dans la baie de la porte, il vit ses amis qui revenaient les pieds propres.

Alors, il resta longtemps à penser, puis il raconta son rêve.

Il eut l'idée d'aller au pied de l'acacia. Il vit une multitude de fourmis.

Ils ouvrirent le trou, ils découvrirent la capitale du

Royaume des fourmis dans lequel Chun avait vécu son rêve.

En enlevant la mousse, il vit le palais, les galeries, dans une direction qu'il connaissait il vit le tombeau de la jeune reine : alors, avec respect ils remirent chaque chose en état, et Chun alla enfin se laver les pieds.

Le lendemain, il envoya des messages à Tse-Hu et Chu-Pi. Il apprit que Chu-Pi venait de mourir, que Tse-Hu était malade.

La fragilité des choses humaines lui apparut en pensant à ce que ces deux hommes avaient fait pour lui dans le royaume des fourmis.

Il se réforma, devint facilement un honnête homme, suivit les conseils de Tsé-Hu et...

La légende s'arrête ici.

LE RETOUR DE L'ARCHER DIVIN

Peu de temps après que Shen I eut quitté son maître, l'Empereur Yao, celui-ci, qui n'était pas encore arrivé à la possession de Tao, irrita le dieu du Soleil, Tai-Yang-Ti-Chun, en négligeant les sacrifices que seul l'Empereur est admis à *lui présenter*. Ceci se passait il y a 4.245 ans.

Un matin, à l'horizon dix soleils se levèrent à la fois. Vous voyez d'ici le résultat.

Yao courut à l'autel de ses ancêtres et pria le divin Hoang Ti de venir à son aide de nouveau. Alors, sur l'aile du vent, Shen I parut. Sans perdre une minute, il s'entoura de guerriers valeureux et les conduisit sur les rives de la rivière de l'Ouest. Là il découvrit que sur les montagnes au delà, neuf pics aigus comme des aiguilles servaient de perchoirs à neuf oiseaux formi-

dables qui soufflaient du feu et ainsi formaient neuf soleils dans le ciel.

Shen I lança neuf flèches, les neufs soleils se changèrent en neuf nuages qui apaisèrent la sécheresse que les soleils avaient causée.

Les soldats trouvèrent aux pieds des pics les corps des neuf oiseaux transpercés.

Mais il tomba tant d'eau que la rivière grossit au point de menacer d'un désastre plus terrible encore.

Alors Shen I s'élança sur un rocher qui dominait les flots et tira une seule flèche dans la rivière qui remonta peu à peu vers sa source.

Dans les flots qui roulaient, il aperçut un roi richement paré, entouré de guerriers et à côté de lui une fille d'une merveilleuse beauté.

D'une flèche au milieu du front, il tua le roi, d'une autre il tua le cheval de la jeune fille. Tous les guerriers s'enfuirent.

Alors d'une troisième flèche il traversa la chevelure de la jeune fille.

Celle-ci sortit de l'onde, s'inclina devant lui en le remerciant d'avoir épargné sa vie. Elle dit :

— Je suis Heng-Ho, la sœur de l'esprit des eaux Ho-Po. Je suis à vous, je suis votre épouse.

Il l'emmena au palais de Yao et les noces furent célébrées dans la joie.

Shen-I ne se nourrissait que de fleurs. Il pensait retourner près de son maître Hoang-Ti mais, pour l'amour de Heng-Ho, il resta sur la terre. Aussi pensait-il pouvoir rendre encore quelques services à l'empereur Yao.

Celui-ci ne demandait qu'à le garder longtemps. Mais Shen-I connaissait les hommes. Il savait qu'il faut savoir partir avant qu'on vous renvoie. Il savait que la reconnaissance est un fardeau si lourd que peu d'hommes le portent longtemps.

Aussi jugea-t-il bon d'ajouter à ce qu'il avait déjà fait, ce qui était nécessaire, car disait-il, la reconnaissance n'est que l'espérance de nouveaux bienfaits.

Un jour l'empereur Yao vit dans le ciel une traînée lumineuse. Comme il avait déjà eu pas mal d'histoires désagréables dans ce domaine, d'abord un soleil dix fois trop gros, puis récemment dix soleils à la fois, il eut des craintes et consulta Shen-I.

Shen-I s'élança sur l'aile du vent et vit que la traînée de feu aboutissait au palais céleste de Chin-Mu, fille de la Tortue d'or qui soutient le monde. La traî-

née apparaissait quand Chin-Mu traversait le ciel pour rendre visite à sa mère.

Mais Shen-I avait été aperçu par les gardiens du palais : des phœnix et des rukhs gigantesques. Shen-I engagea le combat; il tirait si vite que le ciel était obscurci par ses flèches rapides. Les gardiens s'enfuirent. En reconnaissant Shen-I, Chin-Mu parut et s'avança vers lui et le pria d'entrer dans son palais.

Shen-I s'exécuta et la conversation s'engagea.

— Vous êtes un célèbre architecte, lui dit Chin-Mu et je vous demanderai de construire pour moi un palais qui surpasse en splendeur tous les palais des dieux.

— J'accepte, dit Shen-I qui pensait à Yao, mais je sais que vous avez les pilules de l'immortalité. Pour prix de mon travail, je demande deux de ces pilules.

Le marché conclu, Shen-I commença le travail. Il eut à ses ordres les génies des montagnes, de l'air et des eaux profondes.

Les murs étaient de jade, et la charpente des bois les plus durs et odoriférants. Partout des pierres précieuses et des perles. Les plafonds étaient de verre, les marches et le pavage d'onyx et d'agate. Les portes

d'or et d'argent, et partout les génies de l'eau faisaient jouer la lumière et l'onde.

Et Shen-I reçut les deux pilules enfermées dans une bille de diamant qui se dévissait par le milieu. Il remercia la déesse et pris le chemin du retour.

Il rentra chez lui et cacha le précieux diamant dans le trou d'une solive, car il aperçut des messagers de l'empereur qui venaient vers sa demeure.

L'empereur lui faisait savoir que pendant son absence un terrible géant était arrivé dans le Sud. Son nom était Tso-Chih « les dents en ciseaux ». C'était un grand criminel et la solitude se faisait devant lui, les campagnes étaient désertées par la terreur qu'il répandait.

Shen-I réunit sa bande de braves éprouvés et marcha à la rencontre du géant et des coquins qui l'accompagnaient.

Shen-I commença par agir de ruse. Il sut que les bandits cachaient les trésors volés dans une caverne où ils se rendaient la nuit.

Avec ses compagnons, ils se mirent en embuscade. Lui et six archers éprouvés se cachèrent sur les côtés de l'ouverture, derrière des rochers. Les autres se

mirent loin devant l'entrée et, dès l'aurore, sonnèrent de la trompe tous ensemble.

Tso-Chih sentit qu'on venait l'attaquer; il mit ses hommes en ordre, et ne voyant personne, mais entendant les trompes, il marcha avec ses compagnons vers l'endroit d'où provenait le son, l'épée d'une main et un grand bouclier d'airain le protégeant tout entier de l'autre côté.

Quand il arriva à mi-chemin, il était seul. Shen-I et ses archers avaient tué tous ses hommes, en commençant par ceux de l'arrière et en progressant vers lui.

Ainsi il n'avait rien entendu.

Quand il aperçut les quelques trompettes, il éclata de rire :

— Ah! Yao m'envoie des musiciens; il veut m'apaiser. Je vais les faire cuire et les lui envoyer rôtis.

Et il se retourna pour voir l'effet de sa plaisanterie sur les bandits qui le suivaient.

Il vit tous les cinq pas un cadavre à plat ventre avec une flèche dans le dos, et là-bas, Shen-I avec trois hommes à droite, trois hommes à gauche, les arcs bandés et la flèche pointée.

Les trompettes s'étaient tues. La mort attendait. Alors la flèche de Shen-I partit et siffla à un pouce au-dessus de sa tête et de son bouclier.

Il rit et s'écria :

— Ah! moustique maudit qui ne sait pas tirer. Je veux te découper en tranches.

Et il s'élança, le bouclier en avant, protégeant son corps de la tête aux pieds.

Alors Shen-I tira encore; sa flèche vint s'enfoncer dans l'orteil du géant au moment où il avançait le pied, et fit éclater l'ongle.

Sous la douleur, il se découvrit. Les six flèches des archers lui traversèrent les mollets et les genoux. Il tomba en avant et la flèche de Shen-I traversa son œil gauche.

Shen-I lui arracha les dents et retourna vers l'empereur avec ces trophées.

Durant l'absence de son mari, Heng-Ho vit une lumière sortir du trou de la solive au plafond quand le soleil était au déclin, au ras de l'horizon. Elle monta à l'échelle. Elle découvrit le diamant, vit le pas de vis et ouvrit.

Une odeur enchanteresse se répandit dans la pièce.

Tentée, elle prit une pilule, l'avalala et remit le diamant à sa place.

Alors elle sentit qu'elle s'envolait; elle ne pouvait plus redescendre sur le sol.

Elle ouvrit la fenêtre et elle s'élança dans les airs. Shen-I qui arrivait devina ce qui s'était passé. Retenu par son devoir, il courut découvrir le diamant et vit avec plaisir qu'il y avait encore une pilule.

Il la porta à l'empereur Yao, lui fit ses compliments et, le cœur douloureux de la perte de Heng-Ho, il prit congé pour toujours, laissant à l'empereur la pilule d'éternité.

Alors il sut que Heng-Ho était montée dans la lune où elle avait été placée par Taï, maintenant qu'elle était devenue immortelle.

Il se rendit dans la lune et la salua. Elle voulait tout quitter pour le suivre. Elle lui demandait pardon. Il la rassura et lui dit qu'il allait maintenant habiter le soleil et qu'ils seraient en éternelle communion car au milieu de chaque phase, ils se rencontreraient dans le ciel.

Les Chinois prétendent qu'il y a un crapaud et un lièvre dans la lune avec Heng-Ho.

USER. NE PAS ABUSER

Le marchand Koo de Yuan avait la réputation d'être avare au delà de toute expression et exploiteur de la bêtise humaine, sans scrupule.

Mais sur le bord de la rivière Kiang, il y avait beaucoup de jeunes portefaix, toujours prêts à louer leurs bras et leurs épaules pour un salaire honnête, et parmi eux un certain Chang, très beau, très fort et, ce qui ne gâtait rien, très intelligent.

Un jour, ces drôles devisaient entre eux quand M. Koo parut sur la rive. Il fut le sujet de leur discussion.

— Tiens, vois la vieille souris. Qui va-t-il grignoter?

— A qui va-t-il proposer un marché de dupes?

— Beaucoup de travail et très peu d'argent, voilà les affaires que l'on traite avec lui.

Etc..., etc...

M. Koo était près d'eux et les regardait avec douleur, les mains croisées dans ses manches et les yeux mi-clos.

— Jeunes gens, qui veut porter chez moi un petit panier de verreries fines, légères?

— Cela dépend du poids et du prix!

— Vous êtes jeunes, le poids n'est rien, le prix! de l'argent vous en ferez mauvais usage. Je veux donner comme salaire, le moyen de devenir riche et prospère.

Chang devinant un nouveau tour de M. Koo, s'avança et dit :

— Allons d'abord voir le fardeau.

M. Koo, suivi de toute la bande, les mena devant un sampang où un panier volumineux attendait.

Chang le souleva, le mit sur ses épaules et dit :

— La verrerie est fine et légère, mais c'est le panier qui est lourd. Que donnez-vous, noble seigneur, qui doit me mener à la fortune?

— Trois conseils, cher ami. Trois conseils, et si tu les suis, tu seras le plus riche de l'empire.

— Partons.

Et tous ses amis riaient de sa bêtise.

Et M. Koo, trotinant, suivait Chang qui, suant, allait bon pas.

Au tiers du chemin, il s'arrête et dit :

— Je demande un acompte; donnez-moi le premier conseil.

— Tu te méfies, tu as tort, je suis honnête, je paie ce qui est promis. Voici :

« Si quelqu'un te dit : il est meilleur d'avoir faim que d'être rassasié, ne le crois pas.

— Celui-là me plaît, dit Chang.

Et il repartit un peu plus lentement.

Un tiers plus loin il s'arrête à nouveau et demande un deuxième versement sous la forme convenue.

— Voici, dit Koo :

« Ne fais pas une chose trop vite, car tu la regretteras aussi vite et ne crois pas aux promesses qui sont impossibles à réaliser.

— Celle-ci me plaît encore plus, dit Chang.

Et il repart avec de nouvelles forces.

Il arrive. Koo lui dit de monter au premier étage, et là Chang demande le solde.

Alors Koo avec un sourire :

— Si quelqu'un te dit qu'il a eu un porteur pour moins cher que cette fois, ne le crois pas!

Alors Chang jette le panier par la fenêtre et, dans un bruit de verre cassé, il dit :

— Si quelqu'un vous dit qu'il y a encore un verre entier dans le panier, ne le croyez pas.

Et il s'enfuit.

M. Koo n'osa pas revenir sur la rive de longtemps.

COMPENSATION

Le pauvre Chang, le porteur, se lamentait. M. Koo s'était vengé en racontant l'histoire à sa manière et personne ne voulait plus rien lui confier.

Alors un jour, ayant trop faim, il mendia.

Le seigneur de la ville, ce jour-là, faisait un fastueux repas et l'odeur de la cuisine embaumait la rue.

Chang qui passait sous la fenêtre sentit le parfum lui traverser l'estomac comme un clou.

Il éleva la voix et pria pour quelques restes. La femme du seigneur qui était fort jolie se leva, émue de voir ce bel affamé et s'apprêtait à lui jeter un morceau de viande. Son époux s'y opposa, irrité, et il monta sur une échelle pour fixer à la croisée un rideau qui empêcherait les curieux de voir et les envieux de sentir.

Lo! Il glisse par la fenêtre et se tue sur le coup en tombant sur la pierre de la porte.

Chang s'enfuit comme un loup car il savait qu'il ne faut jamais être là où un seigneur reçoit un mauvais coup du sort.

Il est si facile d'être accusé à tort!

Le seigneur était avare, méfiant, méchant et riche.

Sa femme fut bien débarrassée. Elle était jeune, belle et riche, puisqu'elle héritait de son mari qui n'avait aucun parent.

Elle retourna chez son père et donna les vieux habits de son mari aux pauvres.

Encore cette fois, Chang était là, il avait peur d'être reconnu et passa le dernier. Il reçut un pantalon et une blouse rembourrée pour l'hiver, mais comme on était en été, il n'eut pas la patience d'attendre l'hiver. Il découd la doublure, enlève les peaux qui rendaient trop lourde cette blouse et trouve cousue comme des boutons cent pièces d'or!

Nous avons dit qu'il était intelligent.

Avec cette petite fortune, il s'établit modestement dans le trafic des étoffes et des soieries.

Ses affaires marchèrent vite vers la prospérité. Alors il chercha une compagne.

En Chine c'est presque toujours une ou un intermédiaire qui s'occupe de cela.

Une de celles-ci, qui visitait la femme du seigneur, lui parla de se remarier et lui vanta la beauté et l'intelligence du futur époux. La dame écouta avec plaisir.

Alors l'intermédiaire vint avertir Chang qu'elle avait trouvé une belle, bonne et, ce qui ne gâtait rien, très riche fiancée.

Chang envoya les cadeaux d'usage et il fit bien les choses.

Peu de temps après, le mariage eut lieu et Chang eut la surprise de voir sa femme, qu'il n'avait pas reconnue, lui dire son intention d'habiter la maison du seigneur.

En riant, il alla chercher la blouse et lui dit l'origine de sa fortune. Il lui dit aussi qu'un jour il avait passé sous la fenêtre du seigneur juste au moment où il tombait et se tuait sous ses yeux.

Un honnête commerçant ne ressemble plus au mendiant qu'il a été.

Une femme heureuse n'a rien de commun avec la même femme qui pleurerait de tristesse.

Voilà pourquoi ils ne s'étaient pas reconnus. Mais

en voyant la blouse, en rappelant l'accident bienheureux, ils se reconnurent et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Vois-tu, lui dit sa femme, comment Fou-Shen, Tsai-Shen et Shou-Hsing, les dieux du bonheur, de la fortune et de la longévité se sont mis d'accord pour punir le misérable avare sans cœur. Ils ont donné au mendiant sa maison, sa fortune et sa femme.

M. Koo, qui n'était pas au courant, vint offrir des verreries. Chang lui en acheta, se fit reconnaître, paya les verres cassés autrefois et le reconduisit, honteux et confus.

Il lui dit :

— Monsieur Koo, un dernier conseil : Pour mériter la fortune, il faut payer à chacun ce qui lui est dû.

LES FOUS

Un taoïste célèbre dans la ville de Kiao, avait une fille et n'était pas riche. Cette fille était belle, mais le philosophe taoïste l'appelait « l'erreur de ma jeunesse » et disait qu'un fou seul peut perdre sa liberté aux pieds d'une femme. C'était son idée!

Deux prétendants vinrent demander sa fille, l'un riche, l'autre pauvre, et il la donna au pauvre prétendant.

Ses amis s'étonnèrent ainsi que ses disciples; alors il les réunit et dit :

— Ce jour, nous allons discourir sur les fous. L'homme riche qui demandait ma fille était un fou. Ainsi, si ma fille a des qualités, il ne serait pas devenu plus riche ni meilleur. Si, au contraire, elle n'a aucune qualité, il serait devenu pire et se serait ruiné.

« L'homme pauvre est soupçonné sage de prendre une femme pauvre. Si elle a des qualités, ils s'enrichiront. Si elle n'en a pas, il essaiera de la former, mais le pire étant il restera pauvre.

« Un homme sage tombe d'accord avec un autre sage, il ne tombe pas d'accord avec le fou.

Mais le fou ne s'entend ni avec le sage, ni avec le fou.

Une ligne droite peut coïncider absolument avec une autre ligne droite.

Une ligne torturée et brisée ne coïncide ni avec une ligne droite, ni avec une autre ligne torturée et brisée.

Le fou se reconnaît aisément à deux particularités.

Il parle abondamment de choses qui ne le regardent pas, qu'il ne connaît pas ou qui ne lui profiteront pas.

Il répond quand on ne lui demande rien sur des sujets qui ne le concernent pas.

Un homme sage reconnaît le fou car dans sa jeunesse plus ou moins il a été fou.

Mais le fou ne reconnaît pas l'homme sage parce qu'il a toujours été fou.

Quand un sage est troublé par un grand coup du sort, il cherche à rester maître de soi.

Mais qu'un fou reçoive la plus légère contrariété, il devient enragé.

La blessure de la lance est guérissable; la blessure de la langue, la médisance du fou est inguérissable.

L'étude ajoute à la science du sage; elle ajoute aussi à la folie du fou, comme le soleil permet à l'œil sain de voir, mais fait pleurer l'œil malade enflammé et l'éblouit.

Les sages reçoivent des blessures et souffrent dans leurs âmes.

Les fous en sont préservés mais ils reçoivent les blessures et souffrent dans leurs corps.

Et quand j'ai eu refusé ma fille à l'homme riche, il est parti en ricanant et m'a dit :

— Vous êtes un pauvre sot sans fortune.

Comment pourrais-je posséder ce qui ne peut être acquis que par le vol ou l'exploitation de la misère des hommes, qui ne peut être conservé que par l'avarice et la mauvaise foi et qui se détruit par la bienveillance, la générosité, la justice et la libéralité?

La vertu parfaite n'acquiert rien et pourtant elle obtient toutes choses.

La parfaite charité opère sans être évoquée, de même que le devoir envers son prochain.

Porter de riches broderies, porter de longues épées, trop manger et de bonnes choses, avoir surabondance de richesses, pendant que d'autres hommes manquent du nécessaire, j'appelle cela le vol. Ce n'est pas Tao, c'est certain. C'est l'acte du fou.

TRANSMUTATION

Une fois, un misérable avare vivait dans la ville de Kiao. Cet homme qui avait tout ce qu'il faut pour être heureux vivait comme un pauvre et se privait de tout.

Il avait dressé chez lui un autel à Tsaï-Shen, le dieu de la richesse. Il avait, suivant le rite, creusé une petite niche pour y placer Tsao-Chun, le dieu de la cuisine, qui avait accordé autrefois à Li-Shao le privilège de pouvoir vivre sans manger.

Quand il recevait une pièce d'or dans ses échanges ou son commerce, il la mettait dans son coffre de métal et après lui avoir fait un petit discours.

— O! toi, pièce d'or, en combien de mains as-tu passé, combien de plaisirs as-tu payés, combien de crimes as-tu soutenus? Te voilà entre mes mains. Tu ne feras plus de mal à personne, tu vas entrer dans ce

coffre de bronze, et tu n'en sortiras plus, plus jamais!

Et il allait devant Tsaï-Shen et lui adressait ses pensées. Quand il avait faim, il s'inclinait longuement devant Tsa-Chun et lui demandait la même faveur qu'il avait accordée à Li-Shao. Alors il avait moins faim et il mangeait fort peu.

Ce qui est incompréhensible, c'est que ce sordide avare était comme tout le monde, ni déplaisant, ni ridicule, et qu'il s'était marié.

Sa femme était jeune, jolie. Ses parents avaient accepté le prétendant parce qu'on le savait riche et cela leur avait paru suffisant.

Tout le monde sait qu'en Chine, après le mariage accompli, l'épouse revient pendant quelques jours chez ses parents, puis retourne chez son époux.

Alors le mariage est terminé et valable.

C'est le dernier vestige du mariage ancestral, qui débutait par un rapt, volontaire ou contraint.

L'épouse revenait chez ses parents et ne retournait de son gré chez son époux qu'après cette épreuve.

Or, l'épouse de l'avare avait pleuré, beaucoup pleuré; elle ne voulait pas retourner chez son époux, car elle avait en deux jours jugé à qui elle était liée.

Ses parents insistèrent tant qu'elle se soumit. Sa

vie fut un tourment du corps et de l'esprit, car l'avare lui reprochait ce qu'il appelait son désordre et sa prodigalité et son bavardage, car elle se plaignait.

Cela ne pouvait pas durer longtemps, heureusement pour la malheureuse. Un jour, il la renvoya chez son père, car à part de rares exceptions, le mari a seul le droit de demander le divorce, et sous le prétexte le plus futile.

Comme il n'avait rien à lui reprocher, il déclara qu'il conservait ce qui lui appartenait en dédommagement de son bavardage intempestif et incessant qui lui avait occasionné une surdité incurable.

C'était le comble de la mauvaise foi, mais personne ne réclama. La femme était trop heureuse de sa liberté retrouvée.

Il va sans dire que cette histoire courut la petite ville. Chacun en parla et le bruit en arriva aux oreilles du prince.

Il était jeune, aimable, intelligent. Il voulut voir la femme répudiée.

Il fut frappé par sa beauté. Ses malheurs ajoutaient encore à son charme. Il lui demanda de l'épouser, c'est-à-dire : il fit la demande à son père.

Celui-ci naturellement accepta en principe. Il se

concerta avec sa fille qu'il aimait beaucoup et ils demandèrent une grâce afin de relever le prestige de la famille, éclaboussé par le vilain avare. Nous ne savons pas, nous, ce que c'est que de « perdre la face ». Le mot est si fort qu'il se passe d'explication. Un Chinois qui a perdu la face se suicide s'il est bien élevé.

Donc, le père demanda ceci : La nouvelle épouse du prince serait conduite à la maison de celui-ci dans une voiture traînée par son ancien mari l'avare.

Celui-ci était furieux, mais il faut obéir au prince. De plus, en faisant le récalcitrant, il pouvait craindre une amende, ce qui équivalait pour lui à une souffrance atroce. Donner son or.

Cela se passa donc ainsi.

Et tout le monde put voir l'avare qui tirait sans peine le petit chariot sur lequel sa femme d'hier, belle comme Høng-Ho, se rendait à sa nouvelle demeure princière. Comme il était devenu sourd, il n'entendait pas les sarcasmes.

Arrivée devant le palais et entourée de la foule des curieux, la jeune femme jeta une pièce de monnaie sous le chariot et elle dit à l'avare :

— Mon ami, j'ai laissé tomber une pièce de cuivre sous le chariot. Voulez-vous la ramasser?

Vite, il se baissa et se releva ébloui :

— Ce n'est pas du cuivre, c'est une pièce d'or, dit-il.

— Vous n'êtes plus sourd quand je parle de pièce de cuivre. Eh bien, gardez-la, lui dit-elle, car moi aussi je m'étais abaissée pour prendre une pièce de cuivre et quand je me suis relevée, c'est une pièce d'or que j'avais dans la main.

Le prince qui avait entendu de la porte, trouva la vengeance spirituelle et douce et se félicita de sa fidélité à Ling-Pao-Tien-Chun, qui dirige l'Univers et qui avait amené dans sa demeure une épouse aussi accomplie.

Ils vécurent heureux, très heureux, trop heureux. Ils n'eurent pas d'enfants.

LES SANGSUES

Il y avait une fois un prince très patient et très indulgent qui avait un ami. Il le nomma intendant des finances dans une province éloignée et le chargea de recevoir les impôts.

C'est une fonction délicate et c'est une marque de confiance. On a constaté de tous les temps que la confiance des rois enrichit très vite ceux qui en sont honorés. C'est certainement un miracle incompréhensible, car la confiance est abstraite et la richesse est concrète. Les Chinois prétendent que c'est le seul cas où une qualité abstraite se transforme *ipso facto* en qualité concrète.

Pour moi, cela confirme mon opinion que les Chinois sont pratiques, mais fermés à la métaphysique.

Notre bonhomme perçut donc les impôts, il confondit le coffre du Trésor avec le sien. Etourdiment il mélangea ce qui était à lui avec ce qui était au prince. Comme tout Chinois, il était joueur. Il joua, naturellement perdit, rejoua, reperdit et, un jour, affolé, il ramassa tout ce qui restait dans son coffre personnel, car celui du prince était vide, et se sauva.

Il se cacha dans un petit village ignoré et pensa s'y faire oublier.

Mais les émotions et les ennuis l'avaient tellement secoué qu'il fut malade, très gravement malade.

Alors, il fut inquiet, car les villageois sont peu instruits et sans méfiance en face d'un homme qui paie. Mais un médecin est inquisiteur, il a des relations et c'est un danger à courir que de le rencontrer quand on se cache.

Il envoya donc chercher un docteur. Celui-ci vint et tout de suite notre intendant fut troublé. Il se dit :

— Où donc ai-je déjà vu cette figure-là?

Le médecin fut charmant, il diagnostiqua un épaississement du sang, fit une saignée et accepta une large rétribution car notre intendant tenait à ne pas le fâcher.

Le lendemain, un jeune médecin, reconnaissable à ses vêtements, frappe à la grille et demande à être introduit.

— Seigneur, je suis médecin comme mon père. Hier, il vous a saigné au bras. C'est une profonde insuffisance; il faut vous saigner à la jambe.

Et l'intendant fut saigné à la jambe et il paya.

Le lendemain, c'est le neveu, médecin également, qui le saigne au pied.

Le surlendemain, c'est le beau-frère, médecin (ils sont tous médecins), qui le saigne au cou et...

Et notre homme effrayé d'être trahi, livré, vendu, paye et donne son sang.

Enfin exténué, exsangue, il médite et se fait conduire au palais du prince, son ami, se jette à ses pieds:

— Prenez votre sabre, tuez-moi d'un seul coup, mais au moins je serai délivré des immondes et viles sangsues. Je verserai ce qui me reste de sang à vos pieds.

Le prince le releva, écouta l'histoire et rit de tout son cœur.

Un prince qui rit est bien près de pardonner.

Il pardonna, et c'était justice pour un aussi bon prince.

Depuis ce jour, il y eut beaucoup moins de médecins
dans le petit village.

Et les gens s'en trouvèrent beaucoup mieux.

LIBRE ÉCHANGE

M. Li était un brave commerçant et tout le monde le croyait riche, très riche.

Et il n'était pas riche du tout, car il était joueur. C'est un défaut chez nous, mais ce n'en est pas un à Fou-King, car tout le monde est joueur, parieur par nature.

Tout était prétexte à parier ou à jouer. C'était sur les archers dans les festivals, dans les tournois d'échecs, sur les courses de chevaux, de chiens, sur les lutteurs, sur les coqs de combat, sur les lanceurs de cerfs-volants, les courses de jonques, les combats de cailles, les courses de sauterelles, les osselets, les dés, les trente-six bêtes et le jeu qu'on joue avec les cinq doigts d'une main, la mora, enfin. Vous voyez que nous n'avons rien inventé. Aussi avait-il chez lui dans

un coin, la niche de la déesse de la Chance, Tchi, toujours ornée de rubans rouges. Mais cela ne faisait rien, tout y passait et ne le guérissait pas, bien au contraire, parce que la déesse Tchi, apprécie surtout la ténacité, et alors un jour elle sourit.

Elle n'avait pas encore souri.

M. Po était un aristocrate d'un autre genre. Il était né fatigué et de décision bien arrêtée, il avait résolu de ne jamais rien faire. C'était irrévocable.

Des gens de bien, car ce sont ceux-là qui s'occupent des affaires du voisin, lui avaient dit que cela finirait mal. Il avait ri car il le savait aussi bien qu'eux, mais lui au moins ne donnait pas de conseils.

La mort, a dit Hoang-Ti, est la limite de la vertu. Elle accable le méchant qui la voit venir avec crainte, elle est le repos du juste.

M. Po n'était pas méchant, il voyait la mort sans frayeur. Il avait seulement une fois pour toutes décidé de ne pas travailler.

Quand un homme atteint une telle altitude dans l'exercice de sa volonté, il devient infiniment respectable et cela se voit de l'extérieur.

Quand M. Po regardait avec une souveraine indifférence, car il ignorait le mépris, les hommes au tra-

vail sur le rivage, il ressemblait au soleil qui contemple nos efforts.

S'il confondait par distraction la propriété du voisin avec la sienne propre, personne ne lui faisait de reproche car cette étourderie n'avait jamais de témoin. Hasard qui fait bien les choses et qui, jusqu'à ce jour, avait évité à M. Po d'étudier au bout d'une corde les lois du pendule et des oscillations tendant vers la verticale.

C'est que M. Po, en même temps que fainéant par vocation, était un profond philosophe. Il savait sans l'avoir appris que tout découle expérimentalement de l'analyse et qu'un analyste doit avant tout observer.

Or, M. Po avait observé que M. Li, sitôt la nuit tombée, allait jouer et qu'il ne rentrait que fort tard, avec sa lanterne huilée et qu'il était visible de loin.

Donc une nuit, sitôt la lanterne de M. Li disparue au tournant, il entra sans façon dans son entrepôt et, consciencieusement, se livra à un inventaire méthodique et raisonné.

La méthode lui fut sans utilité et la Raison le convainquit qu'il n'y avait rien, mais rien de rien qui vaille l'effort de le porter.

Il descendit dans le sous-sol, et, dernière chance, il trouva une jarre de vin.

Il était bon par hasard. Il en but, il en but encore pour dédommagement de sa déconvenue. Il en but deux fois encore avant de partir. Et il ne partit pas car, ivre, il s'endormit de ce sommeil sans rêve que Taï-I réserve aux enfants.

M. Li rentra, il vit la trappe ouverte, la ferma, mit son matelas dessus, se coucha et dormit.

Yen-Wang lui donna de mauvais rêves. Il dormit mal et se réveilla de fort méchante humeur. Il descendit à la cave et vit Po qui ronflait comme une toupie.

Il le reconnut et comprit. Alors, légèrement, il lui enleva sa belle blouse, remonta et ferma soigneusement la trappe.

Il alla au marché, vendit la belle blouse bleue et acheta à manger avec l'argent.

Quand Po se réveilla il faisait grand jour ; il comprit qu'il ne pouvait pas sortir avant la nuit et attendit. Ce qui le chiffonnait, c'était la disparition de sa blouse. Mais comme il ne trouvait aucune explication plausible, il remit sagement à plus tard l'examen approfondi de ce problème apparemment insoluble.

Le soir, M. Li sortit d'un pas assuré et la conscience en paix.

Alors Po remonte, met tout sens dessus dessous, bouleverse, bouscule, mais ne trouve ni blouse, ni valeur appréciable.

Il restait à manger. M. Li avait peu d'appétit et la blouse lui avait permis de faire bien les choses.

Po était affamé depuis la veille. Il se jeta sur le dîner et il but.

Décidément, ce petit vin lui plaisait, et puis il n'y avait que cela, rien que cela qui fut de quelque intérêt chez M. Li. Alors il mangea et but, but et mangea, fut ivre comme une caille et... tomba dans la cave ivre-mort, sans rien casser.

M. Po était, de parti pris, dans toutes ses actions. Une fois passe, mais deux fois, c'est insulter Tsa-Chun qui apaise la faim et la soif du misérable qui l'invoque.

M. Li rentra, vit la trappe ouverte, descendit, et fut sur le point d'être étonné.

Décidément M. Po manquait de modération.

Alors, posément, il lui enleva son pantalon et ses chaussures, ramassa le chapeau et il le laissa nu sur la paille.

Le matin, il alla toujours aussi posément au marché, vendit le pantalon et les chaussures, ainsi que le chapeau de paille.

Il acheta à manger avec le produit de ses transactions, rentra, fit la cuisine et mangea de grand appétit une partie de l'excellent repas.

Po se réveilla quand il finissait.

La situation lui apparut dans toute sa lumineuse vérité. Alors il se mit à hurler :

— Eh! Li, donne-moi un vêtement et donne-moi à manger, coquin, voleur!

— Quel vacarme! De quoi te plains-tu? monte un peu, et expliquons-nous.

Pour la première fois de sa vie, M. Po était bien embarrassé, mais pour ne pas perdre la face, il prit figure d'accusateur.

— Bandit! Donne-moi de quoi me couvrir pour que je puisse partir. Où sont mes vêtements?

— Où puis-je les prendre pour te les donner? Considère un peu ce que j'ai dépensé, ce que tu as bu et ce que tu as mangé et ce que je t'ai gardé pour te nourrir aujourd'hui, cher ami!

« Le premier jour, nous avons mangé et bu le prix de ta blouse bleue, aujourd'hui, le prix du reste de tes

vêtements. Si tu es capable de boire encore, je ne vois pas avec quoi j'achèterai à manger pour demain, puisque tu es nu?

M. Po resta la bouche ouverte.

M. Li, charitablement, la lui ferma.

Alors il faut finir.

Ils jouèrent aux dés un vieux pantalon. M. Po le gagna après trente-six manches et la belle.

Il était déjà tard.

Ils se sont quittés en se promettant mutuellement de se revoir.

ENTRE BEAUX-PÈRES

Un certain roi Tatar aimait beaucoup les philosophes, mais il n'aimait pas la philosophie.

C'était un type d'homme singulier du genre opposé à celui qui disait : « j'aime la trahison mais je n'aime pas les traîtres. »

Je comprends le second, car la trahison pouvait lui profiter, mais le traître devenait aussitôt dangereux. Car le traître est une épée à double tranchant. Ce qui l'intéresse, c'est de trahir, et il trahit indifféremment.

Ce terrible Makis-Khan aimait les philosophes parce qu'ils discourent aisément et qu'en les payant bien ils trouvent toujours un argument qui justifie les actions de celui qui les paie. Mais la philosophie, c'est autre chose. Si elle est la philosophie qui éclaire le

front de Lao-Tsé, elle enseigne les rois, elle réforme les hommes. On ne peut pas tricher avec elle. Si on lui donne des crocs-en-jambe, ce n'est pas la philosophie qui tombe, c'est le sophiste.

Aussi Makis-Khan n'aimait pas la philosophie. Et quoiqu'il aima les philosophes, un grand vide était dans son cœur, car il sentait qu'il avait payé des flatteurs mais qu'il n'avait encore jamais rencontré un philosophe.

On lui parla du célèbre philosophe chinois Chang-Tao-Tsé.

Après des supplications, les ambassadeurs de Makis-Khan le décidèrent à venir à la cour de ce dernier. En chemin ils l'avertirent des petits travers de Makis-Khan dont le moindre était de faire couper en morceaux celui qui le contrariait.

Chang-Tao-Tsé leur lança un regard plus écrasant que l'O-mei-Shan et le Suméru réunis.

Makis-Khan était, à part cela, un homme plein de prévenances. Il venait de conquérir tout une contrée par ce que nous appelons aujourd'hui la pénétration pacifique, quand Chang-Tao-Tsé arriva aux nouvelles frontières de son empire.

Il daigna avancer à sa rencontre pour hâter le plaisir de contempler un vrai philosophe.

Ils se rencontrèrent dans une riante vallée, sous un gai soleil éclairant des villages en ruines et des vergers saccagés.

L'accueil fut cordial, nous ne le décrivons pas. Chang-Tao-Tsé fut digne et exquis, Makis fut aimable et répondit spirituellement.

A ce moment, deux hibous dans une grange en ruines, hululèrent, ce qui prouvait une conversation animée.

Makis-Khan sursauta. Quoi, ces oiseaux lui coupaient la parole!

Se tournant vers Chang-Tao-Tsé, il lui dit :

— O toi, Illustre, à qui rien n'est caché, qui pénétre le sens de tout ce qui se fait sur la terre, dans le ciel et au fond des eaux, comprends-tu ce que disent ces animaux?

Et Chang-Tao répondit :

— Sérénissime Lumière, ta grandeur te dispense de savoir ces infimes détails. Celui qui plane près du soleil ne peut voir la fourmi qui court sous l'écorce de l'acacia. Moi, humble philosophe, attardé à ces petites choses, je comprends en effet. Je peux te traduire

ce bavardage, mais je te demande l'engagement de ne pas m'en rendre responsable. Je ne suis que le traducteur, je ne suis pas l'auteur.

Makis-Khan tira son épée et jura sur la lame que jamais, chez lui, Chang-Tao ne serait inquiété pour ses discours.

— Eh bien, voilà, dit Chang-Tao :

« L'un des hibous a un fils, l'autre une fille, et ils cherchent à s'entendre pour les marier. Le premier dit : Je donne dix villages en ruines comme dot et toi que donnes-tu?

« Alors, l'autre, qui venait de vous reconnaître, a répondu :

« — Si Makis-Khan règne encore un peu, d'ici les noces, je lui donnerai cent villages en ruines.

Makis-Khan n'était pas un imbécile. Ce langage le frappa.

L'attitude majestueuse de Chang-Tao lui fit comprendre ce qu'étaient la Sagesse et la Raison.

Il écouta Chang-Tao-Tsé, en fit son ami et, pendant de longues années, ils travaillèrent à faire oublier les désastreuses années du début de son règne.

Ce qui démontre qu'une fois, de temps en temps, à

intervalles très grandes, hélas! un philosophe sert à quelque chose.

Ceci est la conclusion d'un philosophe. Je ne vois aucune nécessité à ce qu'elle soit la vraie, et surtout la seule.

LE JUGE BIEN AVISÉ

Les malfaiteurs s'associent entre eux et ils se battent bien souvent au moment de partager le butin.

C'est pour éviter ces désagréables discussions que les trois héros de ce conte avaient pris dès le début de sages conventions.

Un tigre, un loup et un renard avaient mis en commun leurs talents et ils avaient convenu de voter pour le partage de leurs travaux. Comme ils étaient trois, la majorité de la moitié plus une voix était assurée, quoique cela semble contraire aux lois de l'arithmétique. Mais ils ne connaissaient pas cette science et ils avaient raison, car à trois, une majorité est nécessairement et inévitablement acquise.

Après quelques petites gambades et autres jeux

athlétiques, ils alignèrent au tableau de chasse : un daim, une chèvre et un lièvre.

Le tigre dit au loup :

— Fais le partage.

Le loup prit un temps de réflexion, puis avec la tranquillité d'un expert qui attribue les parts en proportion des poids et des volumes, il dit :

— Le daim est pour toi, la chèvre est pour moi, et le lièvre pour le renard.

Il avait à peine terminé que le tigre, d'un coup terrible, lui ouvrit le crâne et l'étendit raide mort.

Alors le tigre dit au renard :

— Fais le partage.

Le renard, immédiatement, et d'un air détaché, dit :

— Rien de plus simple à mon sens.

« Le daim sera pour ton dîner, la chèvre pour ton déjeuner et le lièvre pour te décrasser les dents ou goûter.

— Oh! dit le tigre, qui t'a appris à faire une si équitable division?

— Peuh! c'est cet imbécile de loup qui a le crâne ouvert à trois pas d'ici!

LÉGENDE DU SINGE

Dans le royaume de Ao-Lai se trouve la montagne de Houa-Kouo-Shan. Sur le versant de cette montagne il y a une pierre d'environ douze mètres de haut qui a la forme d'un singe.

En voyant cela, l'empereur du ciel taoïste, Yu-Huang-Shang-Ti, l'empereur aux perles, l'empereur de Jade. L'unique auguste et pur se réjouit et eut une idée.

Je vais ajouter à la diversité des êtres, un animal inattendu, il ressemblera à l'homme, mais il aura une agilité extraordinaire, il sautera d'arbre en arbre; il escaladera les montagnes, il sera la joie des yeux et le roi des gibons.

Et le singe Sun fut créé. Mais ses exploits commencèrent aussitôt. Il chercha tout de suite à devenir im-

mortel parce que dans ses premiers voyages il rencontra Tsu-Shih, qui était immortel et qui fut son maître.

Put-ti-Tsu-Shih l'appela Sun et lui donna le surnom de Wu-Kung, ce qui signifie le « chercheur de secrets ». Il lui indiqua le moyen de voler dans l'air, et prendre à son aise soixante-dix formes différentes. D'un seul bond il pouvait franchir toute la terre et même davantage, puisque la légende dit cent dix mille lis, soit 66.000 kilomètres environ.

Il lui avait fait des cadeaux qui peuvent mener loin un jeune homme plein d'ambition.

Quand il quitta Tsu-Shih pour revenir où il était né, dans la montagne de Houa-Kouo-Shan, il trouva les singes, ses frères, terrorisés par un affreux démon. Mo-Wang. Il l'attaqua et le tua à coups de pierre grâce à la vitesse de ses mouvements et à la précision de son jet.

Alors, il organisa les singes en une armée qui atteignit près de cinquante mille soldats. Ainsi les singes vécurent en paix. En témoignage d'admiration pour une aussi belle organisation, Ao-Kuang, le roi des dragons de la mer, lui fit cadeau de la canne de fer plantée dans l'océan pour en mesurer la profondeur.

Sun la reçut avec joie et la fit travailler par ses forgerons pour en faire une arme à son goût. Il lui infusa lui-même le don de transformation qu'il avait reçu de Put-ti-Tsu-Shih et la canne put à volonté prendre la forme et la grandeur qu'il désirait. Il terrorisa avec cette arme les quatre rois de la mer et vécut à leurs dépens. Alors les quatre rois s'allièrent avec sept autres rois et ils invitèrent Sun à dîner.

Quand il eut trop bu on l'enchaîna et on le mena à Yen-Wang, le roi de l'enfer, mais Sun avait dans sa poche la canne de fer réduite à la grandeur d'un haricot et nul ne pensa le lui enlever.

Quand Sun se réveilla on le descendait aux enfers. Il arrivait à la porte des morts.

Il prend le haricot qui redevient la canne des océans. Il brise tout autour de lui, écrase les gardiens, pénètre chez Yen-Wang et menace de tout réduire en poussière. Il demande le livre des vivants et des morts, arrache la page où est écrit son nom et déclare être au-dessus des lois de la mort. Yen-Wang, le roi de l'enfer, hurle, fait rage, mais il doit céder et Sun remonte triomphant sur la terre.

Le ciel s'émeut au récit de ces exploits et pour avoir la paix avec lui on le nomme grand maître des Etables

du Ciel. Il a la charge de nourrir les chevaux de Yu-Huang. Mais un jour il se rend compte de la charge ridicule qu'on lui a confiée, il démolit tout à coup de trique, vient même insolemment frapper sur les grilles d'or du ciel qui résistent heureusement et il redescend sur la terre, dans sa montagne de Houa-Kouo-Shan.

Yu-Huang, au comble de l'indignation, organise une expédition pour punir Sun. Il vient assiéger le Houa-Kouo-Shan, mais il est repoussé plusieurs fois. Sun le menace d'aller détruire le ciel, il s'intitule gouverneur du ciel, il le fait écrire sur ses bannières.

Yu-Huang, effrayé, accorde tout et se retire. Voilà Sun devenu grand directeur du jardin céleste des pêches sacrées, qui donnent l'immortalité quand on les mange.

Et il se fait construire un beau palais.

Ayant découvert l'importance des pêches, il en mange et devient immortel, mais comme il n'a pas changé, il n'y voit qu'un moyen de continuer tout à son aise ses mauvaises plaisanteries.

Un jour même il tomba sur la demeure céleste de Lao-Tsé qui, heureusement, était absent. Il en profite pour entrer et voler les pilules d'immortalité que Lao-Tsé conservait dans une gourde. Il devint ainsi dou-

blement immortel, et volant sur le brouillard il redescendit au Houa-Kouo-Shan.

Ce fut la goutte qui fait déborder le vase. Tous les dieux, toutes les déesses, tous les immortels accouraient devant l'indécis Yu-Huang porter de terribles accusations.

Les dieux descendirent sur terre. On étendit un immense filet au-dessus du Houa-Kouo-Shan et les troupes attaquèrent.

La résistance fut désespérée, indécise; il fallut bien aller chercher Lao-Tsé cette fois. C'était trop, les forces de Sun reculèrent devant le terrible bâton de Lao-Tsé.

Alors Sun changea de forme pour essayer de passer au travers du filet; il se fit un microbe. Il passa, mais il ne put, sous cette forme, emporter sa canne.

Li-Tien-Wang le vit dans son miroir diabolique et l'indiqua à Lao-Tsé qui, immédiatement, le frappa à la tête avec son bâton. Il tomba évanoui.

C'était la fin du combat. Entouré de tous côtés, Sun fut saisi et ficelé comme un petit saucisson.

L'armée céleste leva le siège et retourna dans ses quartiers. On rendit la canne de fer à Ao-Kuang.

Mais un terrible obstacle se leva quand le tribunal des dieux condamna Sun à mort.

Il était immortel, deux fois immortel, il était invulnérable. L'épée, le feu, même le tonnerre ne pouvait rien contre lui.

Yu-Huang qui ignorait ce détail, était frappé de saisissement. Il courut chez Lao-Tsé.

Lao-Tsé, qui était au courant, lui dit :

— Ce coquin a mangé les pêches du jardin du ciel ; il m'a volé ma gourde et les pilules d'immortalité. Vous n'y pouvez rien. Envoyez-le-moi bien ficelé. Je vais le distiller dans mon fourneau des huit trigrams et j'extraurai de son corps les éléments qui le rendent immortel.

Sun fut amené et introduit dans le four de Lao-Tsé qui le fit chauffer au rouge pendant tout un mois. Mais à un certain moment d'inattention, Sun leva le couvercle et s'enfuit.

Comme il avait perdu sa canne magique, il était beaucoup moins à craindre, et la légende taoïste dit que Sun ayant conservé une terreur salutaire de Lao-Tsé, on n'entendit plus parler de lui. Il resta le dieu des singes et ce fut tout. Il savait la supériorité de l'homme.

Mais plus tard, le Bouddhisme conquiert la Chine. Les légendes font partie du cœur de la race et prennent une nouvelle vigueur.

Lao-Tsé avait rendu Sun inoffensif. Il fallait que le Bouddha fit mieux, et de loin. Alors les aventures recommencèrent et il faudrait un livre entier pour raconter les épisodes de cette lutte qui se termine par la sanctification bouddhiste de Sun.

Avec le taoïsme, Sun est bien ce qu'il est : un singe malfaisant, intelligent et arrogant.

Avec le bouddhisme, surtout de la secte mahayana, il devient Bouddha à son tour!...

Comme disait le savetier, c'est à vous déguster d'être honnête.

Et nous ferons comme lui, nous continuerons à taper sur le cuir.

L'IVROGNE

Sur la route sans fin, le chariot roulait
et le cocher debout, cramponné, chancelait.
Chaque cahot donnait la crainte de sa chute
Ses yeux étaient fermés sur sa face de brute,
Il était ivre-mort, laissant à son cheval
le soin de le mener sans guide ni fanal.
Mais pourquoi le soûlard a-t-il un geste brusque
et cingle l'animal qui sous le coup s'offusque,
donne un élan des reins et jette l'imprudent
Entre les roues du char, la figure en avant?
Sans résister le moins, il glisse entre les rênes,
S'aplatit sur le sol et reste sur la scène.
Le cheval au galop s'éloigne à l'horizon,
Tandis que le manant s'endort sans oraison.
Un père et son enfant avaient vu l'aventure
et, craignant un malheur, au moins quelque blessure,
se hâtent vers l'endroit où gisait le dément.
L'enfant court en avant et tombe à ce moment,

il s'écorche la jambe et gagne une foulure.
Le père alors lui dit : « Ceci est une injure
que toi seul sois blessé, alors que ce cocher,
tombé de bien plus haut, ne se soit pas tué.
Car, si je le vois bien, il est tellement ivre
qu'il ne peut se bouger et semble ne pas vivre. »
Un sage qui passait, dit alors à l'enfant
Tu as souffert d'avoir devancé l'accident
Lorsque tu es tombé tu as cherché à prendre
la bonne position, avant que de t'étendre
tu as même essayé, de redoubler le pas.
afin de rattraper l'effet de ton faux pas.
L'ivrogne lui n'a fait aucun effort injuste
il est tombé tout droit comme tombe le juste.
Il n'a rien calculé, il s'est bien laissé choir,
il n'a donc pas souffert d'avoir voulu prévoir.
Il ne savait pas plus qu'il faisait une chute,
qu'il était le cocher, il n'y a pas eu lutte.
L'Être, la mort, la crainte étaient bien loin de lui.
Il n'a donc pas été le jouet du souci.
Le vin lui a donné La Grande Confiance.
Tao te donnera bien plus dans l'existence,
C'est en lui que le Saint, trouvera le Salut
et sera libéré de l'effort superflu.

FABLIAU

Francisé à la manière de

Le farouche Isengrin et son ami Goupil,
l'un redouté des chiens et l'autre très subtil,
Avaient tout un été, vécu dans l'abondance,
Pillant le paysan privé de vigilance.
Si quelque dogue honnête avait l'intention
de troubler les amis sans invitation,
Isengrin proprement lui calculait son compte.
C'était net et précis : la mort sans phrase et prompte,
Tandis que Sir Goupil emportait le butin,
Chantant un *Requiem* sur la mort du mâtin.

Mais Goupil travaillait, salait des comestibles
Pour les jours de l'hiver qu'il prévoyait pénibles.
Isengrin lui flânait, pensant que son copain
ne pourrait sans déchoir, lui refuser du pain

Puisque chaque matin, il louait sa vaillance,
Exaltait son audace et leur douce alliance.
Castor et son Pollux étaient deux ennemis
avec eux comparés. Goupil avait promis

 Quand vint le froid décembre.

 Goupil garda la chambre.

 Isengrin affamé

 de courage enflammé,

Parlait de chasse et de combat.

Goupil rêveur sur son grabat

fumait béatement et stoïque

contemplait son ami famélique.

Un beau jour Isengrin, sentant la bonne odeur
qui s'échappait de l'huis du cynique imposteur,
frappa pour le sommer de tenir ses promesses,
les engagements dus pour prix de ses prouesses.

 Sans daigner lui ouvrir

 Goupil lui fit ouïr

Que sans lui depuis de belles lunes

Isengrin boursoufflé de rancunes

 se balancerait à tous les vents

 au bout d'une corde tournoyant.

 Plutôt que de se plaindre,

 Que de crier et geindre,

 Il devrait partir, lui si fort

 et rapporter quelque trésor.

Pour Goupil, son très cher ami, malade
Que ne ferait-on pour un camarade.
Son ami des beaux jours, l'avait-il persiflé.
Isengrin s'éloigna le cœur bien désolé,
Il médita cette devise :
Est-il au monde une amitié
Qui résiste à l'adversité?

LE PAYSAN DU WU-WANG

Dans le district de Chi tout au nord de Ho-Yang,
Il était deux hauts monts : Tai-Sing et Wu-Wang,
dont les sommets neigeux s'élançaient vers la nue
et les pieds reposaient sur l'or de la Tortue.
Sur les flancs du Wu-Wang vivait un paysan
à l'esprit sans malice, épuisé par les ans.
Il était chagriné, tant il était candide
de voir le long chemin, parmi le sol aride
que ces monts imposaient pour atteindre Yu-Han.
Il voyait les lacets, voyages fatigants
que la nature avait rendus inévitables
en érigeant ici ces amas formidables
pour barrer le chemin qui eût été si court
sans rochers entassés, obligeant au détour.
Quand un homme est saisi d'une idée aussi claire,
Il ne peut qu'y penser et le temps l'exaspère.
Un jour il décida de voir la solution
qu'il désirait donner avec résolution.

Il réunit chez lui au complet sa famille
Enfants de ses enfants, dont la pièce fourmille,
« Unissons nos efforts, balayons le Wu-Wang
Et nous verrons au Sud la planure de Han. »
Un vivat répondit, seule sa vieille épouse
s'opposa au projet avec des cris de grouse,
Mais nul n'en fit question, est-ce pas sa fonction
contrarier l'époux sans rime ni raison?
Alors le centenaire, entouré de sa troupe,
attaqua le Géant et tailla dans sa croupe.
Les chariots suivaient chargés de lourds rochers
les chemins de Po-Hi où seraient entassés
La pierre et le gravier, les terres et la glaise.
Il y avait la place de répandre à son aise.
Une veuve voisine avait un gai bambin
qui ne put résister à leur prêter la main.
Et tous au dur labeur, donnaient toute leur peine,
Joyeux ils terrassaient sans reprendre l'haleine.

.

Le sage Confucius passa par là un jour.
Il comprit et leur dit, venant à leur secours :
« Combien pauvres d'esprit, sont tous ces misérables,
Toi Père centenaire, à l'aspect pitoyable
dont la force épuisée a peine à soulever
le pic que tu brandis en voulant menacer
ce Mont d'Eternité, qui t'écrase minable!
Et tous tes fous d'enfants te croient raisonnable,

ils joignent leurs efforts à ce travail sans fin. »
Le vieillard lui sourit et lui dit d'un air fin :
J'écoute ton discours, il paraît admirable.
Je suis devenu vieux. Je suis inébranlable.
Chaque jour nous prenons quelques pierres au moins
et nul ne les rapporte, en es-tu le témoin ?
L'enfant de ma voisine a plus de confiance
que toi Sage admiré, dont j'évite la Science.
Si demain je mourais, les fils de mes enfants
pendant l'éternité, creuseront le Wu-Wang.
Dois-je désespérer, ma tâche est très humaine,
Elle vise au bonheur de la race prochaine.
Je ne le verrai pas, mais cela je le sais,
Il fallait un vieillard pour tenter cet essai.
Et là-haut dans le ciel, au Palais pur de Jade,
Tien Pao entendit, il aima la bravade.
Il s'inclina deux fois devant le Paysan,
Il souffla et depuis, il n'est plus de Wu-Wang.
La région de Chi, interminable plaine
jusqu'aux portes de Han, s'étend calme et sereine.

ACUPUNCTURE

Le poète Yang-Chu, avait pour camarade
son voisin Chi-Liang et qui tomba malade.
En quelques jours cela prit de la gravité,
au point qu'un médecin fut de suite appelé.
Les enfants de Liang qui aimaient bien leur père,
pleuraient à son chevet. Seul le poète espère.
Alors Liang lui dit : « Ami voudrais-tu bien
gentiment nous chanter, pour chasser le chagrin,
quelques vers sur ton luth, une ode à l'espérance
qui égaie nos cœurs et donne patience?
Ne vois-tu pas mes fils qui sont désespérés
Sous le poids de la peur, lourde aux dégénérés? »
Yang se prosterna, préluda d'un sourire,
puis sa voix s'envola, douce comme la lyre.
« Puisque les Dieux Eux-mêmes ne l'ont pas,
« Comment l'homme aurait-il la connaissance?
« Sur son destin tout est sans puissance
« Et les dieux nous suivent dans le trépas.

« Vous et moi savons cela véritable,
« Mais le Sorcier est bien plus vénérable. »
« Taï I est vieux, Tsao Tchun est las. »
Sans comprendre, les fils, mandèrent trois docteurs.
Le premier, Po, décrète avec grande lenteur :
« Le chaud, le froid chez vous sont en désharmonie
« de leur opposition, sortit la maladie
« Ni dieux ni les génies ne sont à suspecter,
« Voici mes bons avis, il faut les respecter,
« car quoi que votre cas apparaisse bien grave
« il devra vous céder si vous restez très brave. »
Liang se souleva, lui souhaite bonsoir
afin de l'éloigner et ne plus le revoir.
Alors le docteur Hu, de plus grande importance,
S'approcha du malade et fit sa connaissance :
« Vous êtes né, dit-il, sous un ciel désastreux
« Et vous manquez de nerf. Vous fûtes malheureux
 « depuis le sein de votre mère,
 « alors je ne peux rien y faire. »
Liang remercia, lui fit un compliment
Et pria qu'il reçut, honorable paiement.
Enfin parut Sir Lu, grand clerc en médecine,
Dont la devise était : « Ici on assassine. »
Il avait sa lunette, et son joli chapeau,
Ses épingles de cuivre et les plans de la peau.
Il écoute, examine, il pique et puis fulmine.
« Le diable soit des gens qui jugent sur la mine,
« Ta maladie ami, est née avec ton corps.

« Que pourrait faire une herbe à ce qui est ton sort?
« Repose maintenant, attends que cela cesse. »
Liang se prosterna, devant tant de sagesse
Il lui donna courtois, le titre désiré
de Docteur né du ciel, et le fit bien payer.

Comme Chu l'avait dit dans sa courte romance :
Le malade guérit par pure bienséance.

TRISTESSE

Le duc Ching de la belle province de Chi,
voyageait lentement vers King la capitale.
C'était un noble sire, à son air réfléchi,
on voyait que son âme était sentimentale.
Quelquefois, arrêté, il songeait longuement,
promenant ses regards, sur la verte contrée
Tandis que ses suivants, marchaient indifférents,
occupés à des riens, pour tromper la durée.

.

Tout à coup son ministre, arrête son cheval
car le duc est tout pâle et son front glacial.
Qu'avez-vous donc Seigneur? d'où vous vient cette alarme?
Je vois trembler vos mains, dans vos yeux une larme.
« Ami, vois-tu comment tout ici resploit :
La verdure des coteaux, la lourdeur des épis,
Les arbres disposés par la main d'un artiste
forment des boquetaux, semés à l'improviste.

pour le plaisir des yeux et le bord d'un ruisseau
est idéalisé, par l'ombre du roseau;
quelques rochers rougis, sortant de la clairière,
forment avec le vert, une harmonie altière
et les quelques maisons me semblent des Palais.
Tellement tout est pur et respire la paix.
Comme cela est beau et qu'il ferait bon vivre
dans ces lieux enchanteurs dont le charme m'enivre.
Et tu as vu mes pleurs, quand il me faut penser
que notre vie est courte et nos jours limités,
Découvrir ces trésors, avant que de les prendre,
Savoir qu'il me faudrait, aussitôt pris les rendre,
Voilà qui me rend triste et me fait m'arrêter.
Pourquoi le temps fuit-il et me fait m'attrister?

.

Un éclat de fou rire arrêta sa parole.
Le duc et son servent, laissant là tout symbole,
virent à leurs côtés un paysan rieur
qui attendait la suite avec un air moqueur.
Le duc prit un air dur : Eh! qu'as-tu donc à dire
Esprit fort qui se met, lui seul à contredire?
Es-tu assez sensé pour expliquer ton cas
Ou bien es-tu si fou de ne me craindre pas?
Seigneur, si condamné à une vie obscure,
Chaque instant eût été une lutte et très dure.
Je vous donne ma foi, que jamais cette mort
qui fait pleurer vos yeux n'eût trompé votre effort.

Vous y auriez pensé, comme à la récompense
qu'au soir d'un long effort, Taï I vous dispense.
Si le temps ne coulait, si vite à votre gré
Vous ne seriez pas duc, vous ne seriez pas né
et vos aïeux fameux vivraient à votre place,
Moins aimables que vous, mais de rude cuirasse.
Jouissez du présent, le trépas est au loin,
hier ne compte plus, et demain encor moins.
Voilà pourquoi Seigneur, mon rire est un tonnerre
qui vous remet debout, les deux pieds sur la terre.
Le duc était sincère, il rit de son chagrin
Et but avec le Sage un gobelet de vin.

LE CALME DU SAGE

N'espère pas en vain échapper à la loi
Qui veut que tout effet soit inclus dans la cause
et que la froide Mort, cette métamorphose,
Atteigne sans effort, les manants et le roi.

Et toi le Créateur, le miracle de foi,
Sache qu'il n'est pas d'acte, auquel tout ne s'oppose,
Car l'univers entier aussitôt que tu oses
Veut briser ton effort et te glacer d'effroi.

Une vague pensée est volonté demain.
Ne crois pas que tu peux, détourner le destin
Quand tu connais le prix et la raison du crime.

Le trépas qui t'attend, seul est réalité.
Tout espoir est douleur, car dans l'instant ultime
Tu sais que tu n'auras que ce qui fut semé.

CONNAITRE

Il y avait autrefois dans l'Etat de Tchine
un expert infallible en race chevaline.
Son nom était Po Lo. Sa réputation
avait atteint le duc Mu dont la passion
Etait de posséder les chevaux les plus rares :
Les juments de Gobi, les étalons tatars,
Volant comme le vent, légers comme l'esprit,
aussi blancs que la lune ou noirs comme la nuit.
Un jour il désira avoir le Seul, l'Unique.
Il fit mander Po-Lo et lui dit sans réplique :
Tu vas chercher pour moi, le cheval Supérieur,
parfait sur tous les points, un coursier d'Empereur.
Le vieux Po s'inclina, présenta comme excuse
de se sentir trop las pour remplir avec ruse
un choix si délicat, il dit que son aîné
avait reçu de lui, ce don qui est inné
et que mieux que lui-même au milieu des prairies
il saurait découvrir les bêtes aguerries.

Après ce premier choix il saurait discerner
la beauté la plus pure aux rares qualités,
qui court sur les chemins, sans lever la poussière
et dont les traces sont de l'eau sur la rivière.
Le duc Mu envoya le fils vers son destin.
Enfin, trois mois plus tard, nonchalant il revint.
Il déclara sans plus qu'il arrivait la veille,
afin de préparer le box pour la merveille.
Le duc le questionna, sur l'aspect, la couleur :
« C'est une jument grise, à l'aspect le meilleur. »
Il n'en dit pas plus long, car il était très calme
et ne se livrait pas, avant d'avoir la palme.
Le cheval arriva, c'était un étalon
aussi noir que l'enfer et vif comme un frelon.
Le duc Mu fut en rage et fit venir le père
pour lui manifester son dépit, sa colère.
« Comment! ce fin arbitre était un troubleur,
incapable de faire une distinction.
Il se trompait sur tout, c'était élémentaire
puisqu'il s'était montré ignorant exemplaire
d'une chose visible autant que la couleur,
ni distingué le sexe, ainsi fait le hableur. »
Po-Lo parut ravi et son plus beau sourire
répondit aux fureurs qui agitaient son sire :
« Mon fils est bien plus fort que je ne supposais.
Il vaut mille fois plus que je ne l'espérais.
Il n'y a entre nous pas de ligne possible,
Ce qu'il a regardé c'est le signe invisible,

Le sexe et la couleur, il ne les a pas vus.
Mais je suis sûr que c'est le cheval absolu. »
Le duc était sans voix, il ordonna l'épreuve
et comme avait dit Po, il en reçut la preuve :
Celui qui voit les traits, ne connaît que l'aspect,
Celui qui sait voir l'âme, atteint le Pur Sujet.

LE DRESSEUR

Un jour un certain Lu, se présenta au duc
Et lui dit : « En chevaux, je connais tous les trucs :
Je connais l'élevage,
les secrets du dressage.
Les foins et les herbages,
Choisir le pâturage,
leur éviter l'ombrage.
Les soins et le pansage
Suivi d'un doux massage
et d'un léger lavage
ainsi que leur breuvage.
Je mène un équipage,
Conduis au labourage,
Je sais tous leurs usages
et parle leur langage.

Le duc Mu débordé, surpris et confiant,
Vous le nomma ministre es-chevaux sur-le-champ.
Alors il commença son parfait exercice
conforme à ses desseins, annoncés sans malice.
Il les tondit à ras, puis ferra leurs sabots,
leur mit un dur licol, la selle sur le dos
et pour les distinguer les marqua au fer rouge,
enfin les attacha de peur qu'aucun ne bouge.
Après une semaine, il eut un résultat :
la moitié étaient morts et l'autre en triste état.
Tout autre eût ressenti au moins quelque surprise;
il n'en fut rien pour lui, ce fut chose remise.
Il entraîna le reste à courir, à sauter,
les nourrissant très peu pour être plus légers,
les frottant, les massant, comme cuir au tannage :
C'était un courageux, toujours prompt à l'ouvrage.

Encore une semaine
observant l'hygiène
et servi par la veine
on vit ce phénomène.
Tous les chevaux crevés,
Sauf un qui se démène,
espérant échapper
au chef qui le malmène.
Le vieux Po qui passait,
lui dit : vas-t'en Baudet.

Le secret des chevaux c'est d'être à la verdure
de courir à leur gré c'est la loi de nature

Leur pelage est à point pour les tenir au chaud
Il est ainsi parfait, vois-tu ce qu'il en chaut
de vouloir innover quand on est né un sot
Le secret des secrets, c'est de suivre Tao.

LAO-TSÉ ET KOUONG-FOU-TSÉ

Lao Tsé le grand sage, approchait de cent ans.
Il vivait sans éclat, calme comme un enfant.
Il parlait rarement, disant que la sagesse
pénètre notre cœur sans que nul la professe,
que méditation et contemplation
mieux que les vains discours aident son action.
Dispensez-vous d'étude, et plus d'inquiétude.
Le plus grand des trsors, la douce quiétude,
se voit dans la nature, observez ses leçons,
car elle est infaillible et sûre en ses façons.
Kouong-Fou-Tsé alors était en haute estime,
ses traités lui valaient un respect unanime
entouré d'envieux, il songeait quelquefois
qu'il était malgré tout, au-dessous de ce Roi
de la pensée abstraite et n'avait pas de cesse
d'être admis près de lui pour tâter sa finesse.
Lao Tsé le reçut et l'écouta parler
des devoirs de chacun, d'amour, de charité.

« Dites-moi donc, jeune homme, en quoi vraiment con-
[siste

« ce devoir imposé, cette charité triste? »

« C'est le pouvoir divin de se sentir heureux

« de tout ce qui se fait par l'amour généreux

« de bien à ses voisins et de souffrir pour eux. »

Stupidité, cria le vieux Lao colère,

l'amour universel me paraît bien vulgaire

et l'oubli de son soi, une erreur grossière.

Regardez les oiseaux, comment ils sont groupés :

les petits au milieu, les forts sur les côtés.

Le soleil et la lune et les claires étoiles

ils marchent sans changer, sans rames et sans voiles.

Les arbres des forêts s'élancent vers le ciel,

et aucun d'eux ne pense à ton ordre essentiel.

Sois donc simple comme eux, vertueux sans savoir,

aimable sans leçon, habile sans Espoir.

Que viennent faire ici tes traités de morale.

Ta belle charité me paraît anormale.

Car Tao n'en a cure et cependant est pur;

cherche à le bien comprendre, il n'est jamais obscur.

Pourquoi lutter ainsi d'amour avec les autres?

Ne trouble rien en vain, ne sois pas un apôtre.

As-tu jamais pensé, cherchant un criminel,

battre sur le tambour, il fuira, c'est réel,

avec tous tes traités, tes lois, tes dévotions;

tu n'auras apporté que de la confusion.

Quelqu'un, sur un bateau, traverse la rivière
et voit venir vers lui une lourde galère
sans personne à son bord, errante sur les flots,
menaçant d'écraser l'esquif du matelot.
Il gardera son calme, il fera la manœuvre
pour éviter le choc, et sera sûr de l'œuvre.
Mais suppose qu'au lieu d'être sans occupant,
la galère eût été aux mains d'un imprudent;
alors le matelot, doublement en alarme,
aurait, l'insulte aux dents, fait un affreux vacarme.
Il n'aurait pas dompté le danger, les courants,
et se serait livré aux excès les plus grands.
Pourtant, je ne vois pas quelle est la différence,
d'abord grande vertu, puis colère et démence.
Je pense à tes écrits, l'Homme ne peut-il pas
Penser tout bateau vide, et vivre sans tracass.



TABLE

	PAGES
Introduction	5
Les Chinois et les contes chinois	8
Sagesse	16
Inquiétude	19
Intelligence	22
Rêve ou réalité	25
Hoang Ti	30
Destin	34
Pouvoir de la foi	37
Justice	42
Imprécision	46
Enfer	49
Espérance	53
Le Mendiant	60
Science	64
Tao	70
Equilibre	74
Perplexité	76
Les génies	80
Circonspection	85
Fidélité	90

TABLE

	PAGES
Comment finissent toutes choses	94
L'archer divin	100
Guerre atroce	106
Yan-Chou	112
La Vie réelle	114
Le Plaisir variable	118
Ironie	122
Chang-Tao-Ling	126
Tchuang-Tse	129
Lieh-Tse	134
Lao-Tse	137
Yu-Tse	142
Un Arbitre	149
La Vie Idéale	154
Le royaume des fourmis	161
Le retour de l'archer divin	174
User. Ne pas abuser	182
Compensation	186
Les fous	190
Transmutation	194
Les sangsues	199
Libre échange	203
Entre beaux-pères	210
Le juge bien avisé	215
Légende du singe	217
L'ivrogne	220

TABLE

	PAGES
Fabliau	227
Le paysan de Wu-Wang	230
Acupuncture	233
Tristesse	236
Le calme du sage	239
Connaître	240
Le dresseur	243
Lao-Tsé et Kouong-Fou-Tsé	246

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 12 NOVEMBRE 1935
PAR CHANTENAY A PARIS
